

@

Edmond COTTEAU

UN TOURISTE
dans
l'Extrême-Orient :

..., CHINE, ...

à partir de :

UN TOURISTE DANS L'EXTRÊME ORIENT : JAPON, CHINE, INDO-CHINE ET TONKIN

(4 août 1881 — 24 janvier 1882)

par **EDMOND COTTEAU (1833-1896)**

Librairie Hachette, Paris, 1884, 448 pages, 38 gravures et 3 cartes.

[Chargé par le ministre de l'Instruction Publique d'une mission scientifique en Sibérie et au Japon, Edmond Cotteau retourne en France par bateau, en faisant notamment escale en Chine. Il décrit son séjour dans ce pays aux pages 221 à 355 de son ouvrage, chapitres XI à XVI.]

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine



Edmond COTTEAU

Edmond Cotteau (Chatel-Censoir, novembre 1833 - Paris décembre 1896) a voyagé dans le monde entier, et, surtout dans les années 1880, publié les récits de ses voyages, tant en librairie que dans des journaux et revues (*Le Temps*, *Le Tour du Monde*) : *Promenade dans les deux Amériques*, *Promenades dans l'Inde et à Ceylan*, *De Paris au Japon à travers la Sibérie*, *Un Touriste dans l'Extrême-Orient*, *En Océanie*, *Caucase et Transcaspienne*, *Six semaines sur le Nil*, ...

TABLE DES MATIÈRES

...

[Wou-song. — Arrivée à Shang-haï.](#)

[Chapitre XI. — De Shang-haï à Pékin.](#)

(7-16 octobre). — Les concessions européennes à Shang-haï. — Départ pour Pékin. — Le Chin-tung. — La mer Jaune. — Tché-fou. — Le golfe du Petchili. — Takou. — Navigation sur le Peï-ho. — Tien-tsin. — Deux jours en charrette chinoise. — Arrivée à Pékin.

[Chapitre XII. - Pékin.](#)

(16-22 octobre). — Une semaine à Pékin. — La famille impériale. — Le Pé-tang. — La ville jaune, la ville tartare et la ville chinoise. — Les environs. — Excursion au Wan-shou-shang.

[Chapitre XIII. — De Pékin à Shang-haï.](#)

(23-31 octobre). — Départ de Pékin. — Tong-tcheou. — Descente du Peï-ho. — Tien-tsin. — Le Haë-ting. — Retour à Shang-haï.

[Chapitre XIV. — De Shang-haï à Han-keou.](#)

(3-6 novembre). — Navigation sur le Yang-tsé-kiang. — Le Kiang-yung. — Chin-kiang. — Nankin. — Wou-hou. — Ngan-king. — Le lac Poyang. — Kiu-kiang. — Arrivée à Han-keou.

[Chapitre XV. — De Han-keou à Shang-haï.](#)

(7-12 novembre). — Han-keou, Han-yang et Ou-tchang-fou. — Les Russes à Han-keou. — La douane chinoise.

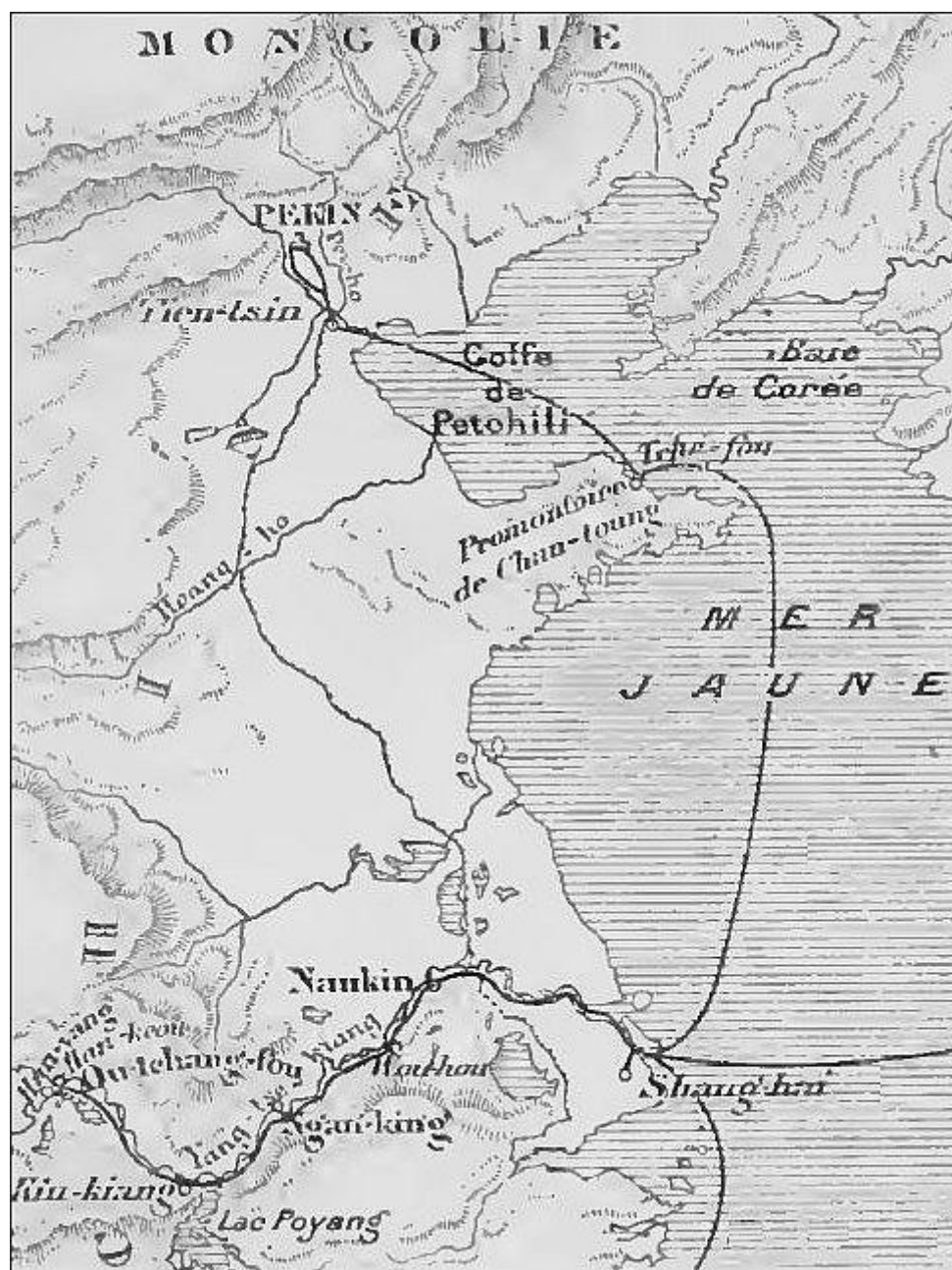
[Chapitre XVI. — De Shang-haï à Hong-kong.](#)

(13-19 novembre). — La ville chinoise de Shang-haï. — Les théâtres. — La concession française. — Les établissements des Jésuites à Zikavei. — Départ de Shang-haï. — Le Yang-tsé. — Ning-po, Fou-tcheou et Amoy. — Le canal de Formose. — Arrivée à Hong-kong. — Victoria. — Départ pour le Tonkin.

[Chapitre XVII. — De Hong-kong au Tonkin.](#)

(20-29 novembre). — Le steamer Haï-nan. — Le port de Hoï-how et l'île de Haï-nan. — Les îles Norway. — Arrivée à Haïphong.

...



@

5 octobre. — De Nagasaki à Shang-haï, on compte 460 milles (852 kilomètres). Le temps se maintient au beau ; la mer est absolument calme ; nous filons 11 nœuds ; demain dans la journée, nous serons en Chine. Les jonques, les embarcations si nombreuses dans les eaux du Japon, ont disparu ; pas une voile en vue. Une haute terre s'estompe au nord, dans l'éloignement : c'est la grande île Quelpaert, dont le gouvernement de la Corée a fait un lieu d'exil ; elle ^{p.222} est signalée de loin par ses montagnes, d'une altitude de 2.000 mètres.

Des bandes de charmants enfants américains galopent sur le pont, surveillés par des bonnes chinoises ; l'une d'elles a de tout petits pieds et se donne beaucoup de mal pour suivre le turbulent troupeau confié à sa garde. Les mamans, étendues à l'arrière sur de longues chaises de rotin, lisent, causent ou *flirtent* avec les étudiants chinois ; ceux-ci, jeunes gens de dix-huit à vingt-quatre ans, sont tous vêtus à l'européenne ; ils ont néanmoins conservé leur queue, dont ils ramènent l'extrémité dans leur poche, ce qui leur donne un air assez singulier. Ils jouent au whist ou aux échecs, touchent du piano, chantent, fument, prennent des grogs, lisent des romans anglais ; en un mot, ils ont contracté toutes les habitudes américaines. On dit même que c'est pour cette raison qu'on les fait rentrer en Chine ; c'est sur un ordre venu de Pékin que tous ces jeunes gens ont été subitement rappelés ; ils ont dû interrompre leurs études dans les différentes écoles et universités où leur gouvernement les avait envoyés, et revenir immédiatement dans leur pays. Ces étudiants forment l'élite de la jeunesse chinoise ; ils avaient été choisis parmi les premiers numéros dans les examens de concours par tout l'empire. Le Fils du Ciel s'est aperçu que, en voulant former des ingénieurs, il formait aussi des républicains, et il y a mis bon ordre.

Dans la soirée, on aperçoit vers le sud un navire désarmé ; le capitaine fait changer la route pour lui porter secours, s'il est nécessaire. C'est un brick allemand qui, en revenant de Vladivostok, a eu deux de

ses mâts brisés par le dernier typhon. Maintenant il navigue avec un seul mât à l'avant et quelques voiles ; il se rend à Amoy pour s'y faire réparer et nous répond par signaux qu'il n'a besoin de rien. p.223

6 octobre. — Toujours beau temps : la mer est tellement calme que l'on pourrait se croire sur un lac. L'eau, hier d'un beau bleu, est devenue verte. Nous avons en vue, à bâbord, les premières terres chinoises : c'est l'archipel des îles Saddle, à 85 milles de Shang-haï.

La couleur de la mer change encore une fois ; brusquement elle passe au jaune sale : c'est que nous sommes déjà dans le vaste estuaire du Yang-tsé-kiang. La côte reste encore invisible, mais les jonques reparaissent, rares d'abord, puis en grand nombre ; elles sont plus grandes et plus massives que celles des Japonais, avec des voiles de couleur brune, carguées à l'aide de longs bambous. On jette la sonde sans discontinuer ; dans ces dangereux parages, la profondeur moyenne n'est que de 10 mètres. Peu à peu, une ligne d'arbres se dessine à l'horizon, puis une côte basse : c'est la grande île de Tsoung-ming, qui s'accroît journallement par les apports du grand fleuve. Maintenant l'eau est tellement chargée de matières en suspension, qu'elle passe au rouge brun. Plus loin, la terre ferme nous apparaît, basse également et d'un aspect triste et monotone.

Depuis que nous naviguons dans les eaux chinoises, les étudiants ont repris leur costume national : petite toque noire, longue robe de soie de couleur claire, bleue, verte ou violette, pantalons de même étoffe, larges pantoufles à semelle épaisse, et l'indispensable éventail à la main. Ainsi vêtus, ils paraissent beaucoup plus grands qu'auparavant.

Voici les forts de Wousong ; nous entrons dans la rivière Wang-pou, affluent du Yang-tsé-kiang. Comme la marée est basse, le *Tokio-Maru* jette l'ancre en face de Wousong, non loin de plusieurs grands bateaux à vapeur, parmi lesquels se trouvent deux navires de guerre français. Nous sommes encore à une vingtaine de kilomètres de Shang-haï ; un petit steamer vient nous chercher et nous conduit à p.224 destination,

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

après une heure et demie de navigation entre deux rives plates, absolument insignifiantes.

Que mon cher Japon est loin! et quel contraste entre ces deux pays si voisins et que nous confondons souvent, mais bien à tort, dans notre pensée : la Chine et le Japon !

@

CHAPITRE XI

DE SHANG-HAÏ A PÉKIN

7 — 16 octobre

Les concessions européennes à Shang-haï. — Départ pour Pékin. — Le *Chin-tung*. — La mer Jaune. — Tchéfou. — Le golfe du Petchili. — Takou. — Navigation sur le Peï-ho. — Tien-tsin. — Deux jours en charrette chinoise. — Arrivée à Pékin.

@

p.225 Lorsqu'on arrive à Shang-haï, on a quelque peine à se figurer que l'on se trouve réellement aux extrémités de l'Asie orientale. Le Wang-pou couvert de navires européens, les cheminées d'usines qui fument sur sa rive droite, les boulevards, les palais et les jardins qui bordent sa rive gauche, tout cela ne répond nullement à l'idée que l'on s'était faite de la Chine. Il y a pourtant, derrière ce rideau de la civilisation occidentale, une ville chinoise entourée de hautes murailles, et qui ne renferme pas moins de 600.000 habitants, mais on ne la voit pas tout d'abord.

La ville européenne se divise en trois parties. En remontant le fleuve, la concession *américaine*, limitée par la petite rivière de Sou-tcheou, est la première qui se présente à la vue ; puis vient la concession *anglaise*, bâtie dans un coude du Wang-pou ; enfin, au delà d'un petit canal, la concession *française*, qui s'étend jusqu'aux remparts de la ville indigène.

C'est dans la concession française que se trouve l'hôtel p.226 des Colonies, vaste établissement à plusieurs étages, tenu par un Français ; on y reçoit une confortable hospitalité à raison de 3 piastres (environ 15 francs) par jour, tout compris, même le vin.

Mon premier soin, après avoir pris possession de ma chambre, fut de courir au bureau de poste que la France entretient à Shang-haï. C'était à Irkoutsk que j'avais reçu mes dernières lettres d'Europe, datées seulement de quelques jours après mon départ. Quatre longs mois s'étaient écoulés depuis cette époque ; aussi l'on me croira sans

peine, si je dis qu'après avoir parcouru à la hâte le volumineux paquet qui me fut remis, et m'être assuré qu'il ne contenait aucune mauvaise nouvelle, je me sentis plus léger et mieux disposé que jamais à poursuivre le cours de mes pérégrinations.

Après le dîner, je fais un tour de promenade avec M. Michel. Des ciceroni chinois guettent les étrangers aux abords de l'hôtel, et les accablent de leurs offres de services plus ou moins suspectes. L'un d'eux, qui s'est accroché à nos pas, nous fait visiter un immense café indigène, luxueusement établi ; dans le fond, plusieurs salles sont destinées aux fumeurs d'opium. Nous voyons un certain nombre de ces derniers étendus sur des cadres, demi-nus et déjà plongés dans un sommeil léthargique ; ils sont d'une lividité repoussante, et plus semblables à des morts qu'à des vivants. D'autres se livrent, assistés par une femme ou par un jeune serviteur, aux opérations compliquées que nécessite la satisfaction de leur triste passion : la tête appuyée sur un coussin, ils présentent à la flamme d'une petite lampe une longue pipe de bambou dont la cupule exiguë, placée vers le milieu du tuyau, ne contient qu'une parcelle d'opium, grosse à peine comme une petite lentille, et qu'il faut entretenir à l'aide d'une aiguille, pour y ménager le trou nécessaire au passage de l'air. Après cinq ou six ^{p.229} aspirations, la pipe est fumée. Malgré la faible quantité d'opium consommée à chaque fois, le fumeur épuise aussi bien sa bourse que sa santé, car la funeste drogue coûte fort cher (environ 200 francs le kilogramme) et, pour qu'un habitué arrive à un état suffisant de béatitude, il ne lui faut pas moins d'une vingtaine de pipes.

A une certaine distance du fleuve, on ne voit plus que des maisons chinoises. Ces quartiers indigènes sont très animés. A l'heure qu'il est, au contraire, on ne rencontre que de rares passants dans les rues habitées par les Européens ; les quais, si bruyants dans la journée, sont absolument déserts.

Le Comptoir d'Escompte de Paris possède une succursale à Shanghai ; j'allai le lendemain y chercher de l'argent. Le système monétaire, en Chine, diffère complètement de celui en usage dans les autres pays

civilisés. L'or n'a pas cours. L'unité de monnaie est le *taël*, qui vaut en ce moment 6 francs 44 centimes, et offre cette singulière particularité que personne n'en a jamais vu, et cela pour une bonne raison, c'est qu'il n'a jamais été frappé ; c'est une monnaie fictive, servant seulement à l'établissement des comptes qui se règlent ensuite au moyen de lingots d'argent, ayant la forme d'un sabot grossier et pesant plus d'un kilogramme. A-t-on besoin de petite monnaie ? c'est bien simple : on découpe ce lingot, avec des cisailles, en autant de morceaux qu'il est nécessaire, lesquels sont subdivisés à l'infini, au gré des détenteurs. Chaque Chinois appelé à donner ou à recevoir de l'argent, a toujours sur lui une petite balance destinée à peser les parcelles de métal.

La piastre mexicaine, ou dollar, frappée spécialement pour le commerce de la Chine, n'a cours que dans les ports ouverts, et représente les trois quarts du taël ; sa valeur actuelle est de 4 francs 80 centimes. Le yen d'argent et la monnaie divisionnaire japonaise sont reçus également, mais ^{p.230} avec perte. Pour les petites transactions, on se sert de sapèques, disques faits d'un alliage de cuivre et d'étain, et percés au centre d'un trou carré qui sert à les enfiler à une cordelette ; mais il en faut 1.140 pour une piastre, ou 1.520 pour un taël, de sorte que 20 francs de cette monnaie représentent la charge d'un homme ¹. Ajoutons à cela que les valeurs relatives du taël, de la piastre et des sapèques sont différentes de province à province et souvent même de ville à ville, ce qui vient encore augmenter la confusion.

Pour remédier à cet état de choses, les banques délivrent, en échange de valeurs sur l'Europe, un carnet de chèques. C'est ainsi qu'après la présentation de ma lettre circulaire, je reçus contre ma signature pour un bon de 2.576 francs, un carnet me créditant de 400 taëls. Chaque fois que j'aurai un paiement à faire, je devrai signer et détacher un feuillet de mon cahier. En Chine, un Européen n'a jamais de numéraire dans sa poche ; il paye toutes ses dépenses au moyen de

¹ Un millier de sapèques pèse en moyenne plus de 4 kilogrammes.

petits papiers qui reviennent ensuite aux banques d'émission. J'ai entendu prôner ce système par de vieux résidants : assurément il facilite les transactions importantes ; nul doute qu'il ne soit une source de bénéfices considérables pour les banquiers et les agioteurs. Quant à moi, simple touriste, je le trouve très incommode : les variations continuelles des cours, la différence des rapports entre les valeurs selon les localités, font que l'on ne sait jamais au juste ce que l'on possède d'argent.

Il existe aussi, depuis un temps immémorial, des espèces de billets de banque. Ce sont des chiffons de papier, signés de négociants connus ; ils sont acceptés par le commerce, mais seulement dans la ville où ils ont été émis. On leur préfère généralement les lingots d'argent, dont la valeur est estampillée et qui sont toujours purs de tout alliage.

p.231 A latitude égale, le climat de la Chine est plus froid que celui de l'Europe occidentale. Shang-haï, bien que de 10 degrés plus au sud que Marseille, correspond, pour la température moyenne, au midi de la France ; seulement, les étés y sont plus chauds, et les hivers plus rigoureux. Octobre est le meilleur moment pour visiter le nord de la Chine. Les saisons, en ce pays, suivent un cours plus régulier que partout ailleurs : en automne, une atmosphère tempérée remplace les chaleurs accablantes de l'été ; le temps est presque toujours beau ; les pluies fort rares.

M. Michel et moi résolûmes de profiter de ces circonstances favorables, pour nous rendre dans la capitale du Céleste Empire. Ce voyage, actuellement, ne présente plus de difficultés sérieuses, toutefois il exige encore assez de temps. Une simple excursion à Pékin (une semaine est suffisante pour la visite de la ville et de ses environs immédiats) demande au moins une vingtaine de jours.

Plusieurs fois par semaine, des steamers, convenablement aménagés pour les passagers, partent de Shang-haï, touchent à Tchéfou, à l'entrée du golfe de Petchili, et remontent le fleuve Peï-ho jusqu'à Tien-tsin. Ce trajet de 750 milles (1.388 kilomètres) se fait en

cinq ou six jours, auxquels il faut ajouter deux autres journées en charrette pour atteindre Pékin.

Le 9 octobre, à huit heures du matin, après avoir laissé mon gros bagage à l'hôtel des Colonies, je m'embarque, muni d'une simple valise, sur le *Chin-tung*, vapeur à hélice appartenant à la *Steam ship chinese Company*. J'ai payé 50 taëls (322 francs) mon passage pour Tien-tsin, aller et retour.

Nous descendons avec une sage lenteur le Wang-pou ; cette précaution n'est pas inutile pour éviter une collision, sur un fleuve parsemé de navires de guerre, de vaisseaux de toute nationalité, de jonques mues par de longues ^{p.232} rames, et d'innombrables sampans. Sur beaucoup de ces derniers, l'homme se tient assis à l'arrière, et de la main dirige le gouvernail, tandis qu'avec les pieds il met en mouvement deux avirons.

Nous franchissons la barre dangereuse de Wousong, qui chaque jour s'ensable de plus en plus, et nous entrons dans le Yang-tsé-kiang, si large qu'on n'en aperçoit pas la rive opposée. Bientôt on perd de vue la côte, basse comme celle de la Hollande, et le long de laquelle, en plusieurs endroits, on a construit des digues, afin de défendre les campagnes contre les inondations du fleuve et les tempêtes de l'Océan. Pendant plusieurs heures encore, la couleur rousse des eaux nous indique que nous sommes toujours dans l'estuaire du grand fleuve.

Toutes les cabines de la première classe sont occupées ; nous avons à bord une douzaine de missionnaires protestants, anglais ou américains, nos anciennes connaissances du *Tokio-Maru*, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs élèves. Chose extraordinaire! c'est aujourd'hui dimanche, et on ne célèbre au salon aucun service religieux ; je n'entends parler d'aucun prêche : probablement ces messieurs, étant de sectes différentes, n'ont pu se mettre d'accord ; en tout cas, ils jugent inutile d'essayer de se convertir réciproquement.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

Bien que le *Chin-tung* appartienne à une compagnie chinoise, les hommes de l'équipage, seuls, sont Chinois ; le capitaine, les officiers et les mécaniciens sont tous des Américains du Nord.

Il n'existe pas de seconde classe. L'installation des passagers de troisième, tous Chinois, est convenable. Ils sont au moins une centaine ; chacun a son cadre séparé. Plusieurs fument l'opium, ce qui me paraît fort imprudent à cause de la petite lampe, toujours allumée, dont les fumeurs sont obligés de faire usage, et que souvent ils négligent d'éteindre ^{p.233} avant de s'endormir ; d'autres, pour se distraire, jouent à différents jeux ou bien chantonnent d'un ton nasillard, en s'accompagnant d'une sorte de guitare, fort petite. Le temps est superbe, il n'y a ni roulis ni tangage ; cependant, bien peu se hasardent à monter sur le pont : ils préfèrent rester immobiles dans quelque coin sombre de l'entrepont, au milieu d'une atmosphère méphitique, saturée des vapeurs de l'opium et du tabac.

La température, qui ce matin était fraîche, presque froide, s'échauffe tellement vers le milieu de la journée, que le *panka* fonctionne au salon pendant le dîner. On appelle ainsi une sorte d'écran ou de grand éventail de forme rectangulaire, fixé au plafond et mis en mouvement par un coolie qui se tient près de la porte d'entrée ; ce ventilateur bienfaisant est d'un usage général aux Indes anglaises.

10 octobre. — Température, 24° ; mer absolument calme. L'eau n'a plus la couleur café au lait que j'avais remarquée hier, elle est devenue d'un vert sale : c'est la mer Jaune. Nous faisons route droit au nord, hors de la vue de terre, avec une vitesse fort modeste de 9 à 10 milles à l'heure.

Nous sommes à la hauteur du point indiqué sur les vieilles cartes, comme occupé par l'embouchure du Hoang-ho ou fleuve Jaune. Depuis 1853, cet immense cours d'eau qui prend sa source à 3.300 kilomètres dans l'intérieur, au milieu des montagnes du Tibet, a, par un de ces déplacements qui lui sont familiers, reporté son embouchure à 600 kilomètres au nord-ouest, de l'autre côté du promontoire de Chan-

toung, dans le golfe du Petchili. C'est le plus considérable changement qui ait jamais été constaté, à l'époque actuelle, dans le cours d'un fleuve.

De jolis petits oiseaux, appartenant à plusieurs espèces, sautillent partout sur le pont. La haute mer les retient prisonniers à bord ; ils viennent fureter au salon et ^{p.234} s'aventurent jusque dans les cabines. Ce matin, un oiseau de proie en a saisi un sous mes yeux.

La table, copieusement servie, est présidée par le commandant, M. Winsor, homme prévenant et causeur aimable. Trois fois par jour, à neuf heures, une heure après midi et six heures, sans préjudice du café au lait au lever et du thé à huit heures du soir, j'assiste, deux heures durant, à un cérémonieux défilé de plats de viande, de poisson et de légumes — avec des crêpes à la mélasse et des radis roses au dessert ; le tout arrosé de *claret* (vin de Bordeaux ordinaire), de sherry et d'eau glacée. Je passe, en France, pour être doué d'un bon estomac ; cependant j'avoue en toute sincérité que je suis considérablement distancé ici par les hommes du Seigneur, et même par leurs blondes épouses.

Bien avant le jour, on entend dans les cabines des cliquetis de vaisselle. Ce matin, à six heures, mon voisin portait chez lui une assiette pleine de fruits, que tout Anglo-Américain a l'habitude de manger à jeun. Une heure après, on lui a servi, en guise d'apéritif, une copieuse pâtée de gruau arrosée de lait, puis quelques œufs à la coque qu'il a proprement vidés dans un verre et lestement avalés, ce qui n'a fait aucun tort à son déjeuner ordinaire.

Rien, sauf le pain, ne trouve grâce devant l'appétit phénoménal de ces messieurs. Leurs enfants marchent sur leurs traces : j'en ai vu de tout petits, presque des bébés, prendre leur *kari* ¹ complet. De mauvaises langues prétendent que la bonne cuisine du bord, jointe à la

¹ Le *kari* est un met de haut goût, fort apprécié dans tout l'extrême Orient. Le riz en forme la base ; on l'arrose d'une sauce de couleur jaune, fortement épicée, et dans laquelle nagent de petits morceaux de viande ; puis, on y ajoute divers condiments particuliers au pays, piments, poissons secs, confiture de gingembre, etc. Le tout forme un aliment tonique, excellent, dit-on, pour la santé, dans les climats tropicaux.

réduction de prix qui leur est accordée, n'est pas étrangère à leurs ^{p.235} fréquents déplacements. Il paraît qu'autrefois on leur donnait le passage gratuit, mais on a dû y renoncer : eux et leurs nombreuses familles semblaient avoir élu domicile à bord des steamers ; ce genre de vie économique ne leur était sans doute pas désagréable.

Pour moi qui n'ai jamais pu m'habituer à faire trois repas sérieux par jour, je trouve ces interminables séances souverainement ennuyeuses : aussi je m'abstiendrai dorénavant de paraître au festin n° 2.

La soirée est délicieuse. A huit heures, apparition de la lune, toute sanglante, au milieu de la nuit sombre ; peu à peu son disque s'élève, inondant l'espace de ses rayons argentés : la mer et l'horizon semblent se confondre dans une teinte uniforme, d'un blanc laiteux.

11 octobre. — Au point du jour, je monte sur le pont. Température, 22°. Nos petits compagnons ailés sont tous partis ; guidés par leur instinct, ils ont regagné la terre qui est proche, et que l'on aperçoit à gauche sous la forme de hautes collines déboisées : c'est la péninsule de Chan-toung, contrée fertile, riche en mines et très populeuse, qui sépare la mer Jaune du golfe de Petchili. De l'autre côté de ce promontoire formant la pointe extrême de la Chine proprement dite vers l'orient, nous sommes assaillis par un coup de vent qui retarde notre marche, et secoue rudement notre petit navire. Maintenant la route est à l'ouest, avec la terre en vue, au sud.

A trois heures, on aperçoit les îles de la baie de Tchéfou, rochers aux formes bizarres, séparés par des bas-fonds ou des bancs de sable. Un phare existe sur la première de ces îles.

Nous jetons l'ancre devant la ville. Le port est garni de navires de diverses nationalités ; sur l'un d'eux je remarque la bannière du roi de Siam : l'éléphant blanc sur fond rouge. Il y a aussi plusieurs navires de guerre, deux ^{p.236} allemands, un hollandais, un américain et cinq canonnières chinoises. Bien que nous soyons en rade, le roulis continue à nous balancer fortement. L'état de la mer interdisant le débarquement des marchandises, nous serons forcés de passer la nuit ici.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

12 octobre. — Ce matin, la mer est beaucoup moins houleuse ; je descends à terre avec M. Michel.

La ville chinoise, l'ancienne Yentaï, plus connue maintenant sous le nom de Tchéfou, renferme une vingtaine de mille âmes. Elle est, d'ailleurs, peu intéressante ; ses habitants vivent entassés dans d'horribles masures ; ses rues étroites, sales et puantes, regorgent de passants vêtus de haillons, parmi lesquels je n'aperçois aucune femme et très peu d'enfants.

Le commerce de Tchéfou est considérable, grâce à la situation de son port à l'entrée du golfe du Petchili, en face de la côte méridionale de la Mandchourie, et à proximité des rivages coréens. C'est une des villes ouvertes aux Européens par les traités de 1861 ; la colonie étrangère compte une centaine d'habitants. L'hôtel Breach est bien situé, à proximité d'une belle plage de sable fin, émaillé de brillants galets en marbre de toutes les couleurs ; de jolies maisons de plaisance s'élèvent aux environs. Un climat tempéré y attire des baigneurs de plus en plus nombreux chaque année, heureux de fuir les chaleurs accablantes de la Chine méridionale et du Japon : Tchéfou est en train de devenir un Trouville asiatique. Du haut d'un monticule couronné par un vieux fortin chinois, on découvre une belle vue sur la rade, la mer semée d'îles, la ville et les montagnes environnantes. D'autres tours semblables, érigées sur divers points élevés de la côte, servaient autrefois à signaler aux habitants l'approche des pirates.

Les missionnaires protestants ont établi ici leur quartier général ; ils y possèdent de vastes établissements, un collège ^{p.237} et des chapelles. Dans leurs voyages à l'intérieur, ils portent le costume chinois, mais ils sont toujours facilement reconnaissables à leur barbe et à leurs cheveux blonds.

A dix heures, on reprend la mer. Nous passons tout près des canonnières chinoises ; elles ont été construites en Angleterre, et chacune d'elles est armée d'un énorme canon Armstrong. J'entends avec surprise résonner des airs connus : c'est que, à bord des navires

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

de guerre chinois, les commandements se font au son du clairon, et qu'on a adopté nos sonneries françaises.

La plupart de nos missionnaires sont restés à Tchéfou. Nous avons deux nouveaux passagers : une doctoresse américaine ayant pris à Boston son brevet de médecin, et se rendant à Pékin pour y prodiguer ses soins, non seulement aux corps, mais encore aux âmes des personnes de son sexe ; plus, un ingénieur anglais, constructeur de phares. Nous débarquons ce dernier, quelques heures après, sur l'une des îles qui forment, à l'entrée du golfe du Petchili, comme une chaîne réunissant la côte septentrionale du Chan-toung à la pointe terminale de la péninsule de Mandchourie.

Au sortir de cet archipel, le vent fraîchit, la température baisse. Dans la soirée, le thermomètre ne marque plus que 17°.

13 octobre. — Temps gris et couvert. Rien en vue ; cependant la couleur jaune de l'eau indique que nous devons approcher de l'embouchure du Peï-ho. A sept heures, on aperçoit une côte basse et une douzaine de vaisseaux ancrés à quelques milles de terre : mauvais signe, nous ne pourrons passer la barre, il faudra attendre la marée montante. L'ancre tombe. Un quart d'heure après, par bonheur, le capitaine se ravise ; nous reprenons lentement la route, et laissant la flottille en arrière, nous parvenons à franchir la passe, par 11 pieds de fond, en glissant sur la vase.

Nous voici en présence des fameux forts de Takou, si p.238 rapidement enlevés par les troupes anglo-françaises en 1860. Ces imposantes fortifications, qui se développent sur chaque rive à l'embouchure du Peï-ho, ont, je crois, plus d'apparence que de force réelle. Les murailles, en terre battue, se fendillent de toutes parts ; les talus, non protégés par le gazon, s'écroulent sous l'action des pluies qui les battent en brèche. On dit cependant que les remparts sont armés de puissants canons.

Au delà des forts, tout n'est que boue. Impossible de rien voir de plus triste, que cette plaine marécageuse s'étendant à l'infini,

dépourvue de toute espèce de végétation. Sa parfaite horizontalité n'est interrompue çà et là que par de petits monticules coniques : ce sont des amas de sel fabriqué sur place.

Je remarque aussi des moulins à vent d'un genre nouveau pour moi : semblables à une gigantesque machine à dévider qui aurait de 8 à 10 mètres de diamètre, ils tournent horizontalement sur un pivot, absolument comme un manège de chevaux de bois. Les voiles sont posées sur les parois verticales, parallèlement à l'axe central.

Un peu plus haut, est la ville de Takou. Villes et villages sont composés de maisons de boue, incapables de résister longtemps à la pluie, et demandant une réparation après chaque averse. Les toits de paille sont recouverts de terre ; les murs, les rues, la campagne, et jusqu'à l'eau du fleuve, tout est de la même teinte jaune sale. Pas un arbre, pas trace de verdure. Cependant la population est très nombreuse ; des cochons noirs grouillent partout : ils sont là dans leur élément.

On voit très peu de femmes ; elles se cachent généralement en nous voyant passer. Ces malheureuses créatures paraissent absolument estropiées ; elles se meuvent sur leurs petits pieds, d'un pas chancelant et incertain, se balançant continuellement et tenant les bras étendus, pour conserver leur équilibre.

p.239 Le Peï-ho est un petit fleuve vaseux, à peine large comme la Seine entre Rouen et Paris. Nous devons le remonter jusqu'à Tien-tsin ; dans ce parcours d'une centaine de kilomètres, il décrit de capricieux méandres qui rendent sa navigation fort difficile aux navires d'un certain tonnage.

A mesure que nous avançons, la campagne, sans cesser d'être plate, perd son caractère de stérilité ; elle est parsemée de tombeaux ou tumulus, plus ou moins élevés, que les parents du défunt entretiennent avec soin. Au delà de Tang-kou, elle est parfaitement cultivée ; de populeux villages se succèdent sur les rives, à des intervalles assez rapprochés ; des nuées de travailleurs sont répandus

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

dans les champs, pas un pouce de terrain n'est perdu : sur les terres où le riz vient d'être récolté, une autre culture se prépare ; le blé nouveau verdit déjà entre des plates-bandes de choux énormes en pleine croissance. Quelques arbres animent un peu le paysage, mais ils sont si poudreux qu'on distingue à peine la couleur de leur feuillage.

Nous passons devant le fort de Sintcheng, construit par les Chinois, il y a quelques années, dans la prévision d'une guerre avec le Japon : c'est un vaste camp retranché, en terre, ayant 8 kilomètres de circonférence.

Devant Kokou, village important, stationnent un nombre considérable de grandes jonques, peintes de couleurs éclatantes, ornées d'yeux gigantesques et de dragons dorés. On m'apprend qu'elles viennent toutes de Canton, et mettent un an à faire le voyage, aller et retour.

A six heures, on jette l'ancre à quelques mètres du rivage, car on ne peut songer à voyager la nuit sur un fleuve tel que le Peï-ho. Je passe ma soirée au salon ; je lis et j'écris quelques lettres.

14 octobre. — Ce matin, le vent souffle du nord et le thermomètre ne marque plus que 9° ; il fait froid : c'est l'hiver qui s'approche.

A huit heures, la marée montante, qui se fait sentir jusqu'ici, permet de continuer la route. Après force tours et détours imposés par les circuits du fleuve, nous apercevons enfin un vaste arsenal, de construction récente, qui nous annonce le voisinage de Tien-tsin. Peu après, nous abordons, sur la rive droite, aux quais du quartier européen, en face de *Globe's hôtel*.

La concession étrangère, régulièrement percée de rues plantées d'arbres et bordées de trottoirs, ressemble à n'importe quelle petite ville occidentale. Quant à la cité chinoise, qui compte environ un million d'*estomacs* (expression pittoresque employée en Chine pour remplacer le mot âme), elle se trouve à une certaine distance en amont. Nous la visiterons au retour : pour l'instant, l'essentiel est de nous rendre à Pékin.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

A peine débarqués, nous nous faisons conduire au consulat français, véritable palais, bâti avec une partie de l'indemnité payée par la Chine à la France, à la suite des massacres de 1870. Il est midi. Le consul, M. Dillon, allait se mettre à table ; il nous invite à partager son repas, et nous présente à Mme Dillon qui nous reçoit avec une grâce parfaite.

Pendant le déjeuner, nos aimables hôtes veulent bien, selon notre désir, organiser notre départ sans perdre un instant. Un domestique du consulat fait marché avec deux voituriers chinois qui, moyennant quatre piastres et demie par personne, se chargent de nous conduire à Pékin et de nous y faire arriver le surlendemain, à sept heures du matin. Nous leur remettons deux piastres en plus, pour payer nos dépenses aux auberges. Ces hommes ne savent pas un mot de français ni d'anglais ; nous, pas un mot de chinois ; mais M. Dillon, qui les connaît, nous affirme que ce sont de braves gens, et nous recommande de nous laisser guider par eux, en toute circonstance, sans faire d'observations. ^{p.241} De leur côté, les voituriers insistent pour qu'on nous supplie d'être patients en route, et de ne jamais leur donner de coups de bâton.

A deux heures, tout est prêt. M. Dillon nous a remis des passeports spéciaux, rédigés en langue chinoise ; mon compagnon et moi sommes installés chacun dans une charrette attelée d'une mule qui doit faire le voyage entier, et nous donnons le signal du départ. Impossible, on le voit, d'être plus expéditifs : nous devons ce résultat à l'obligeance de notre excellent consul.

Voyager en charrette chinoise est un véritable supplice.

Dans le nord de la Chine, le véhicule en usage est tout petit, mais lourd et massif, absolument sans ressorts, et monté sur deux roues hautes, ferrées de clous à tête saillante. Il n'y a pas de siège ; il faut se glisser à l'intérieur sous un étroit grillage de fer et de bois, en forme de voûte, et recouvert d'une bâche en étoffe. Là on doit chercher, au milieu des bagages qu'on y a préalablement entassés, une position convenable que l'on ne trouve jamais. Le conducteur se place de côté sur l'un des brancards ; il est assurément plus à l'aise que l'infortuné

voyageur, qui, ne pouvant s'asseoir à la façon européenne, ne sait que faire de ses jambes, et n'a même pas la ressource de s'étendre de son long, vu le peu de profondeur de la voiture. Au moins, dans le *tarantass*, on a plus d'espace, et les pièces de bois flexibles, qui supportent la caisse, remplacent, jusqu'à un certain point, les ressorts absents. Je n'aurais jamais cru qu'un jour viendrait où je regretterais mon équipage sibérien : c'est pourtant ce qui m'est arrivé sur cette affreuse route de Tien-tsin à Pékin, où j'ai été tout le temps cahoté atrocement, jeté de droite et de gauche, culbuté en avant et en arrière, sans un instant de répit, au risque de me briser la tête ou quelque membre contre les parois de la charrette.

p.242 En quittant le Consulat, nous suivons pendant quelque temps la berge du Peï-ho. Nous franchissons sur un pont de bateaux le Grand Canal Yun-ho « Rivière des transports », puis, laissant à gauche la cité proprement dite, nous nous engageons dans le dédale des horribles et puantes ruelles qui en forment les faubourgs. Ce n'est qu'une bonne heure et demie après notre départ, que nous atteignons enfin la campagne.

Jusqu'alors, la difficulté de nous frayer un passage au milieu de la foule nous avait obligés à marcher très lentement. Je m'imaginais qu'une fois sortis de la ville, il n'en serait plus de même. Vain espoir ! L'état de la route — si toutefois on peut donner ce nom à un entrecroisement de sentiers ravinés et de chemins, pleins d'ornières et de fondrières, frayés à travers champs au gré des charretiers — ne permet point une autre allure que le pas, et je vois que nous devons nous estimer heureux, si nous parvenons à faire 4 ou 5 kilomètres à l'heure.

On traverse un pays plat et monotone, parsemé de monticules qui sont autant de tombeaux, et de cercueils attendant une sépulture. La terre n'est que poussière, sans une seule pierre. Les récoltes sont enlevées ; partout les paysans labourent, sèment le blé ou battent le millet. En nous voyant passer, ils interrompent un instant leurs travaux et nous examinent avec curiosité. Heureusement, il n'a pas plu depuis longtemps ; s'il y avait de la boue dans les chemins, je ne sais

comment nous pourrions nous en tirer. En octobre, aux environs de Pékin, le beau temps est assuré.

A neuf heures, on nous fait entrer dans la cour d'une auberge, déjà encombrée par les voitures des charretiers qui nous ont précédés. Là, nous faisons connaissance avec les hôtelleries chinoises, si différentes, hélas! des *yado-ya* japonaises. Au lieu de gentilles mousmés, rieuses et propres, de gros Chinois sales, à la peau huileuse, couverts ^{p.243} de haillons ; une odeur écœurante, particulière à la Chine, vous poursuit partout. Nous voulons goûter à la cuisine indigène : on nous sert de petits morceaux de viande cuite à l'oignon et assaisonnée avec de l'huile de ricin ; impossible d'y toucher. M. Dillon nous avait fait prendre quelques boîtes de conserves, du pain et du vin ; sans cette précaution, nous aurions été obligés de nous contenter d'œufs durs, de riz à l'eau et de thé sans sucre.

Je n'ai jamais pu savoir le nom du village où nous nous trouvions ; ce qui, du reste, importe peu, car, dans l'immense plaine qui s'étend entre Tien-tsin et Pékin, toutes les agglomérations de maisons se ressemblent : ce sont toujours les mêmes pauvres cabanes de boue, n'ayant, naturellement, qu'un rez-de-chaussée. Dans les auberges, les voyageurs sont logés dans une série de petits compartiments, dont la porte s'ouvre sur la cour où sont remisées les voitures ; les fenêtres sont remplacées par des grillages de bois, garnis de papier en guise de vitres. Un lit de camp, construit en briques et couvert de nattes malpropres, occupe le fond de la cellule ; il est creux par-dessous ; en hiver on y place des charbons qui en font une espèce de poêle. Un escabeau remplace la table ; la nuit, on y dépose une lampe consistant en une simple écuelle pleine d'huile de ricin, qui répand, en brûlant, une odeur infecte.

15 octobre. — Ce jour-là, je n'ai eu le temps de prendre aucune note. Voici, dans tout son laconisme, l'extrait de mon carnet de voyage :

Départ à 1 h. 1/2 du matin ; arrivée à l'auberge à 11 h. 1/2. — Départ à midi 1/2 ; arrivée à 6 h. à l'auberge. — Réveil à 11 h. 40 et départ à minuit. — Total : 15 heures de charrette.

Je me souviens que, pendant cette nuit, j'ai eu cruellement à souffrir du froid. La gelée blanche couvrait le sol, ^{p.244} et je n'avais, pour me protéger, qu'une mince couverture sous laquelle je grelottais.

Le soleil radieux, qui vient fort à propos me réchauffer, éclaire le même paysage que la veille. Le pays est toujours fort laid, mais extrêmement peuplé ¹. Nous rencontrons souvent des mendiants presque nus ; quelques-uns n'ont pour tout vêtement qu'un lambeau de natte ; des vieilles femmes demandent l'aumône, accroupies au bord du chemin.

Deux ou trois fois, nous avons traversé une large chaussée rectiligne, élevée de plusieurs mètres au-dessus de la plaine : c'est l'ancienne grande route de Pékin. Les dalles qui la recouvraient ont en partie disparu ; à leur place, se creusent des trous profonds, véritables précipices qui interdisent absolument le passage. Pas plus que la grande route, on n'entretient les chemins qui la remplacent ; aussi nos voituriers passent-ils souvent où bon leur semble à travers champs, pour éviter les ornières trop profondes. Ils font une grande partie de la route à pied, guidant leur mule amicalement pour ainsi dire, sans jamais la brutaliser. Renonçant à trouver dans l'intérieur de la charrette une posture commode, qui me permette de me reposer, je prends le parti de suivre à pied, ou bien de m'asseoir au dehors, sur le brancard, les jambes ballantes.

Nous pensions que vers huit heures on nous ferait déjeuner quelque part ; cependant les villages se succèdent, et nous les traversons sans nous y arrêter. C'est peine perdue que d'essayer de nous faire comprendre par nos hommes ; ^{p.245} nous sommes entièrement à leur merci : heureusement ce sont de braves gens. A onze heures seulement, nous entrons dans la cour d'une auberge. On nous désigne une chambre pareille à celle où nous avons couché la veille. Nous

¹ La province du Petchili (littéralement : Dépendance directe du Nord), l'une des 18 grandes divisions administratives de la Chine propre, renferme 36.879.858 habitants, sur une superficie de 148.357 kilomètres carrés, c'est-à-dire presque autant que la France entière, sur une étendue quatre fois moins considérable. La densité de la population est de 249 habitants par kilomètre carré ; en France, elle n'est que de 68, et en Belgique, de 173.

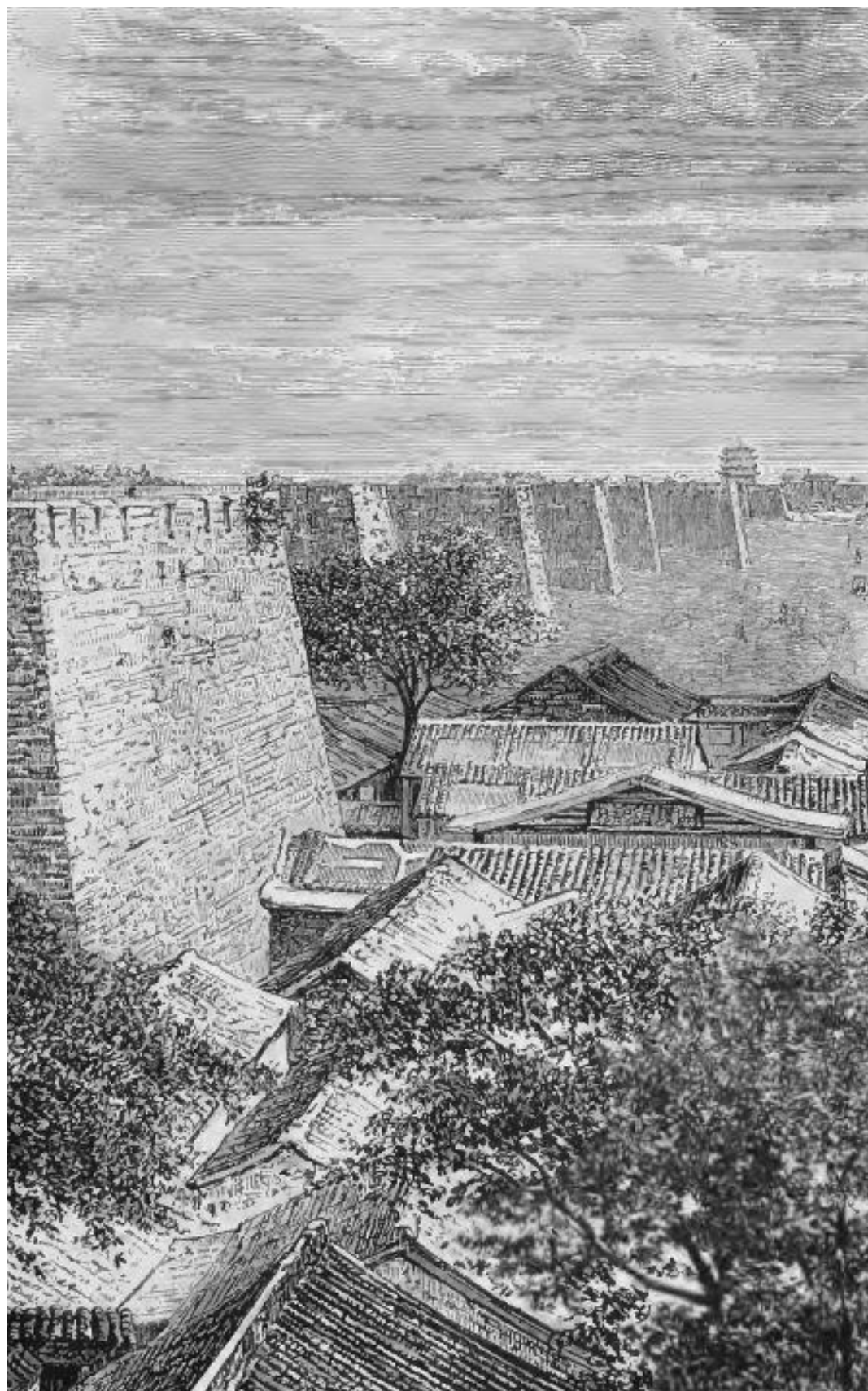
demandons des œufs, et pendant que nous prenons notre maigre repas, une foule de villageois accourent pour nous voir. Nous avons beau fermer la porte : ils font avec leurs doigts des trous dans le papier, pour nous regarder manger.

A la halte du soir, nos voitures s'arrêtent dans un grand village fortifié, traversé par un petit cours d'eau sur lequel on a jeté un beau pont de pierre. Nous sommes, je le suppose, à You-kia-ouey, mais je n'en suis pas certain, car, comme je l'ai dit, il nous est impossible d'obtenir aucun renseignement de qui que ce soit.

Nous faisons une courte promenade hors du village, pour admirer à notre aise le coucher du soleil. Tous les paysages gagnent à être vus à cette heure du jour : les nuances variées qui se déroulent à l'horizon, les teintes ardentes dont se revêt la nature, font paraître presque belle cette contrée, très fertile assurément, mais totalement dépourvue de pittoresque.

En rentrant à l'hôtellerie, nous sommes suivis par une foule de gens qui observent tous nos mouvements. Leur curiosité, cependant, n'est pas trop importune ; ils se tiennent toujours à une certaine distance de nos personnes. Les femmes se cachent dès qu'elles nous aperçoivent ; d'ailleurs on n'en rencontre guère dans la rue, à peine une seule sur cent hommes.

16 octobre. — Nous sommes partis à minuit. La fatigue aidant, j'ai réussi, malgré le froid, à m'endormir dans la charrette. Au point du jour, je suis réveillé par ce bruit caractéristique qui résulte de la réunion sur un même point d'une multitude d'hommes et d'animaux. En ouvrant ^{p.246} les yeux, j'aperçois devant moi une imposante muraille crénelée, dominée par un portail gigantesque à quatre étages avec toits en saillie. Agréable surprise! je reconnais à l'instant les murailles de Pékin, pour en avoir vu le dessin dans le *Tour du Monde*. Je me hâte de prévenir M. Michel qui dort encore. Nous voici donc aux portes de la capitale du Céleste Empire!



Les murailles de Pékin.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

Il s'agit maintenant d'y pénétrer. Les portes de Pékin ne s'ouvrent qu'à six heures, et devant nous, derrière nous, sur les côtés, s'étend une immense file de voitures, de chevaux, d'ânes, de mules et de chameaux dont les conducteurs attendent, comme nous, que l'heure ait sonné. Cependant tous ces gens, d'apparence grossière, couverts de vêtements sordides, se rangent complaisamment pour nous livrer passage. Cela ne leur est pas toujours facile, car la foule est énorme ; enfin, au risque d'être culbutés et mis en pièces, nous arrivons les premiers, juste au moment où l'on ouvre la porte.

Au sortir d'une longue et sombre galerie voûtée, nous nous trouvons dans la cité chinoise qui, de ce côté, n'a guère la physionomie d'une ville, mais plutôt d'un immense baraquement. On traverse d'abord de grands espaces vides et poudreux, où l'on retrouve les mêmes ornières et les mêmes fondrières que dans les chemins de la campagne, puis on pénètre dans un quartier habité. Nous suivons la rue des Fleurs, bordée d'une double rangée de boutiques basses, où l'on vend les fleurs artificielles dont les femmes chinoises aiment à orner leur coiffure. Plus loin, se dresse la muraille tartare ; nous en franchissons la porte colossale, et bientôt après, nous arrivons à l'hôtel Evrard, près de la Légation de France.

Nos voituriers, tournant leurs regards vers le soleil, me font signe de tirer ma montre : à cet instant même, l'aiguille marque précisément sept heures. Ces braves gens ^{p.249} ont tenu parole ; ils sont tout joyeux de voir que nous sommes satisfaits. Nous leur donnons le pourboire qu'ils ont mérité, et ils nous témoignent leur reconnaissance en nous faisant *tchin-tchin*, c'est-à-dire en réunissant les deux poignets et en les portant successivement au front et à la poitrine, avec un profond salut.

CHAPITRE XII

PÉKIN

16 — 22 octobre

Une semaine à Pékin. — La famille impériale. — Le Pé-tang. — La ville jaune, la ville tartare et la ville chinoise. — Les environs. — Excursion au Wan-shou-shang.

@

p.250 Les Chinois font remonter l'origine de Pékin à la plus haute antiquité ; au douzième siècle avant notre ère, leurs annales mentionnent une ville nommée Ki, existant sur son emplacement actuel. Après bien des vicissitudes et des changements de nom, cette ville fut rebâtie sur un plan grandiose par Koublaï-Kan, petit-fils de Gengis-Kan, qui fonda la dynastie mongole des Yuen, et régna en Chine sous le nom de Che-hou ; c'est l'immense cité de Kambalik, décrite par le voyageur Marco-Polo. Toutefois, ce n'est qu'en 1409 qu'elle devint la capitale de l'Empire, et prit le nom de Pei-King ¹(Résidence du Nord).

Dix ans après, l'empereur Yung-lo construisit les murailles de la ville tartare ; en 1544, les faubourgs du sud p.251 furent également entourés de remparts. Lorsque les Mandchoux, un siècle plus tard, s'emparèrent de Pékin, leur armée victorieuse s'installa dans la ville du nord, reléguant les vaincus dans celle du sud ; mais avec le temps, la séparation entre les deux peuples devint moins rigoureuse, et les différences de race s'effacèrent peu à peu. Toutefois, une notable partie du peuple a conservé le type mandchou, et, pour qui vient du sud, il est facile de reconnaître que les habitants de Pékin sont généralement plus grands et plus solidement charpentés que ceux des provinces méridionales, caractère qu'ils doivent évidemment au mélange du sang mandchou.

¹ L'appellation de Pékin a été vulgarisée en Europe par les missionnaires jésuites du VIIe siècle. Les Européens continuent à l'employer, mais ce nom n'est connu en Chine que des personnes instruites ; le peuple pour désigner Pékin dit simplement : Kingtcheng (la Résidence). Sur les cartes chinoises, Pékin est appelée Chun-tien-fou.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

On n'est pas d'accord sur le chiffre de la population de Pékin ; tandis que les uns l'évaluent à plus de 2.000.000, d'autres la réduisent à 500.000 ; chacun l'établit selon le milieu où il s'est trouvé. Les Européens qui, d'ordinaire, ne voient que les quartiers marchands, doivent se trouver au-dessous du vrai chiffre. Les missionnaires lazaristes, fixés depuis de longues années dans la ville et qui, par leur genre de vie, sont journellement appelés à en visiter les divers quartiers et à pénétrer dans l'intérieur des maisons, ne la croient pas inférieure à 1.500.000 âmes. L'un d'eux m'a certifié avoir vu souvent, par exemple, dans une maison de dix chambres, grouiller jusqu'à dix-huit familles, soit une moyenne de soixante personnes. Le gouvernement chinois, qui a publié quelquefois les résultats du recensement dans les provinces, a toujours fait exception en ce qui concerne la capitale.

La superficie de Pékin égale environ les quatre cinquièmes de celle de Paris ; elle est exactement de 6.341 hectares. Mais ce vaste espace n'est pas entièrement habité ; il y a beaucoup de jardins, de places vides, de masures en ruines et de palais déserts.

Pékin, bien que capitale de l'empire chinois, n'est pas le ^{p.252} chef-lieu de la province du Petchili ; c'est à Pao-ting-fou, ville commerçante de 150.000 âmes, située à 150 kilomètres au sud-ouest, que siègent les autorités provinciales, le receveur général, le juge suprême et enfin le vice-roi Li-Hong-Tchang ; ce dernier, pourtant, séjourne plus souvent à Tien-tsin.

Placée un peu au-dessous du 40^e degré, à peu près à la même latitude que New York, Pékin jouit d'un climat à températures extrêmes, offrant une grande analogie avec celui de la côte orientale de l'Amérique du Nord. De novembre à mars, le froid prédomine ; en janvier et février, le thermomètre s'abaisse souvent à 20° au-dessous de zéro ; toute communication par eau est interrompue pendant trois mois. Le printemps fait son apparition subitement ; avril est chaud ; en mai, on a observé 35° : c'est l'époque des ouragans. Juin est un assez bon mois ; en juillet, commence la saison pluvieuse qui se prolonge

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

jusqu'aux premiers jours de septembre, avec une chaleur atteignant parfois 40°. La seconde moitié de septembre et le mois d'octobre sont la meilleure saison : un ciel toujours sans nuage, des chaleurs tempérées dans la journée et des nuits fraîches, qui commencent à devenir froides à la fin d'octobre.



Portrait de Li-Hong-Tchang.

Pékin comprend deux grandes divisions : la ville tartare au nord, et la ville chinoise au sud. La première forme un carré presque parfait, écorné légèrement au nord-ouest, et dont chaque côté court exactement dans la direction des quatre points cardinaux ; la seconde consiste en un rectangle dont l'une des grandes lignes est adjacente au rempart du sud, qu'elle dépasse un peu de chaque côté.

Les deux villes sont entourées de murailles formées d'une masse énorme de terre, reposant sur des fondations de pierre, et garnie d'un revêtement de briques. De 200 en 200 mètres, elles sont soutenues par des contreforts ^{p.253} massifs. Les murailles de la ville tartare sont plus élevées que celles de la ville chinoise ; elles se terminent, à 15 mètres

de hauteur, par une plate-forme dallée, large de 12 mètres. Seize portes donnent accès à cette double enceinte ; chacune d'elles est surmontée de hautes et larges tours à triples toits, couverts de tuiles vernissées. La plus belle est la porte du milieu, Chien-men, qui fait communiquer les deux villes entre elles ; elle est percée de trois entrées. L'aspect de ces fortifications colossales, et encore très bien conservées, est réellement imposant ; leur développement extérieur n'est pas moindre de 33.500 mètres.

Au milieu de la ville tartare, se trouve la cité Impériale ou ville « jaune », qui en occupe environ la cinquième partie. Elle a la forme d'un carré irrégulier, limité par un mur de 11 kilomètres de tour et percé de quatre portes ; c'est là que sont la plupart des édifices publics, les palais des fonctionnaires et les plus belles habitations.

Cette troisième ville en renferme une quatrième, absolument inaccessible, non seulement aux étrangers, mais encore aux sujets du souverain. Cette « Ville défendue » est le Palais impérial, qui est situé exactement au centre de Pékin. Dans son enceinte, vivent une dizaine de milliers de femmes, d'eunuques et autres familiers attachés au service personnel de l'Empereur et des membres de sa famille. Les palais, les jardins et les temples sont vieux de 600 ans et datent du temps des Mongols ; ils ont tous été conservés, sans aucun changement, par les empereurs Ming et mandchoux.

Le souverain actuel, Kouang-su, est âgé de 13 ans. L'empereur Hien-fong, mort en 1861, avait eu d'une concubine un fils qui succéda à son père sous le nom de Tong-tché, et éleva sa mère au rang d'impératrice. Celle-ci vit encore et est appelée Sy-tai-heou (impératrice occidentale) parce que, au palais, elle occupait le pavillon de l'Ouest, le second ^{p.254} en dignité ; le premier pavillon, celui de l'Est, était occupé par l'épouse légitime de Hien-fong, véritable impératrice, dite Tong-tai-heou (impératrice orientale), laquelle n'a pas eu d'enfants et est morte en 1881.

Tong-tché étant mort perdu de débauches, en 1874, à l'âge de 20 ans et sans laisser d'enfants, sa mère, la Sy-tai-heou, en vue de

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

prolonger sa régence, prit le fils du septième frère de Hien-fong, qui se trouvait être son propre neveu, et le mit sur le trône à l'âge de 4 ans. Cette proclamation, contraire aux lois fondamentales de l'Empire, est le résultat d'intrigues de palais et sert de prétexte aux mécontents, chaque jour plus nombreux, qui, en présence de l'avilissement et de la faiblesse du pouvoir central, discutent, au lieu de les exécuter, les ordres venus de Pékin. Les vice-rois des provinces tendent à se rendre indépendants, et les mandarins savent profiter du désarroi général pour pressurer le peuple et voler à qui mieux mieux.

En principe, l'empereur est le chef de la famille chinoise, et comme tel, maître absolu des personnes et des biens de ses sujets ; il en est également le souverain spirituel. En Chine, il n'existe ni religion officielle, ni aucune hiérarchie religieuse subventionnée par l'État.

L'administration est sous la direction suprême d'un « Conseil Intérieur » composé de quatre membres, deux tartares et deux chinois, assistés de deux délégués du Han-lin ou Grand Collège, dont les fonctions consistent à examiner si tout ce qui se fait est bien conforme aux rites, et aux livres sacrés de Confucius. Sous les ordres de ce grand Conseil sont six ministères : personnel, finances, rites, guerre, justice et travaux publics. Chaque titulaire est, en outre, surveillé par un membre choisi dans la Chambre des Censeurs publics, composée de 40 à 50 personnes, ayant le droit de présenter des remontrances.

^{p.255} Depuis la guerre de 1860, on a institué le Tsoung-li yamen ou conseil chargé de l'exécution des traités avec les Européens. Le prince Kong, oncle de l'empereur régnant, en est le président ; tous les ministres en font partie.

L'armée se compose spécialement de Tartares, mais les Chinois aussi peuvent devenir soldats, après un examen sur le maniement des armes. Les forces impériales comprendraient sur le papier un total de 850.000 hommes, mais presque tous sont armés de lances, d'arcs et de flèches, ou bien d'un gros fusil à mèche. La plupart ne sont pas casernés, mais vivent chez eux en famille, employés à la police ou à des travaux publics. Il serait donc bien difficile à la Chine de mettre en

ligne des forces considérables, même sur son propre territoire. Toutefois, dans certaines provinces, des ^{p.256} vice-rois intelligents ont pris à leur solde des officiers européens, chargés d'instruire leurs troupes qu'ils équipent avec des armes achetées en Europe. C'est ainsi que Li Hong-Tchang ¹ possède déjà 4.000 hommes convenablement armés et bien formés ; cet exemple a été suivi à Shang-haï, à Canton et sur d'autres points. Les arsenaux de Tien-tsin et de Fou-tcheou fabriquent de la poudre, des fusils à aiguille et des canons ; ils commencent aussi à construire des navires de guerre, pourvus de bonnes machines. La Chine ne s'est pas hâtée, comme le Japon, de reconstituer ses forces militaires sur le modèle européen ; elle ne procède que lentement dans cette voie et par changements graduels.

Il existe, à Pékin, deux petits hôtels tenus par des Européens. Le voyageur peut y trouver une hospitalité convenable et à un prix modéré, eu égard à la difficulté de se procurer les choses qui nous sont nécessaires. Comme on le sait, nous étions descendus à l'hôtel Evrard, à deux pas de la Légation de France, où nous nous rendîmes aussitôt après déjeuner.

En l'absence de notre chargé d'affaires M. Bourrée, alors à Shang-haï, nous sommes reçus avec cordialité par l'un des secrétaires, M. de Semallé, et par le premier interprète, M. Ristelhueber. La Légation française était autrefois un *fou* (résidence d'un prince du sang) ; elle occupe un vaste emplacement planté d'arbres, et renferme diverses constructions chinoises, plusieurs maisons européennes et une petite chapelle.

Notre premier soin, à notre retour à l'hôtel, est d'engager, moyennant une piastre par jour, un interprète nommé Barthélémy Ou ; c'est un chrétien tartare élevé par les ^{p.259} Lazaristes et ayant servi longtemps à la Légation de France ; il a le grade de lettré chinois et, ce qui est essentiel pour nous, parle assez bien le français. Nous l'envoyons

¹ C'est ce même Li-Hong-Tchang, dont il a été si souvent question depuis, au sujet des affaires du Tonkin.



Pékin. Porte dans le jardin de la légation de France.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

l'envoyons chercher une voiture pour nous conduire dans la ville Jaune, au Pé-tang, résidence des Lazaristes. J'avais hâte de voir mon compatriote auxerrois, Mgr Louis-Gabriel Delaplace, évêque d'Andrinople et vicaire apostolique de Pékin. J'avais aussi une lettre de Paris à remettre au P. Favier, également Bourguignon.

La voiture dans laquelle nous montons est pareille à celle qui nous a amenés de Tien-tsin. M. Michel et moi, nous asseyons dos à dos sur les brancards ; Barthélémy se tient dans le fond, sous la bâche, et le conducteur marche à côté de sa mule : c'est ainsi qu'on voyage en fiacre à Pékin.

La route est longue, et les chemins, en ville, sont tout aussi mauvais que dans la campagne. Nous suivons d'abord une rue solitaire qui longe le mur de la « Cité défendue ». Notre attention est absorbée par les trous, les fondrières et les profonds sillons creusés par les charrettes. Autrefois, les grandes artères étaient dallées ; le marbre recouvrait les ruisseaux et dissimulait les égouts, qui s'étaient maintenant au grand jour, noirs et infects. Depuis longtemps on ne répare plus rien : en Chine, tout n'est aujourd'hui que délabrement et ruine.

Nous passons devant un mur élevé, entourant un grand jardin, dépendance du Palais impérial. Au milieu des arbres, on aperçoit les toits jaunes d'un temple : c'est là que, provisoirement, on a déposé le corps de l'impératrice de l'Est, Tong-tai-heou, morte en février dernier et qui doit être enterrée en grande cérémonie à la fin de ce mois. De nombreux soldats sont chargés de veiller sur le cadavre ; leur tenue ne diffère pas de celle des autres Chinois : une simple inscription sur le vêtement indique leur profession ^{p.260} militaire ; ils ne portent point d'armes ; leurs flèches et leurs lances sont rangées en faisceaux devant les tentes dressées sur le chemin de ronde extérieur ; en cas d'incendie, des pompes sont préparées.

Plus loin, on traverse un magnifique pont de marbre, jeté sur un grand lac couvert de lotus, dont les rives sont embellies par des palais, des temples et des jardins. De ce point, on jouit de l'une des plus jolies

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

vues de Pékin : vers le nord s'étend un très beau parc renfermant une colline artificielle, couverte de kiosques et de pavillons aux formes contournées ; au sud, on distingue une grande partie du palais impérial lui-même, dont les diverses constructions sont toutes revêtues de tuiles vernissées, d'un jaune éclatant.

Un peu au delà du pont de marbre, notre équipage tourne brusquement, enfile une ruelle et s'arrête bientôt devant la porte du Pé-tang (église du Nord), principal siège des missions catholiques à Pékin. Nous avons employé une heure et demie pour faire ce trajet, qui, sur le plan, ne représente guère que le tiers de la longueur de l'immense ville.

Mgr Delaplace est en Chine depuis trente-cinq années ; il a maintenant 63 ans, mais on ne lui donnerait certainement pas son âge. Parlant et écrivant le chinois comme un lettré, rompu aux fatigues des voyages dans l'intérieur, vigoureux au physique comme au moral, il fait de fréquentes tournées dans les chrétientés lointaines de son vicariat, jusqu'en Mongolie, et administre les quatre paroisses de la ville de Pékin, auxquelles se rattachent 8.000 chrétiens ¹. Comme l'a dit _{p.261} si bien le baron de Hübner, c'est une des gloires de l'apostolat moderne.

Je n'ai pas besoin de dire que je fus accueilli avec une bonté dont je conserverai éternellement le souvenir. Je souffrais alors d'une blessure au pied, simple écorchure négligée, qui s'était envenimée peu à peu sous l'influence du genre de vie que je continuais à mener, et menaçait de dégénérer en plaie. Mgr me conduisit, de l'autre côté de la rue, chez les sœurs de Saint Vincent-de-Paul, qui me firent immédiatement un premier pansement ; puis il exigea que, pour mieux me soigner, je vinsse loger au Pé-tang, et il m'installa dans une jolie chambre ; par la même occasion, il offrit l'hospitalité à M. Michel.

¹ La province du Petchili est divisée en 3 vicariats qui se partagent environ 85.000 fidèles. La Chine entière comprend 36 vicariats apostoliques, dirigés chacun par un évêque missionnaire. Ces diocèses sont partagés entre les Missions étrangères, les Lazaristes, les Jésuites, les Dominicains espagnols de Manille et les Capucins italiens. Le nombre des catholiques indigènes dépasse, dit-on, un million.

Le terrain occupé actuellement par la mission catholique du Pé-tang a été donné au dix-septième siècle, par l'empereur Kang-hi, aux missionnaires jésuites. Ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est une belle cathédrale de style gothique, bâtie sous la direction des Pères, à la même place que celle qui a été brûlée en 1864. Elle renferme un orgue construit à Pékin, quelques peintures, et de remarquables sculptures sur bois exécutées par les Chinois. La première fois que j'y entrai, je fus frappé de l'air de recueillement des fidèles indigènes, à genoux sur les nattes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

La Mission, outre les habitations des Pères et le séminaire où l'on forme des prêtres chinois ¹ renferme une imprimerie, une bibliothèque et un musée d'histoire naturelle, fondation du savant abbé Armand David, qui, dans le cours de ses longs voyages dans l'intérieur, a recueilli une ^{p.262} foule d'objets intéressants. La section ornithologique, particulièrement riche, comprend des raretés et des spécimens uniques, appartenant surtout à la famille des faisans et à celle des oiseaux de proie. Quant à la collection de livres, elle est formée en partie des débris de l'ancienne bibliothèque des jésuites, malheureusement dispersée au temps des persécutions. On y voit encore nombre de beaux volumes, des atlas, de vieilles éditions hollandaises ornées de gravures, et de curieuses relations de voyages.

On comprend que, dans un pareil milieu, les heures s'écoulaient rapidement, et qu'il m'était facile de prendre mon mal en patience. J'employais une partie de mes loisirs à fureter dans la bibliothèque ; puis, de temps en temps, je recevais la visite de Mgr Delaplace, du P. Favier ou bien du P. Provost. Tous, par leur situation, par leur expérience des hommes et des choses de la Chine, qu'ils habitent depuis nombre d'années et dont ils connaissent la langue à fond, étaient mieux à même que personne de me renseigner ; ils se faisaient

¹ Les protestants ont aussi leurs ministres, au nombre approximatif de 200 Anglais et 100 Américains ; ils voyagent maintenant sans danger, avec leurs femmes et leurs enfants, dans toutes les provinces ; mais les Chinois s'imaginent difficilement qu'un homme marié puisse être un prêtre.

un plaisir de me donner tous les éclaircissements que je ne me lassais pas de leur demander. Avec Mgr Delaplace, la conversation, commencée sur Pékin, aboutissait infailliblement à sa chère Bourgogne, à cette petite ville d'Auxerre, où nous comptons beaucoup d'amis communs. Le P. Favier, l'homme universel, architecte, musicien, administrateur, etc., toujours plein d'esprit, aimable et serviable, me contait parfois des anecdotes fort curieuses sur les mœurs du pays. Je n'étais donc pas trop à plaindre, bien que j'aie éprouvé un cruel serrement de cœur, le jour où je vis partir mon compagnon pour une excursion de trois jours au Palais d'Été, aux tombeaux des Ming et à la grande muraille! Ma blessure allait beaucoup mieux, grâce aux soins assidus des Sœurs, mais il n'eût pu être prudent d'entreprendre une tournée aussi pénible, et je dus renoncer à accompagner M. Michel.

p.263 Cependant ma réclusion n'était pas bien rigoureuse. Un jour auparavant, nous avons fait, sous la conduite de Barthélémy, une longue tournée dans la ville tartare.

Nous avons commencé par l'ancien observatoire des jésuites, qui se trouve dans la partie orientale de la cité, adossé aux remparts. Nous entrons d'abord, non sans de longs pourparlers avec le gardien, dans une petite cour de pauvre apparence, envahie par les mauvaises herbes. Là sont exposés deux planisphères célestes et un astrolabe ; fort anciens et d'un volume considérable, ils sont supportés par des dragons d'un admirable travail. Je ne sais pas s'ils ont une grande valeur au point de vue scientifique, mais assurément, comme bronzes d'art, on ne peut rien voir de plus beau à Pékin et peut-être dans toute la Chine. Sur une terrasse dominant la muraille d'une hauteur de 3 mètres se trouvent une douzaine d'autres instruments, également en bronze et ciselés avec un soin merveilleux : ce sont ceux qui ont été exécutés sur des modèles chinois, sous la direction des jésuites, au dix-septième siècle. L'un d'eux, un grand azimuth, est un présent de Louis XIV à l'empereur Kang-hi. Tous ces bronzes, bien qu'exposés à l'air libre, sont dans un parfait état de conservation, ce qui doit être attribué au climat extraordinairement sec de Pékin.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

De ce point élevé, le regard plane sur la ville, dont, alors seulement, on comprend toute l'immensité ; vue ainsi, elle paraît bien plus à son avantage. La colossale muraille se profile en ligne droite, à perte de vue, tandis qu'à nos pieds les toits des maisons basses disparaissent en partie sous les arbres d'une infinité de petits jardins, qui donnent à la cité elle-même l'aspect d'une forêt.

Non loin de l'observatoire, nous visitons le singulier établissement où les étudiants de la Chine entière viennent, tous les trois ans, subir leurs examens du second et du troisième degré. C'est un vaste emplacement clos de murs, ^{p.264} renfermant des rangées de petites cellules construites en briques ¹ dans lesquelles les candidats au mandarinat préparent leurs compositions. Pour cela, ils restent enfermés pendant quatorze jours, sans pouvoir sortir, même la nuit ; des surveillants leur apportent à manger et les empêchent de communiquer entre eux.

Notre charrette continue sa route cahin-caha, et, pendant une bonne heure, nous suivons une rue droite et large, fort sale, très mal entretenue, mais qui nous offre à chaque pas de curieux spectacles. A côté d'ignobles masures, on voit de magnifiques boutiques en bois sculpté et doré ; des enseignes colossales, laquées et dorées, sont suspendues verticalement à des mâts dressés devant la porte ; les façades sont ornées de grillages en bois découpé sur lequel on colle un papier transparent qui remplace nos vitres. Ces riches magasins sont généralement occupés par des pharmaciens, des débitants de thé ou de tabac, des marchands de meubles de mariage. Dans ces rues commerçantes on ne voit pas de belles maisons particulières ; ces dernières se cachent dans des ruelles et sont toujours entourées de murs.

Nous rencontrons souvent de longues files de chameaux à deux bosses, chargés de ballots de thé et précédés d'un petit âne, monté par quelque Mongol à la large figure, au nez épaté. Voici un cortège de

¹ On dit qu'il y en a 13.000 : c'est à peu près le chiffre qui est résulté de mes calculs approximatifs.

mariage : d'abord douze porteurs de grosses lanternes rouges, puis autant de musiciens armés de singuliers instruments ; l'un d'eux souffle de toutes ses forces dans un tube doré, qui ressemble assez à une énorme seringue et rend un son rauque. Derrière ces gens vient la chaise rouge de la mariée, hermétiquement fermée et dont les brancards reposent sur les épaules de huit porteurs.

p.265 Plus loin, une autre chaise s'avance, rapidement entraînée par quatre vigoureux coolies. Les portières abaissées nous laissent apercevoir un mandarin, que ses énormes lunettes rondes rendent parfaitement grotesque à nos yeux.

Une foule compacte se presse dans la rue. On vend des habits à la criée ; des marchands ambulants promènent leur étalage ; des bateleurs, des charlatans, débitent leur boniment ; des mendiants, n'ayant pour tout vêtement qu'un lambeau de natte, spéculent sur d'affreuses plaies qu'ils étalent au soleil, mais avec peu de succès, car le Chinois a le cœur dur, et les souffrances de ses semblables n'ont pas le don de l'émouvoir. Partout, des cuisines en plein vent nous envoient leurs senteurs nauséabondes.

La plupart des hommes fument dans de longues pipes, au tuyau en bois noir, et dont le fourneau de cuivre ne contient qu'une pincée de tabac ; des enfants courent avec des allumettes enflammées, qu'ils offrent aux passants. Il n'est pas rare de rencontrer quelque grave bourgeois tenant à la main un petit bâton, sur lequel est perché un oiseau apprivoisé. C'est une distraction fort à la mode à Pékin : on se promène ici avec un moineau ou un serin, comme, à Paris, on sortirait avec sa canne.

Au croisement des rues principales s'élève presque toujours un arc de triomphe ; mais qu'on n'aille pas s'imaginer un monument de pierre ou de marbre, dans le genre de ceux qui ornent nos capitales. Les arcs de triomphe de Pékin se composent simplement de quatre poteaux vermoulus, peints en rouge, soutenant un ou plusieurs toits relevés aux extrémités et couverts de tuiles vernissées.

Les Chinois arrosent les rues, mais d'une manière très imparfaite. On en jugera par ce simple détail : les ordures et les résidus de toute sorte sont jetés dans les ruisseaux mêmes où l'on puise le liquide destiné à asperger la chaussée ; aussi l'odeur qui s'en échappe est-elle p.266 insoutenable. Comme il n'a pas plu depuis longtemps, une poussière noire et fétide nous saisit à la gorge. En somme, Pékin n'est qu'un vaste cloaque, et il faut être Chinois, c'est-à-dire avoir le nerf olfactif atrophié, pour vivre au milieu d'une pareille puanteur.

Si nous ouvrons de grands yeux pour voir ce qui se passe autour de nous, nous-mêmes sommes, en revanche, l'objet de la curiosité générale. Toutefois, je dois reconnaître qu'elle ne m'a pas paru aussi malveillante que certains voyageurs l'ont dit. Je crois qu'on a un peu calomnié le peuple de Pékin. Si nous mettons pied à terre, ce qui nous arrive assez souvent, nous sommes immédiatement entourés d'une foule qui s'en va grossissant. Or je n'ai jamais remarqué le moindre geste hostile, tout au plus quelques ricanements ; il est vrai que je ne comprends absolument rien aux paroles que ces gens échangent entre eux et qui, très probablement, ne sont pas toujours à notre avantage. Je n'en demeure pas moins convaincu qu'un étranger prudent et patient peut, en temps ordinaire, circuler partout sans danger dans Pékin. Assurément nous ne sommes pas aimés, mais simplement tolérés. Un Chinois se croira toujours supérieur à un Européen, mais il ne manifestera pas ouvertement ses sentiments, et, si l'on recherchait les causes des conflits qui ont eu lieu, on verrait que, dans la plupart des cas, l'Européen a manqué de modération et a été le véritable agresseur.

Nous arrivons enfin au grand temple des Lamas, situé près des remparts du nord. Barthélémy parle avec le portier, qui d'abord refuse positivement de nous laisser entrer : 3 ou 4 tiao ¹ finissent par

¹ A Pékin, le système monétaire n'est plus le même qu'à Shang-haï. Les sapèques sont plus grosses et mieux frappées ; on n'en donne que 450 pour une piastre. La monnaie courante est le *tiao*, sorte de billet de banque qui vaut à peu près 15 centimes de notre monnaie. Hors de la ville, le dollar mexicain perd une partie de sa valeur ; les tiaos et les grosses sapèques n'ont plus cours. On doit se procurer des lingots d'argent et des petites sapèques de Tien-tsin, dont il faut environ 1200 pour représenter la valeur d'une piastre.

adoucir le cerbère, et nous pénétrons dans une vaste cour. A la seconde enceinte, ^{p.267} répétition de la même scène ; cette fois, notre guide s'en tire moyennant deux ligatures de sapèques, que les gardiens se partagent aussitôt avec une avidité scandaleuse.

La Grande Lamaserie, Yung-ho-kung, est un monastère de Mongols bouddhistes. Elle est habitée par plus d'un millier de prêtres ou lamas ; mais, en ce moment, beaucoup d'entre eux campent sous la tente, près du corps de l'impératrice défunte, en l'honneur de laquelle ils disent des prières et offrent des sacrifices.

Nous en voyons une centaine se rendre processionnellement dans une vaste salle, où ils entonnent des litanies avec accompagnement de tambours et de trompettes. Ils sont vêtus d'une longue robe jaune ; leur tête rasée est couverte d'une sorte de casque en soie, de même couleur et dont la forme exagérée rappelle la coiffure des classiques pompiers de Nanterre.

Parmi les objets dignes d'intérêt, nous remarquons deux superbes lions de bronze et un brûle-parfums de même matière, de 8 pieds de haut ; des idoles couvertes de riches broderies de soie ; des tapis du Thibet, des vases et des chandeliers en émail cloisonné, cadeaux de différents empereurs ; deux éléphants en bronze doré et enfin une statue colossale de Bouddha, en bois, haute de 21 mètres.

Après la religion, la philosophie : Confucius trône non loin de Bouddha. Dans l'enceinte consacrée à la mémoire du célèbre philosophe s'élèvent quelques beaux monuments abrités par des arbres plusieurs fois centenaires. Sous les portiques se dressent 240 tables de marbre, sur lesquelles sont gravées les œuvres de Confucius et de ses disciples. C'est là que les postulants au grade de « docteur ^{p.268} en littérature », le plus élevé de la hiérarchie, subissent leur dernier examen. En commémoration de ce concours, qui n'a lieu que tous les trois ans, on érige chaque fois une tablette de pierre, qui conserve à la postérité les noms des candidats admis. Les plus anciennes inscriptions remontent à la dynastie mongole, de sorte que Pékin offre l'exemple, unique au monde, d'une académie

possédant une liste complète et non interrompue, depuis cinq cents ans, de tous ceux auxquels elle a conféré un diplôme.

Je tenais à remettre moi-même au docteur Fritsche, directeur de l'observatoire astronomique européen à la mission russe du Pé-kouang, une lettre qui m'avait été confiée par un de ses amis dont j'avais fait la connaissance à Ekaterinbourg, au mois de mai dernier. Pour nous rendre chez lui, il nous faut gagner l'angle nord-est de la ville. Dans cette direction, le sol est couvert de ruines au milieu desquelles notre voiture n'avance que difficilement. Décidément Pékin est une bien grande ville, car, sur le plan que nous avons entre les mains, la distance paraît courte, tandis qu'en réalité elle est terriblement longue. Enfin, après avoir erré longtemps à travers des terrains vagues et des quartiers déserts, nous parvenons, non sans peine, à trouver le docteur, qui nous reçoit cordialement. Toutefois nous ne restons chez lui que peu d'instant : le soleil vient de se coucher, et la nuit s'approche. Nous nous remettons en route, et enfin, à huit heures du soir, par une obscurité profonde, nous rentrons au Pé-tang, où l'on ne nous attendait plus, car personne ne se risque guère la nuit dans les rues de Pékin, les Européens encore moins que les Chinois. Après cette fatigante journée, nous étions véritablement heureux de retrouver, au couvent lazariste, bon accueil, bon souper et bon lit.

Un autre jour, je dirigeai ma promenade vers la partie sud de la cité. En face du rempart qui sépare les deux ^{p.269} villes, près de la porte de Chun-chi-men, se trouve la plus ancienne des quatre églises catholiques de Pékin, le Nan-tang (église du Sud). C'est l'ancienne cathédrale portugaise. Elle a été achevée en 1601 ; son architecture est remarquable, bien que les ornements baroques abondent, selon le goût de l'époque. Devant la façade se dressent deux superbes tables de marbre sur lesquelles sont gravées, en chinois et en tartare, des poésies composées par l'empereur Kang-hi, en l'honneur du christianisme.

Il existe, au Nan-tang, une congrégation de sœurs chinoises, qui font l'école aux enfants et dirigent un orphelinat. Elles sont habillées et coiffées comme les autres Chinoises : blouse et pantalon bleus, gros

chignon traversé d'une lame d'argent. C'est une création récente, de Mgr Delaplace, qui n'a eu qu'à s'en louer sous tous les rapports.

Je visite aussi, toujours au Nan-tang, l'hôpital tenu par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Je les ai vues panser d'horribles plaies et soigner avec le même dévouement tous les malades, quelle que soit leur religion. J'ai assisté à l'agonie d'un pauvre diable, tué par l'abus de l'opium. La pharmacie est parfaitement tenue ; les Sœurs distribuent, journellement et gratuitement, des médicaments à tous ceux qui se présentent.

Je suis sorti réellement ému de tout ce que je venais de voir : si l'on songe que la plupart de ces saintes filles appartiennent aux classes élevées de la société, et qu'elles ont volontairement renoncé aux joies de la famille et aux plaisirs mondains, pour mener une pareille existence et venir s'enterrer vivantes au fond de la Chine, il est impossible de ne pas éprouver pour elles un sentiment de respectueuse admiration.

Après cette intéressante visite, je parcours la ville chinoise. M. Michel étant parti et Barthélémy l'ayant accompagné, je suis seul avec le charretier qui conduit ma voiture. ^{p.270} Cet homme ne parle pas un mot de français, mais, aidé de mon plan, je le dirige par gestes où je veux aller.

Je suis d'abord une longue avenue qui conduit au carrefour des exécutions, puis je m'engage dans un dédale de ruelles commerçantes, dont chacune a sa spécialité : ici, c'est la rue des bouchers ; là, celle des porcelaines ; ailleurs, celle des marchands d'éventails. Une des plus intéressantes est la rue des libraires, qui conduit à celle des marchands de curiosités. Chemin faisant, je remarque de beaux magasins, mais les objets les plus précieux ne sont jamais en montre : ils sont tenus sous clef, dans l'arrière-boutique, et on ne les fait voir qu'à l'amateur sérieux. J'arrive ainsi à un bazar couvert, où l'on vend principalement de menus objets, des bijoux, des pipes, des jouets d'enfants, des fleurs artificielles et même des photographies ; ces dernières sont chères et mal faites, en un mot, bien inférieures à celles des Japonais.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

Je passe sur le fameux pont des Mendiants : il est en marbre, et divisé dans le sens de sa longueur en trois parties, séparées par des balustrades. Cet endroit est, depuis un temps immémorial, le rendez-vous d'une foule hideuse et affamée ; cette cour des Miracles de Pékin dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer ; j'y ai vu un enfant absolument nu, agonisant, la tête sur un pavé : les Chinois passaient, indifférents ; personne ne s'est dérangé pour lui porter secours.



Pékin. Le pont des Mendiants.

Au delà de ce lieu sinistre commence une large avenue qui a dû être autrefois fort belle ; mais aujourd'hui les dalles qui la recouvraient ont en partie disparu, et celles qui restent sont tellement disjointes que les voitures sont réduites à cheminer à côté, sur l'emplacement qui servirait chez nous de trottoirs. L'encombrement est à son comble : ânes, chameaux, fiacres, portefaix, marchands ambulants, restaurateurs en plein air, nous disputent le passage ; en p.273 maints

endroits, ma voiture ne peut plus ni avancer ni reculer. Cependant nous finissons par atteindre, vers l'extrémité sud de la ville, une grande place poussiéreuse qui s'étend, nue et déserte, entre deux terrains clos de murs élevés : à droite, c'est le temple de la Terre ou de l'Agriculture ; à gauche, le temple du Ciel. Je me dirige vers ce dernier ; la porte est ouverte, et je prépare déjà les tiaos destinés à apaiser le gardien. Mais celui-ci a bien vite reconnu un étranger ; à mon approche, il ferme brusquement la porte, et mes objurgations restent sans réponse. Au temple de l'Agriculture, répétition de la même scène. J'ai appris plus tard la raison de ce refus, qui m'avait étonné tout d'abord, car je savais qu'en Chine il n'y a guère de consigne qu'on ne parvienne à forcer, au moyen d'un pourboire : un homme s'étant pendu récemment dans l'enceinte sacrée, les anciens gardiens avaient été exilés, et, en installant les nouveaux, on les avait prévenus qu'ils auraient la tête tranchée, si pareil fait se reproduisait.

Avant de regagner le Pé-tang, je passai par la légation russe, où j'avais à remettre une lettre au chargé d'affaires, M. Koyander. Elle est parfaitement installée au milieu d'un beau jardin, non loin de la légation française, où je me rends ensuite. Je trouve le péristyle de la maison de M. de Semallé converti en un bazar improvisé. Les marchands de bibelots de Pékin ont l'habitude de venir ainsi étaler, à de certaines heures, des objets plus ou moins curieux qu'ils colportent ensuite de légation en légation. C'est un sujet de distraction pour les diplomates étrangers ; ils en usent, car ici, en fait de distractions, on n'a pas beaucoup de choix.

Le lendemain, je passai la journée entière au Pé-tang. J'en profitai pour visiter en détail le séminaire et les écoles des Lazaristes, ainsi que les établissements dirigés par les Sœurs. Ces dernières élèvent 300 petites filles et 100 petits ^{p.274} garçons de tout âge ; on leur apporte souvent des nouveau-nés, dont elles se chargent également. C'est un plaisir de voir tout ce petit monde, proprement habillé, jouant et babillant dans les cours, ou bien travaillant silencieusement dans des salles bien aérées. Les petites filles exécutent de charmants travaux de

broderie, sous la direction de leurs compagnes plus âgées. Les Sœurs ont aussi un pensionnat, un externat, et une pharmacie leur permettant de soigner un grand nombre de Chinois qui viennent journellement frapper à leur porte. Elles m'ont raconté qu'un vieux bonze (prêtre bouddhiste), affligé d'une plaie dégoûtante, venait régulièrement, depuis un mois, se faire panser chaque matin. En somme, leur maison est parfaitement tenue et fait le plus grand honneur à la mission.

Cependant, grâce aux soins que je recevais, ma blessure au pied était en bonne voie de guérison. Aussi, comme je m'étais cru obligé, par mesure de prudence, de renoncer à accompagner M. Michel dans sa longue et fatigante excursion à la grande muraille, je résolus de consacrer au moins une journée à la visite des environs immédiats de Pékin. Mgr Delaplace me traça mon itinéraire et donna ses instructions au voiturier, qui était un de ses catéchumènes.

Le 21 octobre, à huit heures du matin, je franchissais l'une des trois portes occidentales de la cité tartare ; un quart d'heure après, j'arrivais à une grande ferme, appartenant aux Lazaristes. Les Pères y entretiennent une centaine d'orphelins et, tout en les employant à des travaux agricoles, leur apprennent divers métiers. J'ai vu là de florissantes cultures, irriguées au moyen de norias, et un grand jardin potager, où prospère une espèce de chou, particulier au nord de la Chine, excellent et de taille colossale. Il y a aussi des vignes qui produisent de très bons raisins, avec lesquels on fabrique un vin capiteux, dont le goût rappelle celui du vin d'Espagne. Du reste, à Pékin, les fruits sont ^{p.275} très savoureux ; le *kaki* ¹ est plus gros et meilleur qu'au Japon ; il en est de même des pommes et des poires. J'ai eu l'occasion d'apprécier une variété de poire fondante, inconnue en Europe, et dont la saveur rappelle celle du coing. Enfin, le miel est délicieux, et blanc comme la neige.

¹ Le kaki (*Diospyros Kaki*) est un arbrisseau ayant pour fruit une baie globuleuse et charnue, de la grosseur d'une pomme, qui mûrit à la fin de l'été et prend alors une belle couleur jaune orange ou rouge cerise. En Chine et au Japon, il en existe de nombreuses variétés ; on le trouve dans tous les jardins.

A côté de la ferme se trouve le cimetière portugais, l'un des trois cimetières catholiques des environs de Pékin ; il remonte au commencement du dix-septième siècle. On y voit les tombes des premiers missionnaires venus en Chine ; les plus remarquables sont celles des PP. Ricci, Shaal et Verbiest, principaux fondateurs du christianisme dans l'empire du Milieu. L'ensemble de ces tombeaux présente un aspect réellement imposant. Au temps des persécutions, les Chinois les ont toujours respectés, probablement à cause des attributs bouddhistes qui se trouvent reproduits sur plusieurs de ces monuments funéraires.

Je me remets en route. La campagne, arrosée par des eaux limpides, est plus intéressante que celle de l'est, que j'ai traversée en venant de Tien-tsin. Après avoir passé devant le temple des Cinq-Pagodes, on arrive à Haï-tien, populeux village, à 3 kilomètres au sud du Yuen-ming-yuen (Palais d'Été). Laissant de côté le chemin qui y conduit, nous obliquons à l'ouest, dans la direction du parc et des temples de Wan-shou-shan. Pendant quelque temps, on suit une chaussée dallée, longeant un canal sur lequel est jeté un pont de marbre, en dos d'âne, aux formes exagérées et bizarres. Un peu plus loin, nous arrivons à la porte du Wan-shou-shan (Montagne des dix mille siècles), devant laquelle sont placés deux superbes lions de bronze.

p.276 Les gardiens mal vêtus qui se trouvent dans le voisinage me laissent entrer sans difficulté. Le parc comprend dans son enceinte une colline autrefois couverte de constructions ornementales, qui ont été incendiées, en 1860, par les troupes alliées de la France et de l'Angleterre. Après avoir traversé des cours bordées de maisons en ruines, franchi des amoncellements de briques et de poutres à demi consumées, on se trouve sur la rive d'un joli lac, qui vient baigner la base de la montagne, du côté du sud. A chaque pas, on rencontre quelque objet digne d'attention : ici, c'est un énorme rocher, dressé sur un piédestal de marbre ; plus loin, des tables de pierre couvertes

d'inscriptions, des colonnes délicatement fouillées ; ailleurs, de gros arbres croissant dans de gigantesques vases de bronze.

J'arrive ainsi au pied d'une haute terrasse, que l'on gravit au moyen d'un superbe escalier. A droite et à gauche existaient plusieurs grands temples, dont il ne reste plus que des murs branlants et des amas de débris de tuiles vernissées. Parmi ces ruines, je ramasse deux ou trois échantillons que je me propose de conserver comme souvenir. Les gardiens qui m'accompagnent me font signe de les jeter, s'efforçant de m'expliquer qu'il est défendu de rien emporter ; mais, en même temps, ils se mettent à la recherche d'objets mieux conservés et me rapportent triomphalement plusieurs tuiles surmontées de chimères, à peu près intactes ; puis ils les cachent sous leurs éléments, et, d'après leur pantomime, je comprends qu'ils me proposent de les porter à ma voiture, en échange d'un certain nombre de sapèques : ce qui fut fait à notre satisfaction réciproque ¹.

Au sommet de la colline existe un petit temple encore p.277 assez bien conservé et entièrement recouvert de briques émaillées. C'est là que je m'installai pour déjeuner, avec des provisions apportées de Pékin. J'avais sous les yeux un admirable panorama : en face, à une quinzaine de kilomètres dans la direction du sud-est, je distinguais parfaitement l'immense quadrilatère de Pékin, avec ses principaux monuments, les tours de ses pagodes et les grandes lignes de ses remparts ; plus près, à l'est, je dominais le Yuen-ming-yuen, entouré de murs et semblable à une forêt. Vers l'ouest, la vue est bornée par une chaîne de collines, aux sommets couronnés de temples et de pavillons ; du côté du nord, elle embrasse un chaos de montagnes dénudées, aux pics aigus, brûlés par le soleil, au milieu desquelles se creusent de profondes vallées qui remontent vers la grande muraille et conduisent aux hauts plateaux de la Mongolie. Enfin, à mes pieds, s'étend un beau lac couvert de lotus ; une île artificielle, sur laquelle on

¹ Aujourd'hui, ces briques authentiques du Wan-shou-shan, vieilles de plusieurs siècles et d'un certain mérite artistique, figurent honorablement dans la collection céramique de mon frère, à Auxerre.

a bâti un temple, est réunie à la terre ferme par un magnifique pont de 14 arches, aux courbures élégantes.

Je suis très satisfait de mon guide ; bien qu'il ne parle que le chinois, nous nous comprenons suffisamment par signes. Au retour, il me fait prendre un autre chemin. Nous visitons, en passant, le temple de la Grande Cloche (Ta-chang-sou), construit en 1578. La cloche que l'on vient y admirer date du commencement du quinzième siècle ; elle a 5 mètres de hauteur et est couverte, au dedans comme au dehors, d'inscriptions en relief, tirées des livres bouddhistes. On dit que c'est la plus grande cloche du monde : je la crois cependant moins grosse que celle que l'on voit au Kremlin, à Moscou, mais cette dernière est brisée, tandis que la cloche chinoise est intacte.

Nous franchissons l'ancien mur de terre, encore parfaitement visible, qui, sous la dynastie mongole, limitait au nord la cité, à 3 kilomètres au delà des remparts actuels, ^{p.278} et nous rentrons dans la ville tartare par la porte de la Victoire (Ti-cheng-men). A cinq heures, j'étais de retour au Pé-tang, fort satisfait de mon excursion.

22 octobre. — M. Michel est rentré hier soir, très fatigué, mais ayant vu des choses intéressantes. Comme nous devons partir le lendemain, nous allons dans la journée faire notre visite d'adieu à la légation française et nous promener une dernière fois en ville. Parfois nous sommes obligés de faire d'immenses détours, faute de pouvoir traverser les chaussées qu'une foule d'ouvriers sont occupés à construire et à couvrir de sable jaune, couleur impériale. Cette sollicitude inusitée pour le service de la voirie me frappe d'étonnement ; mais Barthélémy m'explique que la route, à laquelle on travaille si activement, n'est nullement destinée au public : elle ne doit servir qu'une fois, et seulement pour le transport des restes de l'impératrice défunte. Entre autres idées superstitieuses, les Chinois attachent une grande importance à ce que le corps conserve toujours, après la mort, une position parfaitement horizontale ; c'est pourquoi on édifie, à grands frais, une avenue bien nivelée, depuis le palais jusqu'à

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

Toung-ling, sépulture de la famille impériale, à 130 kilomètres de Pékin. Construire une route uniquement pour un cadavre, et ne jamais combler une ornière dans les rues les plus fréquentées d'une ville de plus d'un million d'âmes, voilà qui est assurément bien chinois!

Le hasard me mit à même d'assister à une répétition des manœuvres qui doivent s'exécuter le jour de l'enterrement. Près des murs du palais impérial, plusieurs centaines de gens, vêtus de robes rouges, s'agitent autour d'une énorme machine peinte en jaune : ce sont des soldats qui s'exercent à porter le palanquin funéraire. A un signal donné, 90 d'entre eux le soulèvent et placent sur leurs épaules les 90 bâtons qui soutiennent tout l'appareil, puis ils font ^{p.279} quelques pas en mesure et s'arrêtent sur un nouveau commandement. A la place où sera le cercueil, on a disposé plusieurs vases pleins d'eau : aucune goutte ne doit s'en échapper ; sinon, gare le bambou ! D'autres porteurs prennent la place des premiers, et les exercices continuent à la grande satisfaction des badauds de Pékin, qui, partageant leur curiosité entre ce spectacle et nos personnes, ne tardèrent pas à former un attroupement compact autour de nous.

Le 31 octobre, époque fixée pour la cérémonie, neuvième jour de la neuvième lune, toute la population sera consignée ; les Européens ont déjà été invités à ne pas sortir de chez eux ce jour-là. Des tentures seront posées sur le parcours du cortège, de manière à en intercepter la vue au public ; les soldats ont ordre de décocher des flèches sur les gens trop curieux. Dans la campagne, le convoi sera soustrait aux regards des villageois, au moyen de paravents mobiles ; malheur aux indiscrets! Il faudra plusieurs jours pour arriver au lieu de sépulture, et le cortège comptera des milliers de personnes, plus deux mille porteurs.

Au retour, nous visitâmes, dans la partie orientale de la cité tartare, les travaux de la nouvelle cathédrale que l'on bâtit sur un plan grandiose, sous l'habile direction du P. Favier, qui en a fait lui-même les dessins et les devis.

Cette promenade était la dernière que je devais faire dans cette curieuse ville de Pékin, autrefois si magnifique, maintenant cloaque

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

immonde, mais à laquelle il serait facile de restituer sa splendeur passée, grâce au plan, empreint tout à la fois de grandeur et de simplicité, qui a présidé à sa construction première.

@

CHAPITRE XIII

DE PÉKIN A SHANG-HAÏ

23 — 31 octobre

Départ de Pékin. — Tong-tcheou. — Descente du Peï-ho. — Tien-tsin, Le Haë-ting. —
Retour à Shang-haï.

@

23 octobre. — ^{p.280} Le moment du départ est arrivé. Adieu ma chambre si tranquille, où j'ai passé une de ces semaines qui font époque dans la vie! M. Michel et moi prenons congé, non sans une réelle émotion, de Mgr Delaplace et de toutes les personnes qui, dans ce petit coin de la France qu'on nomme le Pé-tang, nous ont donné l'illusion de la patrie lointaine.

Peu désireux de renouveler connaissance avec la charrette chinoise, nous avons résolu cette fois de nous rendre à Tien-tsin par eau. Barthélémy, chargé d'organiser le voyage, est parti en charrette, deux heures avant nous, avec les bagages. Il nous attendra à Tong-tcheou, port d'embarquement sur le Peï-ho, à 24 kilomètres à l'est de Pékin, et là fera prix avec des bateliers qui se chargeront de nous faire descendre le fleuve. Pour nous, nous ferons le trajet à âne, sous la conduite d'un petit garçon.

A onze heures, nous enfourchons nos montures. De la ville tartare nous passons dans la ville chinoise, dont nous longeons intérieurement les murailles, en côtoyant des flaques d'eau où s'ébattent, par milliers, des canards ^{p.281} domestiques. Nous franchissons la même porte par laquelle nous sommes entrés, huit jours auparavant. Au sortir de la ville, je m'attendais à suivre une certaine route dallée, dont j'avais conservé un souvenir peu flatteur ; mais je suis agréablement surpris en voyant que notre gamin nous fait prendre, à droite, un sentier serpentant au pied des grands roseaux, des bambous et des ricins, qui forment bordure aux champs cultivés.

Chemin faisant, nous sommes rejoints par une douzaine de Chinois et un Coréen, ce dernier habillé de blanc et coiffé du large chapeau de crin particulier aux hommes de son pays. Ces gens sont montés sur des ânes ; ils se montrent convenables et polis. Nous trottons tous, de conserve, dans la même direction, suivis dans chaque village par une nuée de mendiants et surtout d'enfants. Ces derniers, si on a le malheur de leur jeter quelques sapèques, nous accompagnent avec un acharnement sans pareil, se bousculant, poussant des cris et faisant des cabrioles, pendant des heures entières. Nos vigoureux petits ânes, pris d'émulation, font des prodiges. A quatre heures, un peu avant d'arriver à Tong-tcheou, nous rejoignons la route de pierre, qui s'élève comme une digue au-dessus de la campagne. Elle a dû être fort belle autrefois, mais son état de délabrement, ses dalles souvent brisées et qu'on ne remplace jamais, la rendent dangereuse ; elle est cependant très fréquentée par les piétons, les mulets, les convois de chameaux, les véhicules de toute sorte, et aussi par de grandes brouettes à marchandises, remorquées par un âne et poussées par deux ou trois Chinois.

Tong-tcheou, port de Pékin sur le Peï-ho, est une cité considérable, très commerçante, et renfermant plusieurs centaines de milliers d'habitants. Ses remparts de briques, disloqués, crevassés, éventrés en maints endroits, ses tours qui ont glissé tout d'une pièce sur leur base, attestent ^{p.282} l'incurie d'un gouvernement qui, depuis bien des années, ne répare plus rien.

Nous mettons une heure entière à traverser la ville, et nous arrivons enfin sur le quai, si toutefois on peut donner ce nom à une berge boueuse, le long de laquelle se presse une telle quantité de barques et de jonques, que l'on pourrait traverser la rivière en sautant de l'une à l'autre.

Cependant la multitude nous entoure, curieuse, mais nullement hostile ; des bateliers nous font bruyamment leurs offres de service, auxquelles, naturellement, nous ne comprenons pas un mot. Notre petit bonhomme s'est esquivé, emmenant ses deux ânes. Le port s'étend en longueur à perte de vue ; où trouver Barthélémy, et que faire ?

La situation se prolongeait, et nous commençons à être fort en peine, d'autant plus que la nuit allait venir, lorsque, tout à coup, la bonne grosse figure de notre guide nous apparaît au milieu de la foule. J'avoue que jamais face de Chinois ne me fit plus de plaisir que celle de Ou (Barthélémy de son prénom chrétien), en cette circonstance.

Notre sauveur nous explique que sa voiture a failli être réquisitionnée pour transporter les bagages des gens qui doivent suivre le convoi de l'impératrice, et que, d'autre part, le mauvais état de la route a occasionné de nouveaux retards ; puis, sans perdre de temps, il arrête une jonque et y fait transporter nos malles et nos provisions. Nous aurons à payer à notre équipage (deux hommes et un enfant) la somme de 7 piastres, moyennant laquelle ces gens s'engagent à ramer jour et nuit, de façon à nous conduire à Tien-tsin en trente-six heures.

En somme, nous avons été satisfaits des services de notre guide ; aussi nous nous séparons de lui en ajoutant à ses émoluments un pourboire raisonnable. Il va retourner ^{p.283} à Pékin, où il est marié et heureux père de cinq filles. Nous voici encore une fois seuls et à la merci de bateliers avec lesquels il nous est impossible de correspondre autrement que par signes.

Au commencement, tout va bien. Nos hommes rament avec ardeur. Notre jonque est grande ; cinq ou six personnes pourraient s'y loger commodément. Nous soupçons gaiement, puis nous étendons nos couvertures sur les planches, à l'abri du toit de nattes qui recouvre la partie centrale de l'embarcation ; nous fermons les volets, et nous éteignons notre bougie. Mais le froid, les courants d'air, la dureté de notre couche et les innombrables cancrelats qui courent partout, nous empêchent de dormir. Vers dix heures, nous nous apercevons que les rames ne marchent plus. Mon compagnon va trouver nos hommes, qui se reposent en prenant un maigre repas de riz ; il les gronde et s'efforce de leur faire comprendre que, d'après leurs conventions, ils doivent manger et dormir à tour de rôle, sans que la marche du bateau soit jamais interrompue. Les pauvres diables obéissent aussitôt, et cette première nuit se passe sans autre incident.

24 octobre. — Le paysage est d'une tristesse et d'une monotonie désespérantes. Le Peï-ho n'a pas plus de 100 mètres de largeur ; ses eaux bourbeuses s'écoulent lentement entre deux rives sinueuses, plates et nues ; la campagne s'étend à l'infini, desséchée, poussiéreuse et sans arbres. Les villages devant lesquels nous passons sont misérables ; leurs habitants, en haillons. Pour toute distraction, nous avons le lever et le coucher du soleil, ou bien la rencontre d'un convoi de jonques, naviguant toutes voiles déployées. Celles qui remontent le courant ont une corde attachée, d'un bout, au sommet du mât ; sept ou huit hommes, marchant le long du rivage, s'attellent à l'autre extrémité et tirent de toutes leurs forces.

p.284 Nos rameurs s'acquittent consciencieusement de leur besogne. Parfois ils descendent à terre et nous font avancer à la cordelle. Vers la fin de la journée, ils prennent un homme de renfort : ils en ont besoin, car, depuis vingt-quatre heures, ils ne se sont guère reposés.

25 octobre. — Rien à noter pendant cette dernière nuit. Malgré le froid et les vents coulis qui sifflent à travers les planches disjointes, j'ai pu reposer quelques heures. Au lever du soleil, toujours splendide, je reprends mon poste d'observation à l'avant : un léger brouillard estompe les objets lointains et ajoute encore à la tristesse du paysage.

L'eau est devenue tout à fait jaune. De grandes jonques se succèdent presque sans interruption, remorquées par des escouades de coolies, qui s'avancent péniblement sur la berge, courbés sur la corde tendue. Nous devrions déjà être arrivés, mais nous n'avons pas le courage d'adresser des reproches à nos hommes, qui ont fait tout ce qu'il était humainement possible de faire.

Cependant le Peï-ho présente un spectacle de plus en plus animé ; nous approchons évidemment de Tien-tsin. A dix heures, nous entrons dans les faubourgs de la grande ville. Nous avons peine à nous frayer un passage, au milieu de la quantité inouïe de jonques qui obstruent littéralement le cours de la rivière ; aux ponts de bateaux notamment, l'encombrement dépasse tout ce qu'on peut imaginer. L'activité

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

commerciale n'est pas moindre sur la berge, où une foule compacte d'ouvriers, nus jusqu'à la ceinture, sont constamment occupés à charger ou à décharger des marchandises. Enfin, après avoir longé, sur une étendue de plusieurs kilomètres, d'énormes amas de sel, hauts de 10 à 15 mètres, qui forment sur la rive gauche comme une chaîne de collines, nous débarquons à midi devant le consulat de France. Nous avons employé quarante-deux heures pour descendre les 200 kilomètres de la rivière, avec ^{p.287} toutes ses sinuosités ; la route, en ligne droite, serait d'un tiers plus courte.



Tien-tsin. Vue prise sur le Peï-ho.

Tien-tsin est la cité la plus commerçante du nord de la Chine. Depuis trente ans, le nombre de ses habitants a quintuplé ; il atteint aujourd'hui le chiffre d'un million et tend sans cesse à augmenter. C'est le principal port de la fertile et populeuse province du Petchili, si riche en coton et en céréales ; c'est de là que se répandent dans l'intérieur les 600.000 tonnes de marchandises que l'étranger y déverse

annuellement, et dont plus de la moitié est importée maintenant sous pavillon chinois.

La ville se compose d'une cité murée, de forme carrée, et de faubourgs très étendus, longeant les rives du Peï-ho et celles du Grand Canal. La concession européenne est à 3 kilomètres au sud-est de la ville chinoise ; elle est comprise, comme cette dernière, dans l'immense enceinte récemment construite par les Chinois, laquelle n'a pas moins de 32 kilomètres de tour et consiste en un rempart de terre protégé, du côté de la plaine, par un fossé plein d'eau, et dont le sommet est assez large pour que l'on puisse y circuler en voiture.

M. Dillon, que nous allons voir aussitôt après notre arrivée, nous apprend que, le surlendemain matin, deux vapeurs partiront pour Shang-haï, l'un sous pavillon anglais, l'autre sous pavillon chinois. Ainsi, nous n'avons que l'embarras du choix, et il nous reste un jour et demi pour visiter Tien-tsin, ce qui est bien suffisant, car, sauf Pékin, toutes les villes chinoises se ressemblent, et ici il n'y a rien que nous n'ayons vu ailleurs.

Je me disposais à aller me loger à l'hôtel anglais, lorsque le P. Cokset, lazarus, pour lequel Mgr Delaplace nous avait chargé d'une commission, nous retient à dîner et, par la même occasion, met une chambre à notre disposition.

Le lendemain matin, notre excellent consul vint nous ^{p.288} chercher pour nous faire visiter la ville. Il amenait avec lui trois djinrikshas. Ces véhicules japonais étaient alors une nouveauté à Tien-tsin ; on venait de les y introduire. A peine avais-je pris place dans ma petite voiture, avec laquelle j'étais tout heureux de renouveler connaissance, que mon Chinois me laissa verser, ou plutôt renverser en arrière. A la vérité, je n'eus aucun mal ; mais il paraît que, dans les efforts infructueux que je faisais pour me dégager, j'offrais à mes compagnons un spectacle assez comique. Du reste, nos conducteurs, peu familiarisés avec leur nouveau métier, étaient incapables de soutenir une allure rapide ; aussi nous ne tardons pas à les renvoyer, et nous continuons notre promenade à pied.

Nous traversons un grand terrain vague, coupé de canaux et parsemé de tombeaux ; la municipalité anglaise vient de l'acheter pour le transformer en parc. Puis, nous suivons la crête des nouveaux remparts ; de ce point élevé, on jouit d'une vue très étendue sur une campagne marécageuse, dont les flaques d'eau sont utilisées pour l'élevage d'innombrables canards. Nous arrivons ainsi à la pagode des Traités, ainsi nommée parce que c'est là que furent signées les conventions de 1861 avec les puissances occidentales. Attenant au temple se trouve un petit arsenal renfermant une fabrique de cartouches, de capsules et aussi de torpilles.

Un peu plus loin se dressent les murailles de la ville chinoise. Pour y pénétrer, on s'engage, comme à Pékin, sous une longue voûte sombre, au risque d'être écrasé par les animaux, les charrettes et les lourdes voitures attelées de bœufs, qui encombrant l'étroit passage. Nous traversons la cité de part en part, jouant des coudes et nous frayant avec difficulté un chemin, au milieu d'une cohue d'êtres humains, hâves et déguenillés.

Les maisons des mandarins et celles des riches sont toujours dissimulées derrière de hautes murailles. A la porte de ^{p.289} l'une d'elles, M. Dillon me fait remarquer les préparatifs d'un enterrement. Sous le vestibule sont rangés des mannequins, des ornements et des attributs en carton peint ; des guirlandes de papier argenté ou doré représentent des lingots de métal : tout cela est destiné à être brûlé, lors de la cérémonie définitive. Deux individus accroupis sur le seuil font entendre, à l'aide d'une espèce de clarinette, une phrase musicale, triste et toujours la même ; d'autres musiciens les accompagnent, frappant à tour de bras sur des tambours, des cymbales et des triangles. J'aurais bien voulu assister à la fin de la cérémonie, mais le consul me prévint qu'elle pouvait durer plusieurs journées.

Les faubourgs sont moins sales, plus commerçants et encore plus populeux que la ville elle-même ; c'est là que se trouvent les plus belles boutiques. Nous entrons chez des marchands de curiosités, d'objets en

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

jade, de pipes à eau, de bijoux confectionnés avec les plumes bleues d'une espèce de martin-pêcheur. J'achète quelques statuettes en terre colorée, fort bien exécutées : c'est une spécialité de Tien-tsin.

Les librairies ont partout le don de m'attirer. Mais ici, elles sont bien moins intéressantes qu'au Japon : depuis longtemps, en Chine, on n'édite plus de nouveaux livres ; on se borne à réimprimer les anciens.

Nous traversons le grand canal impérial, qui faisait autrefois communiquer le centre de la Chine avec le nord, par le fleuve Bleu et le fleuve Jaune (le Yang-tsé-kiang et le Hoang-ho). Maintenant, il est en partie hors de service ; faute d'entretien, cette œuvre colossale des anciens empereurs est devenue à peu près inutile.

Nous voici devant l'emplacement où se trouvaient autrefois le consulat de France, la cathédrale et l'établissement des Lazaristes. La haute tour de l'église et quelques pans de murs sont seuls debout ; tout le reste a été détruit par ^{p.290} l'incendie. Le 21 juin 1870, ces lieux ont été témoins des scènes sanglantes connues sous le nom de massacres de Tien-tsin. Le baron de Hübner, dans son beau livre qu'il est impossible de ne pas citer lorsqu'on parle de la Chine, a retracé en détail cette lugubre histoire.

M. Dillon nous montre l'endroit où ont été massacrés M. Fontanier, consul de France, le père Chevrier et deux jeunes époux, M. et Mme Thomassin ; ces derniers étaient arrivés la veille et devaient se rendre à Pékin le jour même. Dix sœurs de charité, un Allemand, un Russe et sa jeune femme, furent également mis à mort sur d'autres points de la ville, avec des raffinements inouïs de cruauté.

Aujourd'hui, les tombeaux des victimes sont alignés dans la cour, convertie en cimetière. Ils ont été construits aux frais du gouvernement chinois, qui, en outre, a payé une indemnité de deux millions à leurs familles. Mais on attend toujours le monument expiatoire qui devait être érigé en ce lieu ; le piédestal seul est posé.

Au retour, nous suivons les quais de la rive gauche du Peï-ho. Quels quais, grands dieux ! Des ruelles infectes, un sentier étroit et glissant,

tracé sur l'extrême bord de la berge escarpée, et interrompu à chaque instant par des fossés pleins de vase, qu'il faut traverser sur une planche branlante !

Dans la journée, j'allai voir M. Wœber, consul de Russie. J'avais une lettre à lui remettre de la part de M. de Skatschkoff ¹, son prédécesseur, avec lequel j'avais parcouru le nord de l'Inde en 1878, et qui m'avait donné de précieux renseignements pour mon voyage à travers la Sibérie. M. Wœber m'invite à dîner, et j'ai le plaisir de ^{p.291} faire la connaissance de Mme Wœber, qui parle le français comme une véritable Parisienne ; ses jeunes enfants, à l'éducation desquels elle se dévoue, sont gracieux comme leur mère. J'ai passé là une excellente soirée. Le consul de Russie est un géographe distingué ; il me donna sur le pays, qu'il habite depuis longtemps et connaît à fond, beaucoup de détails intéressants ; il voulut bien aussi m'offrir une grande carte de la province de Petchili, œuvre remarquable, à laquelle il a consacré plusieurs années de travail ; puis, à onze heures du soir, il me fit conduire à bord du Haë-ting, de la Compagnie *China merchants*, que l'on nous avait recommandé, de préférence au Petchili, de la maison Jardine.

27 octobre. — Nous éprouvons de grandes difficultés à virer de bord. Un radeau, amarré le long de la rive, nous barre en partie le passage déjà bien étroit, car, à Tien-tsin, le Peï-ho n'a guère que 120 mètres de large. Plusieurs fois nous touchons, mais sans avarie, le fond étant partout de vase. Tout cela n'en donne pas moins lieu à des retards considérables ; il faut débarquer des hommes qui vont attacher de grosses cordes à des arbres ou à d'énormes pieux, plantés de distance en distance sur le rivage ; puis faire machine en arrière, stopper, reprendre la marche, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Nous parvenons enfin à nous dégager. Un peu plus loin, nous rencontrons le

¹ Constantin de Skatschkoff, ancien consul général de Russie en Chine, dont je m'honore d'avoir été l'ami, est mort le 7 avril 1883, à Saint-Pétersbourg, où depuis son retour de Chine il était attaché au ministère des affaires étrangères.

Petchili, qui nous a dépassés pendant que nous étions dans l'embarras, mais qui maintenant est pris par le travers, sur un banc de boue, sans pouvoir ni avancer ni reculer ; il nous lance un câble, et nous essayons, mais en vain, de le remettre à flot, au risque d'aller échouer à côté de lui. De guerre lasse, le capitaine ordonne de stopper et vient déjeuner avec nous.

Lorsque nous remontons sur le pont, le Petchili a disparu ; il est parvenu à se tirer tout seul de ce mauvais pas, ^{p.292} mais nous avons perdu deux heures à cause de lui : il n'en faut pas plus pour nous occasionner un retard d'une journée, à cause de la barre de Takou que l'on doit franchir à marée haute.

Cependant nous avons regagné une partie du temps perdu. A la chute du jour, nous approchons de Takou ; nous revoyons les moulins à vent, les montagnes de sel, les cahutes de boue des villages. Le temps, du reste, est superbe ; le soleil se couche sur un panorama d'une suprême mélancolie. L'eau, la terre, le ciel, les roseaux, les maisons, tout est jaune autour de nous ; le soleil lui-même n'est qu'un énorme globe, jaune comme la nature entière, et que l'on peut regarder fixement sans en être incommodé, malgré la netteté de ses contours.

Après le dîner, on jette l'ancre. Il n'y a pas assez d'eau, et nous devons attendre la marée pour franchir la maudite barre de Takou : nous sommes là pour toute la nuit, sinon davantage, car un de nos compagnons, le baron de Bulow, capitaine de dragons dans l'armée allemande, me raconte que trois semaines auparavant il est resté deux jours et demi à cette même place. Je l'avais rencontré au mois d'août dernier à Yokohama ; maintenant, il arrive de Pékin, et nous ferons route ensemble jusqu'à Shang-haï.

Nous sommes seulement quatre passagers de première classe, y compris un *tao-taï* ou préfet chinois, homme fort aimable et qui voudrait bien converser avec nous, mais nous ne pouvons nous entendre que par signes.

Matériellement, je me trouve fort bien à bord du *Haë-ting*. J'occupe seul une spacieuse cabine, avec un lit deux fois large comme les couchettes des Messageries. Les passagers de troisième classe sont peu nombreux ; l'emplacement qui leur est habituellement réservé est encombré de tas de choux et autres légumes ; ces produits de la plaine fertile qu'arrose le Peï-ho sont expédiés dans le sud de la ^{p.293} Chine, où le climat plus chaud est moins favorable à la culture maraîchère.

28 octobre. — Ce matin, nous avons heureusement franchi la barre. A peine sommes-nous en pleine mer, que le vent fraîchit ; notre steamer, ballotté, inondé par les lames, n'avance plus que lentement. Mes compagnons sont malades ; le *tao-taï* reste invisible : les allées et venues de son domestique indiquent suffisamment la nature de son indisposition. Dans la soirée, la mer devient très mauvaise.

29 octobre. — La tempête a duré toute la nuit ; cependant nous avons assez bien marché, car, à neuf heures du matin, nous mouillons dans la rade de Tchéfou ; près de nous, les navires à l'ancre sont horriblement secoués. Le soleil brille, mais le vent souffle toujours avec violence, et il fait froid. Malgré le mauvais état de la mer, M. de Bulow et moi nous rendons à terre, avec le bateau de la douane. L'embarquement et le débarquement sont très difficiles : il faut saisir, pour sauter, l'instant précis où la barque, soulevée par le flot, se trouve au niveau de l'échelle.

Nous allons faire une promenade dans la ville chinoise, et, au retour, nous achetons, dans un magasin allemand, des serviettes et des foulards de soie grège, d'une belle couleur jaune, fabriqués spécialement à Tchéfou.

Dans l'après-midi, on se remet en route. La mer se calme peu à peu. De l'autre côté du promontoire de Chan-toung, nous retrouvons le beau temps. Nous sommes maintenant dans la mer Jaune, qui n'a jamais été mieux nommée qu'aujourd'hui.

30 octobre. — Ce matin, une caille s'est abattue devant moi, sur le pont, et s'est réfugiée dans l'escalier ; je l'ai prise et lui ai rendu la liberté quelques minutes après. Elle a immédiatement repris son vol et s'est dirigée sans hésiter du côté de la terre, qui cependant n'est pas en vue.

La table se garnit de nouveau ; le *tao-taï*, toujours poli ^{p.294} et souriant, revient prendre sa place. Nous apprenons qu'il a fait un voyage au Japon ; grâce aux bribes de japonais que nous avons retenues de part et d'autre, nous parvenons, non sans peine, à échanger quelques idées. Nos cartes géographiques et nos livres l'intéressent vivement. Nous nous offrons réciproquement nos cartes de visite ; la sienne est un carré de papier rouge, sur lequel il a tracé son nom en gros caractères, avec un pinceau. Son serviteur est presque toujours avec lui ; le matin, il l'aide à faire sa toilette, lui rase la tête et tresse sa longue queue, qui retombe jusqu'à terre ; dans la journée, il nettoie et entretient la pipe à eau de son maître, ou bien joue avec lui une partie d'échecs.

31 octobre. — La température, sensiblement plus douce, nous avertit que nous avons déjà fait beaucoup de chemin vers le sud. En même temps, la couleur plus brune de l'eau indique les approches des bouches du Yang-tsé-kiang et le voisinage de la côte. Toutefois, il est plus de midi, lors que nous entrons dans le Wang-pou.

A quatre heures, le *Haë-ting* jette l'ancre à une lieue de Shang-haï ; il a un chargement de cartouches à mettre à terre en cet endroit. Enfin, à la tombée de la nuit, un petit sampan nous débarque au quai de la concession française.

J'avais quitté l'hôtel des Colonies le 9 octobre ; j'y rentrais le 31 : mon excursion à Pékin m'avait demandé vingt-trois jours seulement.

CHAPITRE XIV

DE SHANG-HAÏ A HAN-KEOU

3-6 novembre

Navigation sur le Yang-tsé-kiang. — Le Kiang-yung. — Chin-kiang. — Nankin. — Wouhou. — Ngan-king. — Le lac Poyang. — Kiu-kiang. — Arrivée à Han-Keou.

@

3 novembre. — Me voici de nouveau à bord d'un steamer. Cette fois, je suis seul : M. Michel est resté à Shang-haï¹. J'ai vainement tenté de l'entraîner avec moi sur le Yang-tsé-kiang, que je me propose de remonter jusqu'au point extrême desservi par les bateaux à vapeur ; mais, ne disposant que d'un temps très limité pour accomplir son tour du monde, et désireux de visiter l'Hindoustan avant de rentrer en Europe, il a résolu de partir très prochainement pour Hong-kong. Je le regrette ; je perds en lui un excellent compagnon, dont j'avais été à même d'apprécier les sérieuses qualités, pendant plus d'un mois d'une existence dont nous avons partagé les joies comme les fatigues.

Plusieurs compagnies chinoises et anglaises entretiennent des bateaux à vapeur, qui remontent et descendent ^{p.296} le Yang-tsé-kiang. Comme ces navires sont principalement destinés au transport des marchandises, les départs n'ont pas lieu à jour fixe ; toutefois il y en a plusieurs par semaine, dans chaque sens, et le public en est suffisamment prévenu par les journaux et les affiches. Les principales escales du fleuve sont desservies, de sorte que maintenant on peut se rendre rapidement et commodément de Shang-haï aux villes du Yang-tsé, jusqu'à I-tchang-fou, cité récemment ouverte au commerce étranger, à 1760 kilomètres dans l'intérieur de la Chine.

¹ En quittant la Chine, M. Michel s'est rendu par Singapour et Penang, à Calcutta ; puis, après avoir visité le nord de l'Inde, il s'est embarqué à Bombay pour rentrer directement en France, où il est arrivé à la fin de janvier 1882. Dans le cours de la même année, il a publié à Nice, en 2 volumes, son journal de voyage sous le titre du : *Le Tour du monde en 240 jours*.

Le *Kiang-yung*, sur lequel j'ai pris passage ¹, appartient à la Compagnie *China marchants*. Il a été construit à Glasgow, sur le modèle des steamers qui sillonnent les rivières d'Amérique ; la machine, dissimulée derrière un système de cloisons, reste invisible ; le premier pont, ouvert sur les côtés, est affecté aux marchandises. Au-dessus sont les cabines, s'ouvrant sur une galerie couverte qui fait le tour du bâtiment ; une large plate-forme couronne l'édifice et sert de promenoir. Nous ne sommes que cinq passagers de première classe ; j'occupe une petite chambre confortable et bien aérée : j'y serai aussi à l'aise qu'à l'hôtel.

Pour la quatrième fois, je franchis la barre de Wousong, qui sépare le Wang-pou de l'estuaire du Yang-tsé. Cette passe difficile s'est beaucoup envasée dans ces dernières années, et, si les négociants de Shang-haï n'y prennent garde, elle deviendra impraticable. Le gouvernement chinois, peut-être à dessein et dans le but de paralyser le commerce étranger, n'y fait aucun travail de curage.

Nous entrons dans le bras méridional du Yang-tsé, protégé contre la mer par la grande île de Tsung-ming, qui n'était, il y a un siècle, qu'un banc de sable, et qui nourrit ^{p.297} aujourd'hui un million d'habitants. Pendant plusieurs heures, on navigue dans la direction du nord-ouest, entre deux rives invisibles à cause de leur éloignement et du peu d'élévation du sol. La largeur du fleuve est alors de 10 à 20 kilomètres ; si ce n'étaient ses eaux fangeuses, on pourrait le confondre avec la mer.

Dans ces parages, la navigation présente de grandes difficultés pour les navires d'un fort tonnage. Les cartes et les observations astronomiques sont également inutiles, car le chenal praticable change fréquemment de place, et il faut se guider uniquement sur les signaux flottants, placés par la douane pour indiquer la route.

¹ J'ai payé 50 taëls (322 francs) pour un billet d'aller et retour de Shang-haï à Han-keou. La distance, pour le voyage simple, est de 602 milles (1115 kilomètres).

Nous dépassons la pointe N.-O. de Tsung-ming ; la côte apparaît : c'est une plaine d'alluvion, bordée, sur le rivage, d'arbres et de cottages. Peu à peu, le fleuve se rétrécit et finit par ne plus conserver qu'une largeur normale de 4 kilomètres. La rive nord, qu'on longe d'assez près, est bien boisée ; les arbres sont plus grands, la végétation plus riche que sur les bords du Peï-ho. La campagne est coupée d'innombrables canaux formant, à leur entrée dans le fleuve, autant de ports où s'abritent une infinité de jonques.

Nous avons quitté Shang-haï au point du jour ; vers trois heures de l'après-midi, on s'arrête à Kiang-yin pour prendre quelques passagers. Aux abords de cette ville, la rive droite se relève en collines pittoresques, dont les sommités sont couronnées de batteries, reliées entre elles par un vaste système de fortifications communiquant avec un camp retranché, dissimulé sur le versant opposé. Ce ne sont plus de ridicules forts de boue, comme les Chinois en élevaient autrefois, mais de belles et bonnes redoutes à parapets cuirassés, armées, dit-on, d'excellents canons européens.

Les eaux du Yang-tsé se brisent avec violence au pied de la montagne. Leur couleur jaune sombre est due à ^{p.298} l'énorme quantité de limon et de sable qu'elles charrient constamment. Le « Grand Fleuve », Ta-kiang, comme les Chinois l'appellent, draine un bassin trois fois et demie grand comme la France et, de beaucoup, le plus peuplé de la terre ; car le nombre de ses habitants n'est pas évalué à moins de 200 millions. Le développement de son cours est approximativement de 4.650 kilomètres, dont les deux cinquièmes sont ouverts à la navigation maritime. Inférieur en longueur aux grands fleuves glacés de la Sibérie, il l'emporte sur eux par le volume de ses eaux. C'est bien véritablement le roi des fleuves de l'Asie.

Le capitaine Knights est Anglais ; c'est un homme fort aimable, naviguant depuis de longues années dans les mers de Chine, et parlant bien le français. Il met à ma disposition ses cartes et ses livres, et me donne avec complaisance tous les renseignements que je lui demande.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

Le régime du bord est luxueux : mets nombreux et recherchés, quatre ou cinq espèces de vins, thé et liqueurs entre chaque repas, service irréprochable. Les boys chinois, propres, attentifs et silencieux, préviennent tous vos désirs : on n'a pas la peine de dire un mot, ni même de faire un geste ; tout est réglé comme dans un ballet. La plus grande partie du temps se passe à table. Si, après avoir fumé un cigare sur le pont, je descends au salon pour écrire, je vois de nouveau la nappe mise. J'étais tout fier d'avoir sensiblement maigri, à la suite de ma traversée de Sibérie ; au Japon, la chaleur et mes voyages dans l'intérieur m'avaient entretenu dans le même état satisfaisant, mais je crains bien qu'en Chine il n'en soit plus de même.

Dans la soirée, nous arrivons à Chin-kiang (288 kilomètres de Shang-haï), sur la rive droite du Yang-tsé, très resserré en cet endroit et n'ayant guère plus de 1.500 mètres de large ; aussi le courant, d'une extrême rapidité, donne-t-il naissance à des tourbillons et des remous dangereux. Sa profondeur moyenne est de 60 mètres, avec une différence de niveau considérable, selon les saisons. p.299

Notre steamer accoste un dock flottant, à plusieurs étages, et bondé de marchandises. Nous passons là deux heures ; pendant tout ce temps, les chants rythmés des coolies, transbordant d'énormes ballots, ne cessent de se faire entendre.

La situation de Chin-kiang, « garde du Fleuve », est fort belle. Deux îles gracieuses, couvertes d'une épaisse végétation et dominées par d'élégantes pagodes, l'île d'Or et l'île d'Argent, sont postées sur le fleuve, comme deux sentinelles. La cité indigène est bâtie au pied d'une chaîne de collines, sur lesquelles court une longue ligne de remparts. Elle est ouverte au commerce étranger. La concession européenne a bon air ; la maison du consul anglais, construite sur une éminence, se voit de fort loin : c'est la plus belle de la ville.

Le canal impérial, venant du nord de la Chine, entre dans le Yang-tsé en face de Chin-kiang et poursuit sa route vers le sud, en passant à travers la ville. Mais, depuis que cette grande voie de communication a été mise hors de service par le déplacement du Hoang-ho et les

inondations qui en ont été la conséquence, Chin-kiang a beaucoup perdu de son importance. D'autres événements ont hâté sa décadence. En 1853, elle a été saccagée par les Tai-ping ; quatre ans plus tard, elle fut reprise par les impérialistes, qui la détruisirent de fond en comble et en massacrèrent les habitants.

Aujourd'hui, la malheureuse ville se relève de ses ruines ; le commerce a repris une nouvelle activité ; le chiffre de sa population, bien restreint en comparaison de ce qu'il était autrefois, atteint cependant 200.000 âmes. Toutefois on me dit que, nulle part en Chine, la misère n'est plus ^{p.300} grande qu'à Chin-kiang. Comme dans la plupart des cités riveraines du Yang-tsé, l'ancienne enceinte ne renferme plus guère que des décombres ou des champs en culture ; la masse de population est groupée dans des ruelles, hors des murailles.

4 novembre. — A six heures du matin, on s'arrête en face de la célèbre ville de Nankin (372 kilomètres de Shang-haï), qui, jusqu'au commencement du quinzième siècle, fut la capitale de la Chine ¹. La majeure partie de cette cité, autrefois la plus peuplée du monde, n'est plus aujourd'hui qu'un immense amas de ruines, avec quelques misérables villages autour desquels on peut chasser le faisan et même le gros gibier. Conquise en 1853 par les rebelles et devenue le siège de leur gouvernement, elle fut reprise en 1864 par les troupes impériales, qui lui firent éprouver le même sort que Chin-kiang. La ville fut rasée, ses défenseurs passés au fil de l'épée, et ses derniers habitants exterminés : c'est ainsi que l'on comprend la guerre en Chine.

De l'ancienne cité, il ne reste plus rien que les bâtiments officiels et ses énormes murailles, qui, hautes de 20 mètres et larges de 12, se développent irrégulièrement sur un pourtour de 48 kilomètres, franchissant collines, lagunes et canaux. La fameuse tour de porcelaine, qui passait pour une des merveilles du monde, a disparu si complètement, qu'aujourd'hui on a peine à en retrouver l'emplacement.

¹ Nankin veut dire résidence du Sud, par opposition avec Pékin, résidence du Nord.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

M. Knights me fit voir une brique blanche qui en provenait : on n'en trouve plus maintenant sur place : elles ont toutes pris le chemin de l'Europe ou de l'Amérique.



Nankin. Vue générale.

Du pont du navire, on distingue quelques constructions importantes que l'on me dit être le yamen du vice-roi, le yamen des examens, un arsenal et une pagode. Autour de ^{p.303} ces bâtiments s'étend une masse assez serrée de maisons basses, couvrant une bien faible partie de l'espace compris entre les murs : c'est la ville actuelle de Nankin. Le nombre total des habitants de l'antique métropole de la Chine ne dépasse pas 150.000 ; une grande partie, pour éviter les taxes de l'intérieur des villes, s'est fixée hors des remparts, sur les bords du fleuve.

On ne s'arrête à Nankin que le temps nécessaire pour prendre et laisser les passagers. Le commerce de cette ville, jadis si florissante, a si peu d'importance aujourd'hui, que les nations européennes ont négligé de la faire comprendre au nombre des ports ouverts.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

Le *Kiang-yung* continue sa route en longeant la rive sud du fleuve, qui conserve toujours sa même largeur. Nous dépassons de grandes îles basses, coupées de canaux servant de refuge à d'innombrables bandes de canards sauvages. Les roseaux qui croissent sur le rivage, et dont j'évaluais de loin la hauteur à deux mètres, en ont en réalité de six à sept ; on les utilise comme combustible.

Le trait caractéristique de ce pays, c'est la quantité inouïe de jonques que l'on aperçoit sur le fleuve, et même à travers champs ; ce dernier fait s'explique par le grand nombre de canaux qui découpent le sol.

Sur les rives, autour des maisons, je remarque souvent des cercueils simplement posés sur le sol ; ils attendent ainsi l'époque de la sépulture définitive.

Nous quittons la province de Kiang-sou, « Coulées du Fleuve », pour entrer dans celle de Ngan-hoeï, « Bourgs pacifiques ». Le fleuve s'élargit d'une manière démesurée ; son bras principal passe au pied des pittoresques montagnes de l'Est, près de la ville de Taï-ping, dont on aperçoit la haute pagode, au sommet d'une colline. Nous suivons le chenal du milieu, large de plus d'un mille.

Un peu plus loin, on franchit les portes du Yang-tsé : ce ^{p.304} sont deux rochers escarpés, se faisant face de chaque côté de la rivière et s'élevant isolément au-dessus de la plaine environnante. Sur celui de gauche, on distingue un ensemble de temples et de monastères, accrochés à ses flancs et à demi cachés sous les arbres.

Vers midi, on atteint Wou-hou (474 kil.), port ouvert et station de douane. La ville, peuplée d'une centaine de mille habitants, se trouve à un kilomètre et demi du fleuve. Ses faubourgs se composent, comme toujours, de sales ruelles où des bandes de cochons noirs et des chiens galeux disputent la place aux passants ; sur la rive, on remarque quelques constructions à l'européenne, habitées par les résidents étrangers. Je visite un entrepôt d'opium, appartenant à la maison *Sassoun David and sons*, de Bombay : 400 caisses d'opium, contenant

chacune 48 boules, de la grosseur d'un fromage de Hollande, sont entassées dans un petit magasin sans apparence ; chaque caisse valant 2.500 francs, il y en a là pour un million.

Wou-hou est une ville commerçante et industrielle. On y fabrique d'excellents cordages en bambou ; les ouvriers, perchés sur de légers échafaudages, à 15 ou 20 mètres au-dessus du sol, travaillent sous un abri en forme de guérite ; la corde est ainsi tressée verticalement, et non horizontalement comme chez nous. Ailleurs, on décortique le riz : huit coolies rangés quatre par quatre, les uns vis-à-vis des autres, et armés chacun d'un pilon de pierre emmanché comme un marteau, frappent alternativement les gerbes ; pour ne pas se heurter, il faut que leurs mouvements soient calculés avec une précision mathématique.

Près du fleuve s'élève une énorme tour à demi ruinée, mais encore solide. Des arbrisseaux ont pris racine dans les fissures de ses parois ; au sommet croissent de véritables arbres. Elle est d'un bon style, et on la dit très ancienne ; une légende la qualifie de reine des tours de la Chine et p.305 raconte qu'à de certaines époques toutes les autres s'inclinent pour lui faire *tchin-tchin*, c'est-à-dire la saluer.

C'est dans le pays au-dessus de Wou-hou que la rébellion des Tchang-mao, « Longs Cheveux », appelés plus communément Taï-ping, « Grande Paix », commença à prendre une extension considérable. Originaire du sud, elle se propagea rapidement dans toute la vallée du Yang-tsé et, remontant au nord, s'avança, menaçante, jusqu'aux portes de Tien-tsin. Dès 1851, ce n'était plus une simple insurrection, mais bien une terrible guerre civile. En 1862, la dynastie mandchoue était à deux doigts de sa perte, lorsque l'intervention européenne vint changer la face des choses. Les Taï-ping, repoussés de Shang-haï, perdirent rapidement le terrain qu'ils avaient conquis. Lorsque, en 1864, les débris de leur armée se rendirent aux troupes impériales, sous promesse d'avoir la vie sauve, celles-ci, au mépris de la foi jurée, massacrèrent impitoyablement non seulement les soldats, mais encore les habitants des villes qu'ils livraient aux flammes.

Le capitaine Knights, témoin oculaire de toutes ces horreurs, me raconta qu'une fois son bateau à vapeur avait navigué, pendant trente heures, au milieu des cadavres charriés par le fleuve. Il fit plusieurs voyages de Shang-haï à Han-keou en pleine guerre civile : les belligérants se canonnaient d'une rive à l'autre et suspendaient leur feu pour le laisser passer.

Lorsque la guerre civile eut pris fin par l'extermination des habitants, une proclamation de l'empereur invita les paysans de la province du Hou-pé à venir cultiver les campagnes abandonnées. Beaucoup ont répondu à cet appel, et, parmi eux, un assez grand nombre de chrétiens. Ce pays, entièrement dépeuplé il y a dix-sept ans, commence à renaître. La nouvelle population est douce et laborieuse.

A Wou-hou, le nombre des passagers de la première ^{p.306} classe s'est augmenté d'un Chinois de distinction : c'est le fils du fameux Li-Hong-Tchang, vice-roi du Petchili, l'homme le plus en vue en ce moment et que l'on dit être aussi le plus favorable aux étrangers. Notre nouveau commensal est un jeune homme de vingt-sept ans, déjà un peu obèse, mais d'une physionomie intelligente. Il porte de grosses lunettes et est vêtu d'une magnifique robe de velours bleu. Aimable causeur, il parle très correctement l'anglais et me donne sa carte de visite en caractères européens ; sur ma demande, il consent gracieusement à y ajouter son nom en chinois.

A la chute du jour, des vols de corbeaux, des pies, des bandes de cormorans et d'oies grises, des nuées de canards sauvages, viennent s'abattre au milieu des roseaux et des flaques d'eau du rivage, pour y passer la nuit. Nulle part je n'ai vu le gibier d'eau plus abondant que dans ces parages. De distance en distance, des pêcheurs, à l'affût au bord du fleuve, abaissent et relèvent alternativement de grands filets tendus sur de légers bambous : de loin, on dirait de gigantesques toiles d'araignée. Les rayons obliques du soleil couchant illuminent merveilleusement ce paysage d'une agreste beauté.

Nous avons à bord un touriste américain, M. Libby. *Globe trotter* infatigable, il en est à son troisième tour du monde. Nous causons souvent de nos voyages ; pendant des heures entières, nous arpentons ensemble le pont, à pas précipités, au grand ébahissement des Chinois, qui ne comprennent rien à un pareil manège : s'imposer ainsi une fatigue corporelle, sans but apparent, pour le seul plaisir de la locomotion, est assurément à leurs yeux une idée saugrenue, bien digne des barbares occidentaux, mais incapable de germer dans un cerveau asiatique.

5 novembre. — Ce matin, on a stoppé devant Ngan-king, ville importante, capitale de province. On m'assure que les étrangers y sont plus mal vus que partout ailleurs, ^{p.307} probablement à cause du grand nombre de lettrés, de mandarins et de soldats qui y résident.

Nous rencontrons assez souvent, descendant le fil de l'eau, d'immenses radeaux d'un volume considérable, chargés de bois et de marchandises. On les construit, pendant la saison des basses eaux, sur les rives des lacs de l'intérieur ; à l'époque des crues, le flot les soulève. Ce sont de véritables villages flottants, avec leurs cabanes habitées par une cinquantaine de mariniers, leurs femmes et leurs enfants. La nuit, leur énorme masse constitue un sérieux danger pour les navires à l'ancre et les steamers qui remontent le fleuve.

La rive gauche est plate et fertile ; la droite se relève en collines arides, derrière lesquelles s'étagent, par plans successifs, de hautes montagnes, dont les sommités forment une série de cônes d'une grande régularité.

Les villages que l'on rencontre à chaque instant ont un aspect misérable. Les jonques, toujours aussi nombreuses que les jours précédents, sont d'un effet très pittoresque, avec leurs grandes voiles gonflées par le vent. Elles restent rarement à l'ancre dans le fleuve, mais profilent des canaux qui y aboutissent, pour aller passer la nuit dans le voisinage des lieux habités. Souvent elles remontent le courant, remorquées par une douzaine de coolies : en Chine, ce sont les

hommes qui font presque tous les travaux réservés, en d'autres pays, aux bêtes de somme.

Nous dépassons Tung-liou, grande ville fortifiée. Ses murailles crénelées escaladent les montagnes qui l'entourent de trois côtés, courent à de grandes distances sur les sommets voisins et viennent aboutir au fleuve.

Plus loin, nous longeons des rochers à pic dominés par de hautes murailles, construites là on ne sait pourquoi ; selon le capitaine, les Chinois ont eu l'idée étrange et naïve de les élever uniquement en vue d'arrêter les vents du nord-est.

p.308 Nous avons quitté la province de Ngan-hoeï. Maintenant, au nord, c'est le Hou-pé, « Nord du Lac » ; au sud, le Kiang si, « Ouest du Fleuve » . la population réunie de ces deux provinces centrales dépasse 55 millions d'habitants.

Le paysage devient de plus en plus pittoresque. Le fleuve se resserre, se divise en plusieurs bras. Sur la rive droite, les collines descendent en pentes abruptes ; des tourelles, des pagodes, semblent suspendues aux flancs des falaises. Des rocs bizarres affectent l'apparence d'animaux monstrueux, couchés dans l'eau. Un îlot de forme conique se dresse à une hauteur de 100 mètres au-dessus des flots : c'est le « Petit Orphelin ». Il est couvert d'une épaisse végétation et, à son sommet, qui paraît inaccessible, s'élève un petit temple bouddhiste ; à mi-côte, dans une anfractuosité du rocher, on distingue, sous les grands arbres, un monastère aux toits recourbés, couverts de tuiles vernissées. Un peu plus loin, on aperçoit le « Grand Orphelin », masse rocheuse surmontée d'une haute tour aux toits multiples. Ces deux îlots semblent garder l'entrée du lac Poyang, défendu d'ailleurs par un système de fortifications qui s'étendent jusqu'à la ville de Hou-kao et à son grand monastère, aux blanches murailles.

Cette partie de la Chine centrale est remarquable, non seulement par ses beautés naturelles, mais aussi par son importance commerciale et industrielle. D'épuisables dépôts de kaolin existent sur les bords du

lac Poyang, immense nappe d'eau huit fois grande comme le lac de Genève et parsemée d'îles nombreuses. C'est là que, depuis deux mille ans, se fabriquaient les porcelaines les plus renommées de la Chine. Malheureusement, à la suite de la dernière guerre civile, le pays fut si complètement dévasté, que les antiques traditions de l'art se sont perdues à jamais. Aujourd'hui, la fabrication a repris une nouvelle activité, mais les ouvriers ne produisent rien qui puisse être p.309 comparé, soit pour le dessin, soit pour la forme ou le coloris, aux objets anciens : aussi le Japon moderne est-il bien supérieur à la Chine, dans l'art céramique.

Kiu-kiang, où nous arrivons deux heures après avoir dépassé la bouche du lac Poyang, est située sur la rive droite du fleuve, à 835 kilomètres de Shang-haï. C'est un port ouvert au commerce international. La concession étrangère se développe sur une étendue de 5 à 600 mètres, le long d'un boulevard planté d'arbres, au bord de la rivière. Comme nous devons nous y arrêter quelques heures, je descends à terre et j'accompagne le capitaine Knights, qui se rend à la mission lazarisite. Nous avons la bonne fortune d'y rencontrer Mgr Bray, vicaire apostolique de Kiang-si, dont la résidence habituelle est à Fou-tcheou, au sud du Poyang, et qui se trouve ici en tournée pastorale. Le digne évêque nous invite à dîner. En attendant, le P. Lefèvre me propose une promenade en ville, ce que j'accepte avec empressement.

Kiu-kiang, ville de 60.000 habitants, est l'entrepôt des porcelaines fabriquées dans la région du Poyang, et principalement à Kin-to-chen. On s'accorde à dire que Hou-kao, grande cité de 300.000 âmes, située à l'issue du lac dans le Yang-tsé, aurait offert plus d'avantages au commerce européen. Quoi qu'il en soit, une grande activité règne sur le quai et dans les rues principales du faubourg de l'ouest. Les plus belles boutiques sont celles des marchands de porcelaine. On peut faire ici des acquisitions à bon marché : une paire de vases, hauts de 80 centimètres, se vend 6 piastres (environ 30 francs), mais il faut marchander, et il est difficile d'acheter si l'on ne parle pas le chinois.

Après avoir erré à travers un dédale de ruelles étroites, nous entrons dans l'ancienne ville murée qui, à part quelques maisons entourées de jardins, un orphelinat catholique, une mission protestante et deux ou trois pagodes, ^{p.310} ne renferme guère que des terrains vagues, couverts de décombres, et des champs en culture. A Kiu-kiang, comme dans les autres villes du Yang-tsé détruites au temps de la rébellion, c'est hors des remparts que se sont formées les nouvelles agglomérations, de telle sorte que c'est réellement dans l'ancienne cité qu'on retrouve la campagne.

Chemin faisant, mon guide obligeant me renseigne sur la situation des missions catholiques. A Kiu-kiang, il existe depuis peu un hôpital, dirigé gratuitement par un médecin anglais et entretenu par les souscriptions des Européens et des Chinois, sans distinction de religion. En un an, plus de trois mille malades ont été secourus, visités à domicile, ou soignés dans l'intérieur de l'établissement. La province de Kiang-si est divisée en deux vicariats ou évêchés. Mgr Bray est à la tête de celui du nord, qui renferme 12.000 chrétiens. Avec l'aide de onze missionnaires européens et d'un certain nombre de sœurs chinoises, il élève et entretient douze cents petites orphelines.

Après le dîner, Mgr me fait visiter sa jonque de voyage, que rien ne distingue à l'extérieur des embarcations voisines. L'intérieur, d'une grande simplicité, est reluisant de propreté, chose bien rare en Chine. En me faisant voir les deux petites cabines de l'arrière, Mgr, qui doit partir le lendemain pour se rendre dans le Kiang-si méridional, insiste de la façon la plus aimable pour que je m'installe dans l'une d'elles. Si j'accepte, je verrai les gracieux paysages du lac Poyang, le pays de la porcelaine, où bien peu de Français laïques ont pénétré jusqu'à présent. Avec un compagnon comme Mgr Bray, que de choses intéressantes et nouvelles je pourrais apprendre! J'hésite un instant ; il me coûte de refuser une offre aussi séduisante. Mais le voyage durerait un mois ; il faut donc y renoncer, car le temps me manque.

La construction de cette jolie embarcation, si bien aménagée pour le service de la mission, a coûté seulement ^{p.311} 300 piastres (1.500

francs). La solde de l'équipage, composé de quatre hommes, constitue une dépense de 12 piastres par mois ; au port ou en voyage, leur salaire est le même. Les missionnaires n'ont pas à se plaindre des autorités chinoises : tandis que les jonques des indigènes paient des droits de circulation assez élevés, celles de la mission, par mesure de faveur, sont exemptes d'impôt.

En regagnant le *Kiang-yung*, j'ai la satisfaction de voir le drapeau tricolore flotter sur le Yang-tsé. La canonnière *le Lutin* est mouillée en face de Kiu-kiang. L'amiral Duperré donne ce soir, à son bord, un grand dîner, qui sera suivi d'un bal pour lequel on a fait venir des musiciens de Shang-haï. Nous partons au moment où la fête commence.

Au-dessus de Kiu-kiang, le fleuve serpente entre plusieurs chaînes de hautes collines qui projettent au loin leurs promontoires escarpés, comme pour lui barrer le passage. Les unes sont couvertes d'une luxuriante végétation ; d'autres sont cultivées en terrasses, de la base au sommet.

La lune se lève, et, pendant plusieurs heures, je reste sous le charme de ce magnifique paysage. On croirait naviguer sur un lac sans issue ; des montagnes mamelonnées, ou bien découpées en pics aigus, se reflètent sur une nappe d'eau polie comme un miroir.

Le capitaine m'affirme que, dans cette région, le charbon de terre vient affleurer, en plusieurs endroits, la surface des pentes ; mais on ne l'exploite que d'une façon superficielle et sans le secours d'aucune machine ; c'est à dos d'homme que se font tous les transports.

6 novembre. — Il y a aujourd'hui six mois que j'ai quitté Paris, et me voici maintenant au cœur de la Chine, à plus de mille kilomètres de la mer. J'apprends que l'unique bateau à vapeur faisant le service entre Han-keou et I-tchang, à 600 kilomètres plus haut sur le Yang-tsé, ^{p.312} est en réparation ; on ne sait quand il pourra partir. Je suis donc forcé de renoncer à ce voyage. Le *Kiang-yung* restera trois jours à Han-keou, puis redescendra à Shang-haï ; je me décide à revenir avec lui.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

Le fleuve traverse maintenant une contrée fertile et populeuse, mais nullement pittoresque ; il coule entre deux rives plates et monotones. Les jonques, encore plus nombreuses, s'il est possible, que les jours précédents, annoncent les approches du grand emporium de la Chine centrale. A onze heures, nous abordons au quai de Han-keou, en face des bâtiments de la douane.

Je suis arrivé au terme de mon voyage dans l'intérieur, à 1.115 kilomètres de Shang-haï.

@

CHAPITRE XV

DE HAN-KEOU A SHANG-HAÏ

7-12 novembre

Han-keou, Han-yang et Ou-tchang-fou. — Les Russes à Han-keou.
La douane chinoise.

@

p.313 Si Pékin est la capitale de la Chine, Han-keou, par sa position géographique et son importance commerciale, en est le véritable centre. Elle est située sur la rive gauche du Yang-tsé, juste au-dessous du point où la rivière Han, navigable sur une longueur de plus de 1.000 kilomètres, vient se jeter dans le grand fleuve, après avoir traversé une contrée fertile, au climat salubre et tempéré.

De l'autre côté du Han s'élève la cité murée de Han-yang ; en face de ces deux villes, sur la rive droite du Yang-tsé, large de 2 kilomètres, s'étend la grande cité de Ou-tchang-fou, capitale de la province de Hou-pé et résidence du vice-roi.

Trois villes distinctes se sont donc groupées sur ce point remarquable, d'où rayonne, à travers un pays bien peuplé, un ensemble de voies fluviales et lacustres qui établissent des communications faciles entre les différentes provinces de l'empire. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'une immense population se soit développée en cet endroit privilégié. Le P. Huc, en 1845, n'a pas craint de l'estimer à 8 millions d'habitants. Très probablement, ce chiffre était p.314 exagéré ; mais il n'en est pas moins incontestable que, pendant longtemps, c'est là que se trouvait l'agglomération urbaine la plus considérable du monde entier.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. La guerre civile, ici comme ailleurs, a porté un coup terrible à la prospérité des trois cités sœurs. Toutefois, leur vitalité est remarquable : Han-keou, trois fois détruite

par les Taï-ping, s'est repeuplée rapidement ¹ ; c'est maintenant une place de commerce de premier ordre, mais, au point de vue administratif, elle n'est que le faubourg de Han-yang et n'a pas le titre de *fou* (préfecture).

La ville indigène s'étend sur un espace de 2 kilomètres au bord du Yang-tsé et de 4 kilomètres, le long de son tributaire, le Han. Deux rues principales, coupées d'une infinité de ruelles tortueuses, la traversent en ligne droite, d'un bout à l'autre. Du côté de la campagne, on a construit récemment un mur de défense en terre, renfermant une surface de 11 kilomètres carrés.

Han-keou est l'un des dix-neuf ports de mer ou de rivière, ouverts en vertu des traités de 1860 et de 1878, et dans lesquels le gouvernement chinois a concédé aux étrangers, pour une période de quatre-vingt-dix-neuf ans, les terrains nécessaires à la construction de leurs demeures et de leurs magasins.

La concession se trouve à l'extrémité orientale de la ville chinoise ; c'est la plus belle de celles qui existent sur le Yang-tsé. Elle est percée de larges rues, plantées d'arbres ; on y voit nombre de maisons élégantes et confortables, ^{p.315} entourées de beaux jardins. Un quai magnifique forme une promenade des plus agréables ; il a fallu surélever le terrain et construire le parapet avec beaucoup de solidité, afin de mettre la colonie à l'abri des inondations périodiques du fleuve, qui, en été, grossi par la fonte des neiges du Tibet, s'élève à 15 mètres au-dessus de son étiage ; janvier et février sont l'époque des plus basses eaux.

Située un peu plus au sud que Shang-haï, par 30° 31' de latitude, Han-keou jouit d'un climat plus sec et plus chaud, mais moins énervant

¹ Je crois que l'on peut estimer comme suit la population des trois villes : Han-keou, 700.000 ; Han-yang, 100.000 ; Ou-tchang, 500.000. Total : 1.300.000. C'est, du reste, le chiffre des missionnaires franciscains qui sont depuis longtemps fixés dans le pays. D'autre part, ils supposent qu'avant la rébellion il y avait bien 3.000.000 d'habitants, mais pas beaucoup plus.

que celui de la côte. La meilleure saison est de septembre à décembre ; en janvier, il gèle quelquefois.

Il n'existe à Han-keou qu'un mauvais petit hôtel. Aussi, je fus heureux d'accepter l'hospitalité que m'offrit aimablement le consul de France, M. Scherzer, dont l'habitation s'élève seule au milieu d'un terrain nu, transformé par les résidents anglais en un champ de course.

Dans la journée, mon hôte me fit faire une promenade intéressante. Nous montons dans une jolie embarcation qui lui appartient, et, après quelques bordées sur le fleuve, nous mettons pied à terre à Han-yang-fou, la ville officielle, résidence des fonctionnaires et des bourgeois lettrés. Ici, tout offre un contraste frappant avec l'animation de Han-keou. La ville est presque propre ; l'herbe croît entre les dalles de ses rues silencieuses et désertes, bordées de murs interminables, derrière lesquels on devine cependant de riches habitations et de beaux jardins.

Nous gravissons une colline au sommet de laquelle se trouve une pagode délabrée. De la terrasse qui l'avoisine, on jouit d'une vue remarquablement belle. A nos pieds coule majestueusement le Yang-tsé, sillonné d'un nombre infini d'embarcations de toute forme et de toute grandeur. Je ne sais pourquoi les Européens le nomment le fleuve Bleu, car la couleur jaune sale de ses eaux n'a rien qui rappelle p.316 l'azur du ciel. La rivière Han, moins large que le Yang-tsé, disparaît littéralement sous la multitude des jonques, pressées les unes contre les autres. Aussi loin que la vue peut s'étendre, la campagne est coupée d'innombrables canaux et parsemée de grands étangs, qui contribuent à donner un aspect quasi maritime à ce paysage, où l'on voit autant d'eau que de terre. A droite, Han-yang, ses maisons de campagne, ses jardins, ses remparts et ses faubourgs ; à gauche, de l'autre côté du Han, la vaste fourmilière de Han-keou ; en face, sur la rive opposée du fleuve, l'immense cité d'Ou-tchang, dont les murailles crénelées, se développant jusqu'aux confins de l'horizon, enserrant des champs cultivés et toute une série de petites collines couvertes de maisons, de tours et de pagodes.



Une rue de Han-keou.

De retour à Han-keou, nous passons la soirée au club anglais, somptueux établissement comprenant plusieurs salles de jeu, une riche bibliothèque et un salon de lecture bien fourni en journaux venus de tous les points du globe.

Le lendemain, accompagné d'un domestique chinois du consulat, je visite les principales rues de Han-keou. Elles sont dallées, et si étroites, qu'il serait difficile d'y circuler autrement qu'à pied. Cependant, malgré la foule des passants affairés, on voit souvent, devant les échoppes des barbiers, des gens qui se font raser la tête en pleine rue. Comme toujours, les boutiques sont rangées par corps de métiers.

Mon guide me fait voir un club indigène, lieu de réunion des riches négociants. Il est à peine achevé. La cour d'entrée est ornée de belles colonnes carrées, en granit, supportant un toit aux extrémités relevées, couvert de tuiles entaillées affectant la forme d'animaux fantastiques. Diverses salles sont magnifiquement décorées de sculptures et de dorures sur bois ; au seuil de l'une d'elles, je suis reçu par deux marchands chinois qui me font les honneurs ^{p.319} de l'établissement et me conduisent aux galeries supérieures, d'où l'on a une belle vue sur la ville.

Han-keou est le premier marché du monde pour le commerce du thé ¹. A la fin de mai, lorsque les feuilles nouvelles font leur apparition, plusieurs grands steamers anglais se hâtent de charger, directement pour l'Angleterre, la précieuse denrée. Il s'établit alors une lutte de vitesse entre eux : c'est à qui arrivera le premier à Londres. Un des derniers vainqueurs de ce singulier steeple-chase a franchi, en 32 jours, l'énorme distance qui sépare les rives du Han de celles de la Tamise.

Il existe aussi, à Han-keou, une colonie russe assez importante, mais dont les membres, vivant généralement en famille, frayent peu avec les autres étrangers. Une partie des thés qu'ils achètent est expédiée directement, par mer, à Odessa ou bien à Tien-tsin, où elle prend, par caravanes, la voie de Sibérie. Mais le principal négoce des

¹ En 1880, on a exporté de Han-keou 44.350.000 kilogrammes de thé, d'une valeur de 105 millions de francs.

Russes consiste dans la fabrication des thés en briques. J'étais porteur d'une lettre d'introduction auprès de M. Piatkoff, qui voulut bien me faire visiter son établissement, l'un des plus importants de Han-keou.

On emploie, pour la fabrication des thés en briques, des produits de qualité inférieure, des déchets et de la poussière de feuilles. Ces résidus sont exposés quelques instants à un jet de vapeur qui les humecte légèrement, en les amalgamant ; puis, au moyen d'une presse hydraulique, ou simplement avec l'aide d'un bras de levier mû par un coolie, on les comprime dans un moule qui leur donne la forme voulue : il n'y a plus qu'à les faire sécher. La meilleure qualité est réduite en briquettes, ayant l'apparence de nos tablettes de chocolat ; les thés grossiers sont ^{p.320} transformés en briques. On se sert de ces dernières, en Mongolie, comme de monnaie courante. Les paysans russes et sibériens ne consomment guère d'autre thé ; l'armée commence à en faire usage ¹.

Mme Piatkoff, bien que née à Kiakhta, parlait parfaitement le français ; elle m'offrit une tasse d'excellent thé — car, si les Russes achètent les plus mauvaises sortes de thé, ils achètent aussi les meilleures — et voulut bien me servir d'interprète auprès de son mari, qui me donna les renseignements suivants :

Le thé en briques est expédié à Shang-haï, et de là par mer à Tientsin, où on le transborde sur des jonques qui remontent le Peï-ho jusqu'à Tong-tcheou. Là s'arrête le voyage par eau : on charge les paniers de thé à dos de mules ou de chameaux, et la caravane se dirige vers Kalgan, ville commerçante de 200.000 habitants, située à l'une des portes de la grande muraille, sur la frontière de Mongolie. A partir de cet endroit, on ne se sert plus que de chameaux et de bœufs, ces derniers pendant l'été seulement. Kiakhta, à 1.400 kilomètres au nord-

¹ M. Piatkoff m'a donné une de ces briques portant estampée, en creux, sa marque de fabrique en caractères chinois.

Voici ses dimensions exactes : longueur, 0,21m. ; largeur, 0,145m. ; épaisseur, 0,022m. Son poids est de 850 grammes.

La valeur d'une de ces briques, à Han-keou, est de 50 centimes ; rendue à Kiakhta, elle vaut un rouble (2 fr. 50). Les marchands russes de Han-keou en ont fabriqué, en 1880, 10.560.000 kilogrammes.

ouest de Kalgan, est la première station russe au delà du désert de Gobi. Ce pénible trajet est effectué en 45 ou 60 jours avec des chameaux, en 3 mois avec des bœufs ¹.

p.321 M. et Mme Piatkoff ont fait souvent ce voyage. De Kiakhta à Ourga, capitale de la Mongolie, il faut 3 jours en tarantass, avec les mêmes chevaux. Là, on loue des chameaux qu'on attelle à des voitures chinoises ; la nuit, on campe sous la tente ; ce sont les mêmes animaux qui franchissent, en 18 à 20 jours, les 1.100 kilomètres qui séparent Ourga de Kalgan. De cette dernière ville, on se rend à Tong-tcheou en palanquin porté par deux mules ; encore deux jours de bateau, et l'on arrive à Tien-tsin. De la sorte, en moins d'un mois, un voyageur peut aisément franchir la distance qui sépare la frontière de l'empire russe du golfe de Petchili et, si l'on considère que Kiakhta n'est qu'à 3 jours d'Irkoutsk et que cette dernière ville n'est elle-même qu'à 25 jours de Saint-Pétersbourg, on voit qu'il est possible de se rendre en deux mois, par la voie de Sibérie, de la capitale de la Russie à Shang-haï.

La poste russe franchit le grand désert de Gobi avec beaucoup plus de rapidité que les simples particuliers. Il y a deux routes d'Ourga à Kalgan : celle du gouvernement et celle des marchands ; la première est la meilleure et la plus courte. La poste légère met de 15 à 18 jours pour se rendre de Kiakhta à Tien-tsin ; de plus, trois fois par mois, une poste lourde fait le même service en 30 jours. Il faut compter 7 jours de plus pour Han-keou. Enfin, dans les cas pressés, on peut envoyer un courrier extra, qui met seulement 4 jours de Han-keou à Pékin et 6 jours de Pékin à Kiakhta. Avant l'établissement des câbles télégraphiques, les nouvelles d'Europe parvenaient de cette manière avec une rapidité merveilleuse ; elles étaient connues dans la capitale chinoise, bien longtemps avant leur arrivée dans les ports.

¹ Chaque caisse de thé renferme 64 briques et pèse 133 livres anglaises (60 kilogrammes). Les caisses, réunies deux par deux, forment ce qu'on appelle un panier. Une mule porte 3 paniers, un chameau 4 ou 5. Le transport coûte par caisse, entre Tong-tcheou et Kiakhta, de 5 taëls 1/2 à 7 taëls (36 à 45 francs). Ces prix sont moins élevés si, au lieu de chameaux, on emploie des bœufs.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

La meilleure époque pour traverser le grand désert de Gobi, est mai et septembre. Sur ce plateau sablonneux, d'une altitude moyenne de 1.000 mètres, les chaleurs de ^{p.322} l'été sont accablantes, et l'hiver sévit avec une rigueur extrême.

Revenons maintenant sur les bords du Yang-tsé.

Le jour suivant, je pars de bon matin, toujours accompagné du Chinois du consulat : cette fois, le but de ma promenade est la ville de Ou-tchang. Nous entrons d'abord dans Han-keou ; nous suivons une rue parallèle au fleuve, étroite, fort sale, incessamment parcourue par une foule de coolies demi-nus qui transportent des fardeaux au pas de course, geignant et poussant en mesure des cris monotones, indéfiniment répétés : *eh-ya ! eh-ya !* Plus loin, c'est le quartier des marchands de bimbelerie ; à leur étalage, on voit une foule d'articles à bon marché, des petites boîtes, des objets dont l'usage m'est inconnu, des images coloriées et de mauvaises photographies, la plupart obscènes.

Nous arrivons à la bouche du Han. Cette rivière ne me paraît guère plus large que la Seine aux environs de Rouen, mais la flotte de jonques qui la recouvre est tellement compacte, qu'on pourrait s'en servir, comme d'un pont, pour passer d'une rive à l'autre. En cet endroit, nous prenons une barque pour traverser le Yang-tsé ; le vent est contraire ; nous marchons tantôt à la voile, tantôt à la rame, et ce n'est qu'au bout d'une grande heure que nous touchons la rive opposée, où s'étend un faubourg malpropre, habité en grande partie par des fabricants de jeux de cartes.

L'entrée de la ville de Ou-tchang n'est pas brillante. Nous nous engageons sous un couloir long et obscur, qui débouche dans une ruelle dallée, glissante, pleine de boue et d'immondices. J'ai grand'peine à me garer des porteurs d'eau, qui, chargés de leurs seaux, vont et viennent précipitamment dans l'étroit espace réservé aux passants. Un quart d'heure de marche me conduit à une pagode, adjacente à la muraille, et construite sur un monticule ^{p.323} dominant le fleuve. Malgré la rapacité des gardiens qui exigent un nouveau pourboire à chaque

étage, et qui, après l'avoir reçu, ne me laissent passer qu'en grommelant, je fais l'ascension de la tour. Du sommet, on découvre une vue très étendue sur les trois villes et les lacs dont la campagne est parsemée. J'aperçois, dans une autre partie de la cité, le bâtiment, récemment inauguré, de la mission catholique ; c'est assurément le plus beau monument de la ville.

Pour m'y rendre, je traverse des rues assez bien tenues, occupées par des brocanteurs, des marchands de porcelaines et d'antiquités. La foule me regarde d'un air ébahi. On ne me dit rien en face, mais les exclamations railleuses que j'entends derrière moi, me portent à croire que la population de Ou-tchang est peu favorable aux étrangers.

A midi, je frappe à la porte de la mission. Dans les villes chinoises où il n'existe pas d'hôtels pour les Européens, tout voyageur peut hardiment se présenter chez les missionnaires : il est assuré de recevoir, sous leur toit, une hospitalité empressée. Ce sont des pères italiens, franciscains réformés, qui occupent la mission de Ou-tchang. Mgr Zanoli, vicaire apostolique du Hou-pé oriental, est un homme d'un grand air, d'une politesse exquise, et dont le caractère conciliant est universellement apprécié ¹. Je suis reçu par lui de la façon la plus affable ; comme il allait se mettre à table, il me prie de prendre place à ses côtés. C'est en cette occasion que je goûtai pour la première fois du vin chinois, fabriqué avec du riz ; ce vin a la couleur du madère ; il en a aussi un peu le goût, quoique, assurément, il soit moins fin et moins capiteux.

Après le déjeuner, Mgr me fit visiter les divers bâtiments de la mission, le séminaire où l'on élève de jeunes Chinois, futurs missionnaires, les ateliers où les orphelins apprennent ^{p.324} à confectionner des chaussures et des rubans. Il est fort curieux de voir les jeunes ouvriers tisser la soie, en faisant manœuvrer leurs pieds sur un clavier de chevilles de bois, avec une dextérité comparable à celle du pianiste dont les doigts courent sur les touches d'ivoire.

¹Mgr Zanoli est mort à Ou-tchang-fou, le 17 mai 1883.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

On me fit voir, avec orgueil, une grande horloge arrivant en droite ligne de Paris ; son large cadran, placé sur la façade de l'édifice principal, s'aperçoit de fort loin et, grande nouveauté pour le pays, indique l'heure aux habitants de la ville. Mais ce qui me surprit davantage, ce fut le téléphone qui relie les nouveaux bâtiments de la mission avec les anciens, convertis en ateliers. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'expérimenter moi-même cet instrument ; il était assez original que cette première épreuve se fit à Ou-tchang-fou, au cœur de la Chine. Plusieurs fois les cris de : *Viva l'Italia! Viva la Francia!* se croisèrent à travers l'espace, à notre satisfaction réciproque.

Je quittai la mission, comblé de petits cadeaux par Mgr Zanoli, qui avait tenu à me donner de nombreux échantillons du savoir-faire de ses néophytes. Nous retournons au port, par un autre chemin. L'une des rues par lesquelles je passai était assez large, régulièrement dallée, presque propre et bordée de belles boutiques. La circulation, à Ou-tchang, est bien moins active qu'à Han-keou, où la foule pressée des piétons ne permet guère l'usage des chaises à porteur, tandis que j'en ai rencontré ici un assez grand nombre.

A quatre heures, j'étais de retour chez M. Scherzer, fort satisfait de mon excursion.

Le consul de France, à Han-keou, n'a qu'un seul justiciable, son propre frère, employé dans la douane chinoise. Ce dernier voulut bien me donner des renseignements détaillés sur cette importante administration.

Lorsque la douane était entre les mains des indigènes, ^{p.325} elle ne produisait presque rien au trésor. Le Gouvernement, voulant mettre un terme aux concussions effrénées et aux abus de toute sorte, chassa les employés infidèles et confia à M. Hart, Irlandais protestant, ancien directeur de l'arsenal de Fou-tcheou, le soin de les remplacer par des étrangers largement rétribués et au-dessus de tout soupçon.

M. Hart a entièrement réorganisé l'administration dont il continue à être le chef suprême. Il réside à Pékin et reçoit des appointements

fabuleux, plusieurs centaines de mille francs par an. C'est lui qui choisit et dirige son personnel, composé aujourd'hui de 500 étrangers et de 1.800 Chinois, ces derniers n'occupant que des postes secondaires. Les candidats aux fonctions d'employé de la douane chinoise doivent passer un premier examen, à Londres s'ils sont Européens, à Boston s'ils sont Américains ; une fois admis, ils reçoivent ici un traitement de 540 francs par mois. Au bout de deux ans, ils subissent sur place un deuxième examen, et s'ils se sont suffisamment perfectionnés dans l'étude de la langue chinoise, ils avancent d'une classe, avec 150 francs de plus par mois. Après quatre ans, un employé a déjà 8.400 francs de traitement, non compris une indemnité de logement qui, pour Shanghai, s'élève à 2.800 francs. En France, quand un employé de la douane arrive à toucher de pareils appointements, ce qui est fort rare, il est bien près de sa retraite et de ses soixante ans d'âge. Mais ce n'est pas tout : après avoir passé par les deux sections des quatre classes, l'employé est nommé délégué-commissaire, au traitement de 2.500 francs par mois ; puis commissaire, avec des appointements variant de 40 à 75.000 francs par an.

La douane est chargée de la perception des droits sur les marchandises importées ou exportées, et, en même temps, de l'entretien des ports et du service des phares. Les employés n'ont que cinq heures de bureau par jour. Pour les ^{p.326} congés et la retraite, l'administration est très large : tous les cinq ans, on a droit à un congé d'une année, avec demi-solde et le voyage de retour payé ; après quinze années de services effectifs, on peut obtenir sa retraite.

Cette remarquable institution de la douane chinoise est un éclatant hommage, rendu par le gouvernement du Céleste Empire, à l'intelligence et à la probité des nations étrangères.

Le jour même de ma visite à Ou-tchang, à dix heures du soir, je prenais congé de mes aimables hôtes, MM. Scherzer, qui avaient tenu à me faire la conduite au bateau. Le *Kiang-yung* largue ses amarres par un brillant clair de lune ; grâce à la double action du courant et de la vapeur, nous descendons le fleuve majestueux avec une vitesse qui

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

n'est pas moindre de treize nœuds (24 kilomètres à l'heure). Bientôt les trois grandes cités du Yang-tsé ne sont plus pour moi qu'un souvenir.

Trois jours après, le 11 novembre, j'étais de retour à Shang-haï.

@

CHAPITRE XVI

DE SHANG-HAÏ A HONG-KONG

13-19 novembre

La ville chinoise de Shang-haï. — Les théâtres. — La concession française. — Les établissements des jésuites à Zikavei. — Départ de Shang-haï. — Le *Yang-tsé*. — Ningpo, Fou-tcheou et Amoy. — Le canal de Formose. — Arrivée à Hong-kong. — Victoria. — Départ pour le Tonkin.

@

p.327 Jusqu'alors, je n'avais guère eu le temps de visiter Shang-haï : à peine arrivé, j'en étais reparti d'abord pour Pékin, puis pour Han-keou. Le bateau des Messageries, sur lequel je prendrai passage pour Hong-kong, partant le 15 novembre, il me restait trois jours à dépenser ; je fis en sorte de bien les employer.

Parlons d'abord de la ville indigène, ovale irrégulier entouré de ces hautes et noires murailles crénelées, dont le type invariable se retrouve partout en Chine. A qui vient de visiter Pékin, Tien-tsin et les cités du Yang-tsé, elle n'offre pas grand intérêt : c'est toujours le même labyrinthe de ruelles infectes, au milieu desquelles, pour ne pas s'égarer, il faudrait avoir recours à la boussole.

Toutefois, le quartier des restaurants est assez bien tenu. Le plus renommé de ces établissements est situé au milieu d'un étang ; on y arrive par de petits ponts bâtis en zigzag à fleur d'eau, et bordés de rampes élégantes en bois p.328 découpé : avec ses balcons peints et sculptés, ses cloisons à claire-voie et ses toits relevés en lignes courbes, aux tuiles multicolores, cette construction est d'un effet très pittoresque.

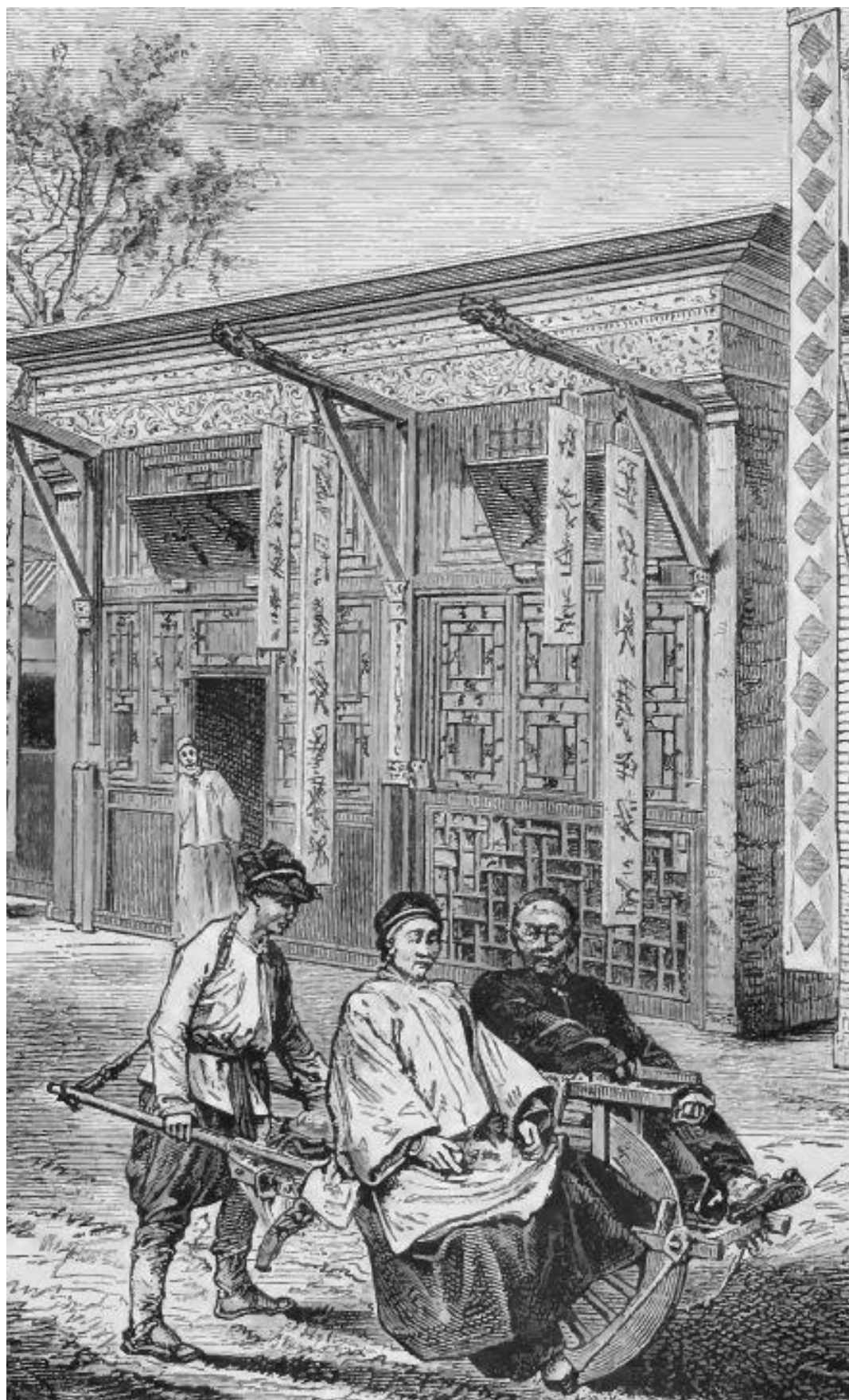
Autour de la pièce d'eau dont je viens de parler, s'étend une grande place où les oiselières, les marchands ambulants, les brocanteurs de vieilles sapèques et d'antiquités à bon marché, les bouquinistes, les déclamateurs, les chanteurs forains et les saltimbanques, ont dressé leurs échoppes et leurs baraques. J'ai vu là de jolis petits oiseaux, tirant la bonne aventure avec des cartes, ou bien saisissant avec leur bec, au

milieu d'une centaine d'enveloppes pareilles, celle où l'on avait caché une pièce de monnaie. Plus loin, un pédicure extirpait les cors en plein air : le patient fumait tranquillement sa pipe, tandis que l'opérateur, lui promenant son bistouri dans l'orteil, tailladait profondément les chairs. Je suis porté à croire, ainsi qu'on l'a dit souvent, que les Chinois sont bien moins sensibles que nous à la douleur physique.

Pour rentrer à la concession, j'usai d'un moyen de locomotion particulier à Shang-haï, et encore moins dispendieux que les djinrikshas, qui, du reste, ne pourraient pas circuler sur l'affreux pavé de la ville chinoise : je veux parler de la brouette. Ce véhicule se compose d'un brancard posé sur une roue, et divisé en deux compartiments, au moyen d'une planchette verticale. De chaque côté, une personne peut prendre place, de sorte qu'on se trouve assis dos à dos, et les jambes pendantes. Comme j'étais seul, et que je n'avais pas de bagages pour me faire contre-poids, mon brouetteur, afin de maintenir l'équilibre, était obligé de donner à l'appareil une inclinaison très accentuée. Ce singulier mode de transport est très employé à Shang-haï, mais seulement par les indigènes. Un Européen croirait déroger s'il montait en brouette. Pour moi, je n'avais pas le même ^{p.331} scrupule ; d'ailleurs j'étais venu ici pour tout voir, et j'étais dans mon rôle de touriste.

Au Japon, je n'avais pas perdu une occasion d'aller au théâtre. Je voulus également assister, en Chine, à une représentation, bien que ce genre de spectacle soit peu apprécié des étrangers.

Les principaux théâtres de Shang-haï se trouvent dans la concession anglaise, à Canton road. Le soir, tout ce quartier est brillamment illuminé, et encombré par la foule des promeneurs indigènes. Je fais choix d'un établissement d'assez bonne apparence, à la façade peinturlurée et décorée d'affiches gigantesques. Moyennant un dollar payé à l'entrée, on me fait asseoir au parterre devant une table semblable à celles de nos cafés-concerts ; puis un boy me verse du thé et m'apporte une demi-douzaine de soucoupes contenant des boulettes de riz, des graines de potiron grillées et diverses friandises. De temps en temps, il distribue de petites serviettes trempées dans une eau presque bouillante ; les Chinois



Shang-haï. — Brouette chinoise.

se les appliquent avec délices sur la figure pour se rafraîchir. Cela paraît absurde au premier abord, mais il est certain que ce contact brûlant provoque, immédiatement après, une réaction bienfaisante.

L'action qui se déroule sur la scène est absolument incompréhensible ; je n'y vois qu'une interminable série de combats grotesques et de défilés de soldats. Les costumes sont splendides, admirablement brodés d'or et de soie, et d'une valeur considérable. Comme au Japon, les rôles de femmes sont remplis par de jeunes garçons, qui se fardent et se griment dans la perfection. Les musiciens, placés derrière les acteurs, font, sans trêve ni repos, un sabbat infernal, un tintamarre inouï. Je ne sais pas comment j'ai pu supporter ce spectacle pendant une grande heure et demie, sans un instant d'entr'acte.

J'ai fait la connaissance de M. Binos, de Toulouse, ^{p.332} commissaire de police de la concession française. Il me fait voir l'hôtel de ville, véritable palais, avec une magnifique salle de réception ; dans la cour d'honneur, se trouve la statue de l'amiral Protais, tué en 1864, en combattant les rebelles Taï-ping.

Je visite ensuite les prisons chinoises, dans le sous-sol de l'hôtel de ville ; des grilles de fer remplacent d'un côté la muraille, ce qui rend la surveillance plus facile.

Plusieurs condamnés portent la cangue, mais on la leur ôte la nuit, adoucissement de peine inconnu sur le territoire chinois. Aux simples voleurs, on applique la bastonnade. Le patient reçoit sur les cuisses nues un certain nombre de coups de bâton ; après quoi il se rhabille, se met à genoux pour remercier ses bourreaux, et reprend sa liberté.

Les femmes ne subissent pas la peine du bambou ; on se contente de les frapper sur les joues, avec une lanière de cuir. Tout cela se fait en présence d'un mandarin, et devant une foule de curieux qui se pressent aux portes.

J'assistai aussi, dans la salle des audiences du consulat français, à une séance de la cour mixte. Un mandarin procède aux interrogatoires ;

devant lui, plaignants et prévenus se tiennent également dans la posture la plus humble, à genoux, les mains à terre.

Dans la soirée, M. Binos me fit faire une longue promenade à travers les quartiers chinois de la concession française, habités par 35.000 indigènes. Nous visitons des établissements de bains, des théâtres populaires, des restaurants de bas étage, des fumeries d'opium et autres maisons mal famées, dont il existe un nombre considérable.

M. Michel, avant son départ, m'avait vivement engagé à ne pas quitter Shang-haï sans voir l'important établissement que les Jésuites possèdent à Zikavei, à 8 kilomètres dans la campagne. Un matin j'allai faire visite au P. Basuiau, supérieur de la maison de Shang-haï, et j'acceptai ^{p.333} son offre gracieuse de me faire accompagner dans mon excursion projetée. Il fut convenu que le P. Tournade viendrait me prendre à l'hôtel, le jour même, après le déjeuner.

A cette époque, tout Shang-haï était en révolution à cause des courses de chevaux qui devaient avoir lieu pendant trois jours consécutifs ; toutes les affaires étaient suspendues, les bureaux fermés. Cette institution chère aux Anglais, et qu'ils portent avec eux dans tous les coins du monde, n'a jamais eu le don de me passionner. Cependant, elle présente ici un intérêt particulier : ce sont des amateurs et non des jockeys mercenaires, qui montent les chevaux. C'est assurément un attrait de plus pour la fashion ; quant à moi, je ne m'en inquiète guère. Tandis que les résidents européens se pressent au guichet, pour y verser leurs 3 dollars, prix d'une simple entrée dans l'enceinte réservée, et que les Chinois, plus économes, disposent sur la grande route des chaises et des bancs, pour jouir gratis du spectacle qui leur est offert par les « diables aux cheveux roux », je monte, en compagnie du P. Tournade, dans une bonne victoria de louage qui nous entraîne rapidement le long d'une avenue, sablée comme une allée de parc et bordée de chaque côté par les somptueuses villas des riches négociants.

Après avoir dépassé une pagode, près de laquelle se trouve une source d'eau gazeuse, on entre dans une campagne plate et monotone,

mais cultivée avec le plus grand soin. D'innombrables pyramides de terre s'élèvent sans ordre au milieu des champs : ce sont autant de tombeaux.

On rencontre fréquemment, sur le bord de la route ou dans les champs voisins, des cercueils simplement posés sur le sol, le plus souvent isolés, quelquefois réunis par groupes de trois ou quatre. Ils sont en bois très épais ; beaucoup sont vernis, sculptés et dorés, semblables à des meubles de luxe. Comme ils sont hermétiquement fermés, aucune ^{p.334} mauvaise odeur ne s'en échappe. Souvent ils restent exposés ainsi pendant de longues années ; la famille attend qu'il y en ait plusieurs, ou bien qu'elle ait réuni une assez grosse somme d'argent, pour donner une plus grande solennité aux funérailles : question si importante, aux yeux d'un Chinois, qu'elle est l'objet de ses constantes préoccupations.

Dans le lointain, nous apercevons une tour à sept étages, d'une belle architecture : c'est la pagode de Long-houa, l'une des plus célèbres de la Chine.

Nous voici à Zikavei, village habité presque exclusivement par des chrétiens qui sont venus se grouper autour des établissements religieux. Ceux-ci sont au nombre de quatre : le grand collège des Jésuites avec l'observatoire, l'orphelinat des garçons et les ateliers de travail, le couvent des Carmélites avec un petit pensionnat, et enfin la maison des sœurs Auxiliatrices. C'est cette dernière que je visite d'abord. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit à propos des sœurs de Pékin. Il me suffira de constater que 400 petites filles sont élevées à Zikavei ; que la plupart sont des orphelines ou bien des enfants abandonnés par leurs parents, et seraient mortes de misère ou de maladie, si on ne les avait recueillies ; qu'on leur apprend à lire, à écrire et à travailler, et que plus tard elles deviennent de bonnes mères de famille. Celles qui ont la vocation religieuse sont établies, deux par deux, dans les villages de l'intérieur ; là, elles catéchisent, tiennent l'école et soignent les malades.



Environs de Shang-haï. — Pagode de Long-houa.

Vers l'âge de trois ou quatre ans, les petites filles ayant encore leur mère reçoivent la visite de cette dernière, qui vient leur replier les orteils en dessous et leur comprimer le pied à l'aide de bandelettes, afin de l'empêcher de se développer. Sans cette opération, d'ailleurs très douloureuse et qui rend les pauvres créatures infirmes à jamais, elles ne trouveraient que bien difficilement à se marier. Telle est la puissance de la mode, qu'il arrive souvent que ^{p.337} des fillettes orphelines, en grandissant, demandent elles-mêmes à être martyrisées de la sorte.

J'ai visité, dans le même établissement, un asile d'aliénées, d'incurables et d'idiotes. Une de ces dernières avait eu, chez ses parents, les pieds entièrement rongés par les rats. La surveillante chinoise était un témoin vivant de la cruauté des Taï-ping : à l'âge de treize ans, on lui avait coupé les deux jambes. Je vis également les crèches où l'on vient apporter les enfants trouvés ; mais ceux-ci ne sont guère abandonnés que lorsqu'ils sont déjà bien malades : aussi en sauve-t-on à peine un seul sur trente.

Les sœurs Auxiliatrices tiennent, en outre, un pensionnat qui compte une centaine d'élèves, déjà grandes demoiselles. J'assistai pendant quelques instants au cours que leur faisait un respectable Chinois, séparé par un grillage de son auditoire féminin. Avec ses grosses lunettes rondes, sa théière et son vase-crachoir placés à ses côtés, le brave homme avait l'air tout à fait comique. Cependant les jeunes filles l'écoutaient religieusement, et plusieurs prenaient des notes au pinceau.

La sœur supérieure ne voulut pas me laisser partir sans que j'emportasse, à titre de souvenir de Zikavei, de charmantes petites broderies de soie, exécutées par ses jeunes élèves ; elle joignit à ces ouvrages délicats une paire de jolis souliers de femme, également brodés avec une perfection difficile à imiter ¹.

¹ Ces souliers ont à peine 10 centimètres de long. Pour que la malheureuse à laquelle ils sont destinés puisse s'en servir, il faut que son pied, absolument atrophié, ait été préalablement réduit à l'état de moignon.

A cinq minutes du couvent des Sœurs, se trouve l'orphelinat des garçons, sous la direction des Jésuites. Je visite de vastes ateliers où travaillent des charpentiers, des menuisiers, des sculpteurs et des doreurs ; il y a aussi des ^{p.338} cordonniers et des tailleurs. L'imprimerie est parfaitement installée dans un autre bâtiment, avec ses diverses annexes, ateliers de lithographie, de gravure, de peinture sur toile et à l'eau ; là, de jeunes Chinois exécutent des copies parfaites de tableaux et de statues de saints : très forts pour l'imitation, ils le sont beaucoup moins pour l'invention.

J'ai vu tirer un journal hebdomadaire publié par la mission. Les Chinois impriment au moyen de planches stéréotypes, gravées sur bois. Ce système est employé à Zikavei, mais on se sert aussi de caractères mobiles en plomb. L'écriture chinoise comprend plus de 80.000 caractères différents ; quelques milliers seulement sont d'un usage commun, ce qui ne laisse pas que de faire un casier considérable. Quand on a besoin d'employer d'autres caractères, on est obligé de les faire graver. L'artiste spécialement chargé de ce travail est le mieux rétribué de tous : il gagne une demi-piastre (2 fr. 40) par jour, salaire considérable pour un Chinois. Les stéréotypes sur bois sont très bien exécutés ; le graveur est payé à raison de 3 sapèques (un peu plus d'un centime) par caractère.

Le collège des Jésuites a été fondé au dix-septième siècle. Une centaine de jeunes gens, chrétiens ou non, y reçoivent une solide instruction et peuvent, à leur sortie, se présenter aux examens du mandarinat, comme les étudiants des écoles indigènes. Il y a aussi un séminaire, avec une quinzaine d'élèves se destinant à la prêtrise.

L'observatoire météorologique, subventionné par les États-Unis, est au courant de tous les progrès de la science, et possède d'excellents instruments. Il est dirigé par le savant P. Dechevrens qui, à l'époque de mon passage, venait d'inventer un appareil destiné à mesurer l'inclinaison des vents. On me fit voir une machine d'un volume considérable, qui enregistre, en les photographiant, de nuit comme de jour, les observations recueillies sur la variation ^{p.339} des courants

magnétiques terrestres et la déviation de la boussole. Cet ingénieux appareil fonctionne ici régulièrement, depuis quatre ans ; on me dit qu'à l'observatoire de Paris, il n'a pas encore été employé utilement. L'observatoire de Zikavei a encore une autre utilité pratique : il prévoit facilement ces ouragans si redoutables des mers de Chine, connus sous le nom de typhons, et donne des avis précieux aux navigateurs. En résumé, c'est un des établissements météorologiques les plus complets qui existent.

Les Jésuites possèdent également à Shang-haï une importante maison d'éducation, où 110 élèves de toute nationalité, la plupart fils des résidents étrangers, reçoivent l'enseignement en anglais. Il en est de même des sœurs Auxiliatrices, qui, grâce aux généreuses subventions de la colonie protestante, viennent de faire construire une vaste et belle maison, pour leur pensionnat.

15 novembre. — J'ai résolu de partir ce soir par le paquebot le *Yang-tsé*, des Messageries maritimes. Avec un chèque de 207 taëls, j'ai payé ma place jusqu'à Marseille, en me réservant la faculté de faire le voyage par escales. Mon itinéraire de retour n'est pas encore définitivement arrêté ; j'ai l'intention de visiter Canton, de pousser une pointe à Manille, puis de gagner Java par Singapour. Je me déciderai selon les circonstances ; en tout cas, mon billet de passage est valable pour six mois : c'est bien plus de temps qu'il ne m'en faut pour réaliser mes projets.

J'ai acheté un grand coffre chinois, en bois de camphrier, et j'y ai emballé mes souvenirs et mes acquisitions qui, depuis que je suis en Chine, ont singulièrement fait la boule de neige. Ne voulant pas traîner avec moi tous ces objets, j'expédie ma caisse en douane, directement à Paris où, plus tard, elle me servira à préserver des mites mes habits d'hiver.

Je viens de régler ma note d'hôtel, toujours avec un ^{p.340} chèque : toute journée commencée est payée à raison de 3 dollars, même si l'on n'a pas passé la nuit, de sorte que, si vous arrivez le soir pour dîner et

que vous partiez le lendemain après déjeuner, on vous comptera deux jours complets. Il paraît que c'est l'habitude en Chine ; il ne vient ici à personne l'idée de la critiquer. Je ne crois pas qu'il y ait un pays au monde où l'on tienne moins à l'argent, — peut-être à cause de l'usage général des chèques. Les services rendus par les Européens sont hors de prix : une simple visite de médecin coûte 50 francs ; il faut être millionnaire pour aller chez un dentiste.

A onze heures du soir, je m'embarque sur un petit vapeur de rivière. La ligne imposante des quais de Shang-haï, brillant à la lumière du gaz, disparaît au premier coude du Wang-pou. Deux heures après, on accoste le *Yang-tsé* que son énorme masse relie au mouillage de Wousong.

16 novembre. — On a levé l'ancre à la pointe du jour. Le temps est doux et couvert, le vent faible. Vers midi, nous commençons à apercevoir les Tchousan, archipel composé d'une infinité d'îles montagneuses et d'îlots rocheux. Mgr Delaplace, qui a habité la grande Tchousan, m'en a parlé comme d'une contrée enchantée, remarquable à la fois par la beauté des sites, la douceur du climat et la fertilité du sol ; il évalue sa population à 1 million d'habitants .

Nous sommes par le travers du golfe de Hang-tcheou. Non loin de la côte méridionale, sur une rivière navigable, s'élève, au milieu de riches campagnes, la savante et industrieuse cité de Ningpo, connue des Européens depuis plus de trois siècles. Aujourd'hui, cette ville est comprise au nombre des ports ouverts ; mais le voisinage de Shang-haï nuit beaucoup à son commerce direct avec l'étranger.

Le vaste pont du *Yang-tsé* paraît désert ; les officiers, ^{p.341} enfermés dans leur carré, restent invisibles. Nous ne sommes en tout que six passagers de cabine, y compris une dame californienne, son jeune fils et le précepteur de ce dernier ; je suis seul Français. L'Américaine a quitté son pays après la mort de son mari, et n'a plus de domicile fixe ; elle vient de passer six mois au Japon. Son fils terminera son éducation à Londres ; en attendant, elle fait son tour du monde, à petites

journées, sans se presser ; elle s'arrêtera un peu partout et compte bien visiter, en passant, les Philippines, Siam, la Birmanie et les Indes. Le précepteur parle bien le français ; nous causons longuement.

Au coucher du soleil, je remarque un curieux effet de mirage sur les îles.

17 novembre. — Mer calme ; température 20°. Nous sommes en vue de la petite île Alligator, à la hauteur de Fou-tcheou, grande cité de 600.000 âmes et capitale de la province de Fo-kien, « Région Prospère ». Cette ville, située dans une contrée très pittoresque, à 50 kilomètres de la mer, sur la rivière Min, est le port principal de la côte, entre Shang-haï et Canton. Elle renferme un arsenal, le plus important de l'empire, qui a été construit en 1869, sous la direction de deux Français, MM. Giquel et d'Aiguebelle.

Nous entrons dans le détroit qui sépare du continent la grande île de Formose (en chinois Taï-wan). La mer, dans ces parages, est peu profonde, 60 mètres en moyenne. Le canal de Formose, dans sa partie la plus resserrée, a encore 130 kilomètres de largeur ; notre route se rapprochant de la côte de Chine, l'île est trop éloignée pour qu'on puisse l'apercevoir. Comme l'indique son nom, qu'elle a reçu des premiers navigateurs portugais qui y abordèrent, c'est une des plus belles terres du globe. Longue de 400 kilomètres et quatre fois et demie plus étendue que la Corse, elle renferme approximativement 3.600.000 habitants. Depuis ^{p.342} deux siècles, la colonisation chinoise a fait de grands progrès dans la partie occidentale de l'île ; mais les montagnes de l'intérieur, ainsi que la côte orientale, sont encore occupées par la race primitive des indigènes, et sont peu connues. En vertu des traités, quatre ports de Formose ont été ouverts par les Chinois au commerce international ¹.

¹ En consultant le *Chronicle and directory*, sorte d'annuaire de l'extrême Orient, volumineux recueil publié à Hong-kong, je ne trouve, parmi une cinquantaine de négociants ou agents consulaires anglais, américains ou allemands résidant à Formose, aucun nom français.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

La soirée est fort belle. La mer est d'une phosphorescence extraordinaire ; je ne crois pas l'avoir jamais vue plus lumineuse. Je suis seul pour admirer ce beau spectacle : les officiers continuent à faire leur whist au carré.

18 novembre. — Dans la nuit, on a dépassé Amoy dont le port, l'un des plus beaux et des plus importants de la Chine pour le mouvement des échanges, est ouvert au commerce étranger. A six heures du matin, nous sommes à la hauteur de Swateou, autre port ouvert. Le tropique vient d'être franchi, cependant la chaleur n'est pas sensiblement plus forte que les jours précédents : le thermomètre marque 23°.

Bien que la terre soit à une grande distance et à peine visible, nous apercevons un nombre considérable de jonques et de barques de pêche, ces dernières groupées deux par deux, et laissant traîner entre elles un filet. La houle, insignifiante pour nous, est très forte pour ces frêles esquifs.

On met le cap sur la côte : de hautes montagnes aux pentes arides, des promontoires escarpés, des îles rocheuses, indiquent les approches de Hong-kong. A mesure que nous avançons, le panorama devient plus vaste et plus animé. Enfin, après avoir franchi une passe étroite, le Yang-tsé ralentissant sa marche, pénètre dans une belle nappe d'eau enfermée entre les îles et le continent. De ^{p.343} nombreux navires y sont à l'ancre : nous sommes dans la rade de Victoria. En cinquante-neuf heures nous avons franchi une distance de 826 milles (1.530 kilomètres), d'où résulte une moyenne fort satisfaisante de quatorze nœuds (26 kilomètres à l'heure).

Pendant les préparatifs du mouillage, on me montre un grand steamer, peint en blanc, qui chauffe le long du quai : c'est le bateau de Canton qui, en semaine, part tous les jours, à six heures précises. Je me décide aussitôt à profiter de l'occasion. Mon léger bagage est prêt ; à peine l'ancre a-t-elle touché le fond que je me précipite dans un sampan. La distance est assez longue, mais mon batelier fait force de

rames, et je parviens à toucher le but, juste au moment où retentit le troisième coup de sifflet réglementaire, signal d'un départ imminent. Par malheur, nous avons accosté du côté opposé à la coupée ; rapidement nous faisons le tour du navire ; j'escalade la jetée à l'instant même où se déroulent les dernières amarres. On retire la planche ; je puis encore sauter ; ma valise me retient au rivage, j'hésite une seconde : c'en est assez pour que le fossé, s'élargissant lentement, m'enlève toute possibilité de le franchir, et je reste sur le quai, faisant assez piteuse figure devant les rires moqueurs des passagers chinois, que la déconvenue d'un « diable étranger » avait mis en belle humeur ¹.

On s'imagine parfois, en Europe, que Shang-haï et Hong-kong sont dans une situation identique, par rapport à la Chine : c'est une grave erreur. A Shang-haï et dans la plupart des autres ports dont j'ai eu occasion de parler, les Européens ont obtenu des concessions de terrain p.344 temporaires, et la permission de se livrer à des opérations commerciales. Hong-kong, au contraire, est une dépendance directe de la couronne britannique ; c'est une terre politiquement anglaise, au même titre que Jersey par exemple, et le gouvernement chinois n'a pas plus de droits sur elle, que la France n'en aurait sur les îles de la Manche.

C'est en 1841, pendant la guerre dite de l'Opium, que les Anglais se sont emparés de l'île de Hong-kong, laquelle leur a été cédée définitivement par le traité de Nankin, en août 1842. Cette île, qui fait partie du groupe des *Ladrones* (ainsi nommées autrefois par les Portugais, à cause du penchant naturel de leurs habitants à la piraterie), est située à l'embouchure de la rivière de Canton, à 150 kilomètres de la ville du même nom. C'est une crête irrégulière et profondément découpée, s'étendant de l'est à l'ouest, sur une longueur

¹ C'est ainsi que, faute d'une demi-minute, je n'ai pu voir Canton. Je croyais bien alors que ce ne serait que partie remise ; mais les circonstances en ont décidé autrement, et j'ai eu le regret de quitter la Chine, sans avoir visité la ville chinoise par excellence, la « grande cité du Sud », la plus peuplée de l'Empire.

de 17 kilomètres, avec une largeur variant de 4 à 8 kilomètres. Elle est séparée de la terre ferme par un détroit qui, dans sa partie la plus resserrée, n'a que 800 mètres de large. La péninsule de Kouloun, qui lui fait face, a été cédée par la Chine, en 1861, et fait partie maintenant de la colonie de Hongkong.

L'Angleterre possède là un des plus magnifiques ports du monde ; entouré de montagnes pittoresques, hautes de 3 à 4.000 pieds, il réunit dans le même tableau, comme le dit un auteur anglais, l'aspect sauvage des paysages de l'Écosse à la beauté classique de l'Italie, encore rehaussée par la splendeur de la nature tropicale.

Lorsque les Anglais en prirent possession, Hong-kong n'était qu'un rocher aride, habité par quelques centaines de pêcheurs. Tout était à créer ; le gouvernement de la métropole a dépensé, dans l'origine, des sommes considérables ; d'immenses travaux ont été entrepris et menés à bonne fin : l'or et le génie persévérant de l'Angleterre ont triomphé des obstacles naturels. Maintenant une cité de ^{p.345} 100.000 âmes, Victoria, « s'élève sur la rive septentrionale de l'île, au bord de la rade formée par le détroit ; des villages populeux ont surgi à l'issue de toutes les vallées ; des maisons de campagne et des édifices somptueux occupent tous les promontoires, au milieu de la verdure épaisse des pins, des figuiers banyans, des bambous. Une belle route s'élève en serpentant jusqu'au sommet le plus haut de l'île, d'où l'on voit, à 539 mètres plus bas, les quais de Victoria et la nappe éclatante de la rade, avec ses navires de guerre et de commerce entre-croisant leurs sillages. Par la propreté de ses rues, la solidité de ses constructions, la richesse de ses palais, la ville anglaise ressemble à une cité de la mère patrie, mais elle a de plus la beauté que donnent les vérandas ornées de fleurs, les jardins emplis d'arbustes et le ciel lumineux du Midi ¹. »

L'île de Hongkong est plutôt un grand entrepôt commercial qu'une colonie. Elle est utile à l'Angleterre comme dépôt des marchandises

¹ Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, tome VII, p. 505.

échangées avec la Chine, et comme station militaire et navale pour la protection de son commerce. C'est un port libre : il est donc impossible de donner le chiffre exact de ses importations et de ses exportations. Néanmoins, on peut juger de son importance exceptionnelle par ce fait que le total du tonnage des navires entrés et sortis, dans l'espace d'une année, dépasse 2 millions de tonnes ; et encore, dans ce calcul, on ne tient pas compte des 52.000 jonques chinoises et des milliers de petits bateaux qui fréquentent annuellement le port de Hong-kong ¹.

Je reviens à mon journal de voyage.

p.346 Pendant que le bateau de Canton s'éloignait, ainsi que je l'ai raconté plus haut, une nuée de coolies — ces gens rôdent toujours sur le quai, à l'affût des nouveaux débarqués — s'était ruée sur mon bagage ; c'était une bousculade, des cris et des gestes dont on n'a pas d'idée. Je pris le parti héroïque de reconquérir ma malle, à la force du poignet ; puis, m'asseyant dessus et tenant mon sac entre mes jambes, m'en rapportai pour le reste à la Providence, laquelle ne tarda pas à se manifester sous la forme d'un majestueux policeman hindou, au teint bronzé, aux formes athlétiques. A sa vue, le tapage cesse comme par enchantement ; il désigne deux Chinois, et leur intime l'ordre de me conduire à l'hôtel avec mon bagage ; les autres se retirent docilement.

Chemin faisant, je remercie mon libérateur. Il m'apprend qu'il est Sikh, natif d'Amritsir ; je lui réponds que je connais son pays ; je lui parle du *Golden temple* que j'ai visité il y a trois ans, et j'ai soin de glisser dans la conversation quelques mots d'hindoustani qui me sont restés dans la mémoire. Le brave homme, enchanté, m'accompagne jusqu'à l'hôtel, où je trouve à mon adresse une lettre de M. Michel, parti la veille pour Singapour.

Dans la soirée, je vais au Hong-kong Club, où je me retrouve en pays de connaissance : d'abord M. de Champeaux, agent principal des

¹ En 1879, la part du Royaume-Uni et de ses colonies dans le commerce de la Chine s'est élevée à 898.287.150 francs, dont 545.331.760 pour Hong-kong. En 1881, la France a reçu de Chine 145.450.000 de marchandises et ne lui en a envoyé en retour que pour 3.410.000 francs.

Messageries, chez qui j'avais diné à Calcutta, en 1878, M. Gauthier, employé au Comptoir d'Escompte, que j'ai connu à Paris, et enfin le colonel March, mon compagnon de voyage à Nikko, au mois d'août dernier. Ces messieurs me dissuadent d'aller à Manille ; on me parle du choléra, des tracasseries de la douane espagnole, de la quarantaine inévitable qui m'attend aux Philippines, trois jours selon les uns, huit jours selon les autres. Que faire ? La nuit porte conseil : nous aviserons demain.

19 novembre. — ^{p.347} J'ai fait ce matin une longue et intéressante promenade sur les quais et dans *Queen's road*. Cette rue est fort animée ; de grands magasins européens et chinois étalent toutes les marchandises de l'Europe et de l'Asie. Les maisons sont ornées d'arcades et de portiques, non seulement au rez-de-chaussée, mais encore aux différents étages : précaution excellente pour intercepter les rayons du soleil, et rafraîchir les appartements. Maintenant, la température est très agréable, mais, pendant les mois de juillet, août et septembre, la chaleur est étouffante.

Ici, la plupart des sampans sont conduits par des femmes ; au moins celles-là n'ont pas les pieds estropiés, honneur réservé, dans le sud de la Chine, aux classes élevées. Comme les hommes, elles portent des fardeaux et rament courageusement, ayant souvent sur leur dos, enveloppé dans un morceau d'étoffe, un bébé dont la tête ballante suit tous leurs mouvements. Le bateau sert de logement à toute la famille ; on y fait la cuisine dans un vase de terre. Des enfants grouillent dans tous les recoins ; hier, dans mon sampan, en levant la planche sur laquelle j'étais assis, j'en ai vu trois, blottis au fond d'un trou, comme des petits chiens dans une niche.

Victoria est construite en amphithéâtre. A l'exception d'un petit nombre de rues parallèles aux quais, toutes les autres voies de communication sont plus ou moins escarpées, et souvent interrompues par des escaliers ; aussi les djinrikshas ne peuvent-ils circuler que dans le voisinage de la mer. Les chaises à porteurs sont d'un usage général.

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

Elles se composent d'un siège commode, en bambou, fixé entre deux perches parallèles ; deux robustes coolies, coiffés de grands chapeaux de paille, vêtus d'une blouse flottante et de larges pantalons, vous transportent avec rapidité, quelle que soit l'inclinaison de la route. Chaque soir, les négociants quittent ainsi la ville basse, pour regagner leurs ^{p.348} somptueuses habitations échelonnées sur les pentes de la montagne, et respirer sur les hauteurs un air plus frais.



Hong-kong. Chaise à porteurs.

J'use de ce moyen de transport pour me faire conduire au Jardin public. Nos porteurs partent au pas accéléré. Je crois qu'ils m'ont compris, il n'en est rien : après bien des tours et détours, je me retrouve à la même place. Ces gens sont tous les mêmes : préoccupés uniquement de gagner leur salaire, ils s'élancent comme des fous sans savoir où ils vont. Je ne puis trop leur en vouloir ; les pauvres diables

sont couverts de sueur, et, à tout ce que je leur dis, me répondent humblement dans le singulier langage ¹ usité entre Chinois et Européens : « *Mi no savé* » c'est-à-dire : « Je ne sais pas. »

Le Jardin public, où je finis par arriver, est une merveille. Sur les pentes escarpées, les Anglais ont su créer de belles pelouses d'un gazon toujours vert, et faire croître sur un rocher, autrefois nu et sans eau, les arbres les plus gracieux des tropiques.

De retour dans le quartier des affaires, j'allai voir M. Marty, négociant français, pour lequel j'avais été chargé d'une commission par un de ses amis de Shang-haï. Dans la conversation, je lui fis part de mes perplexités au sujet de mes projets de voyage ultérieurs.

— Pourquoi, répliqua-t-il, n'iriez-vous pas au Tonkin ? C'est un pays dont on parle beaucoup maintenant, et que bien peu de personnes connaissent. Venez dîner à la maison ; je vous présenterai à M. et à Mme Constantin qui, ce soir même, retournent chez eux, à Haï-phong, où ils sont fixés depuis plusieurs années. A minuit, vous vous embarquerez tous les trois : c'est une occasion qu'il ne faut pas manquer. A votre retour ici, vous verrez Canton et Macao.

p.351 J'acceptai cette aimable proposition ; la soirée se passa gaiement, et mes hôtes n'eurent aucune peine à triompher de mes dernières hésitations.

Et voilà comment il arriva que, le 20 novembre 1881, par une splendide matinée, je disais adieu à la belle rade de Victoria, tournant le dos résolument aux possessions espagnoles, pour voguer en droite ligne vers le golfe du Tonkin.

@

¹ C'est le *piggin*, patois anglo-franco-chinois, mêlé aussi de mots portugais et malais.

CHAPITRE XVII

DE HONG-KONG AU TONKIN

20 — 29 novembre

Le steamer *Haï-nan*. — Le port de Hoï-how et l'île de Haï-nan. — Les îles Norway....

@

p.352 Le *Haï-nan*, sur lequel je suis embarqué, est un petit vapeur de 400 tonnes, appartenant à une maison chinoise, mais commandé par des officiers anglais. Il se rend à Haï-phong, avec un chargement de coton, d'opium, de thé et de tabac ; il en rapportera du riz, de la soie, de l'étain et de l'huile à laquer. En cette saison, les occasions pour le Tonkin sont fréquentes ; on peut compter, chaque semaine, sur deux ou trois départs pour Haï-phong et vice versa.

Pendant quelques heures, nous jouissons d'une vue intéressante sur les promontoires escarpés, les îles et les innombrables îlots, au milieu desquels se trouvent les passes de Canton et de Macao. Peu à peu les terres s'éloignent ; après avoir dépassé l'archipel des Ladrões, nous laissons à tribord la grande île Saint-John, où mourut l'apôtre François Xavier ; plus loin c'est la pleine mer.

M. Constantin, sa femme et moi, sommes les seuls passagers européens. Notre bateau n'est pas aménagé pour les p.353 voyageurs, cependant je n'y suis pas mal : j'occupe sur le pont une petite cabine appartenant au capitaine. La table est assez bonne ; l'armateur chinois, gros homme toujours de bonne humeur malgré le mal de mer, nous en fait les honneurs de son mieux.

Dans la soirée, le temps se couvre et la mer grossit. Le lendemain matin, la terre nous apparaît au sud, basse et sablonneuse : c'est la grande île de Haï-nan « Sud de la Mer ». Au nord, la terre ferme, bien que peu éloignée, reste invisible. Il existe, dans ces parages, de violents courants et des bas-fonds très dangereux ; les navires ne s'y

risquent jamais la nuit. A quelques encablures de notre steamer, la mer se brise avec fureur sur l'un de ces bancs sous-marins.

Haï-nan, dépendance administrative de la province de Kouan-loung (Canton), est un peu moins étendue que Formose. Sa superficie, de 36.200 kilomètres carrés, égale une fois et demie celle de la Sicile ; sa population probable est de 2 millions et demi d'habitants. Sauf aux abords du détroit, c'est une des terres chinoises les moins connues ; sur les montagnes et les cours d'eau de l'intérieur, on n'a pas d'autres renseignements que ceux fournis par les Chinois. Le bras de mer qui la sépare de la péninsule de Li-tcheou, est large de 20 kilomètres et très peu profond ; au milieu de la passe, la sonde n'indique à marée basse que 11 mètres de fond.

Vers midi, nous mouillons en plein détroit, à trois milles de la côte de Haï-nan, que l'on distingue à peine, car il tombe une pluie torrentielle. Nous sommes en rade de la ville ouverte de Hoï-how, port de la capitale de l'île, Kioung-tcheou, située à une dizaine de kilomètres dans l'intérieur. La douane vient visiter à bord les bagages d'une quarantaine de passagers chinois, qui se préparent à débarquer ici. Nous sommes entourés par une douzaine de ^{p.354} grands sampans, d'une tout autre forme que ceux de Hong-kong. Ces embarcations, non pontées, sont munies d'une dérive qui remplace la quille, comme dans les anciennes galiotes hollandaises ; chacune d'elles est montée par quinze ou vingt indigènes demi-nus, qui se démènent comme des diables, gesticulent, vocifèrent, font un tapage infernal. A les voir ainsi, on les prendrait plutôt pour des pirates sur le point de s'élancer à l'abordage, que pour de simples mariniers, venus pour charger et décharger des marchandises. Du reste, la population de Haï-nan ne jouit pas d'une bonne réputation, et tous ces gens-là sont, me dit-on, fort sujets à caution : leur mauvaise mine, la pluie qui ne cesse de tomber, et le peu d'intérêt que semble présenter le rivage, m'enlèvent toute velléité de descendre à terre.

Au sortir du détroit, le temps devient horrible : le roulis et le tangage sont d'une violence inouïe ; des paquets de mer s'abattent sur

Un touriste dans l'Extrême-Orient : ... Chine

le pont à chaque instant ; ma cabine est inondée. La nuit, dans ces conditions, est totalement dépourvue de charme.

Le jour suivant, nous passons en vue des îles Norway, groupe singulier d'îlots et de rochers à pic dont les silhouettes bizarres rappellent certains paysages des fjords norvégiens. Maintenant la mer est calme, et nous approchons rapidement du but. Voici la petite île de Hon-dau, avec le phare qui en couronne le sommet, et, à mi-côte, la blanche maisonnette du gardien. Sur la terre ferme, dans le lointain, des montagnes bleues ; au premier plan, un immense tapis vert, parsemé de taches sombres : ce sont des rizières avec des bois de bambous, au-dessus desquels on distingue déjà le tronc élancé des aréquiers et la cime élégante des cocotiers.

Plus nous approchons, plus le pays me paraît joli, contrastant par sa fraîcheur et la puissance de sa végétation, avec les côtes arides et dénudées de la Chine, que je viens de quitter...

@